

1

CE QUE DISENT 296 JEUNES RURAUX

par

P. PASCON et M. BENTAHAR

avec la collaboration de

A. IOURI, M. EL MAAROUFI, B. EL MONCEF, B. MIRHOUAR,
M. RACHATI, T. AGOUMI, M. EL AMRANI, M. JAIDANE

I. — NATURE DE LA RECHERCHE

Cette enquête n'est pas une enquête *d'opinions*, elle ne porte pas plus sur les *attitudes* ou sur les *croyances*, encore moins sur les comportements. Ce n'est pas le lieu de dire ici ce qui distingue sur le plan de la problématique et de la méthode ces quatre types classés de recherches sociologiques. Mais disons franchement que la recherche sociologique au Maroc est trop fraîche, la qualification des enquêteurs existant dans ce pays trop maigre, notre expérience personnelle bien insuffisante et la connaissance préalable de nos interlocuteurs trop faible, pour que l'on puisse, sans mystifier le lecteur, dire que nous avons fait autre chose que d'explorer un milieu encore vierge que d'apporter quelques lueurs sur un sujet mal connu. Aussi, nous n'avons pas trouvé d'autres titres que celui de « Ce que disent 296 jeunes ruraux ». Nous sommes trivialement parlant, une boîte aux lettres qui a essayé de ne pas perdre en route les quelque huit mille messages que l'on nous a remis. En toute modestie, c'est déjà beaucoup ! Car il n'est pas courant que les jeunes ruraux puissent émettre un message à destination de leurs contemporains et il n'est pas courant non plus qu'il soit reçu avec le minimum scientifique de définition et de transformation.

On comprendra dès lors que nous ayons quelques retenues à élérer à partir de cette masse d'informations, une construction conceptuelle, un modèle explicatif complet. D'abord parce que les règles de l'enquête statistique ont été malmenées — nous disons plus loin pourquoi — et par suite on ne peut prétendre que « voilà ce que disent les jeunes ruraux » car les 296 interlocuteurs que nous avons

eu ne sont peut-être pas représentatifs de la population totale des jeunes ruraux. Ensuite parce que le questionnaire appliqué et la méthode n'ont pu être suffisamment testés pour être déclarés scientifiquement fidèles, sensibles et valables.

Il peut paraître agaçant de se dire que voilà encore une recherche qui n'est pas parfaitement scientifique, il faut en prendre son parti, les conditions d'application des méthodes de la sociologie sont encore trop difficiles à réunir au Maroc, trop onéreuses ou pratiquement impossibles à envisager.

Ceci dit, nous sommes tellement plus avancés dans la connaissance de la jeunesse rurale après cette étude, que sa justification et son coût ne se discutent pas ! A partir des résultats communiqués ci-dessous, il est possible de se faire une *idée* sur l'opinion des jeunes, sur leurs attitudes, et surtout sur leurs aspirations et leurs attentes, une idée assez nette pour que chacun puisse élaborer une problématique (et entreprendre une recherche pour confirmer et infirmer les hypothèses qu'il aura formulées), ou pour préparer une action.

2. — METHODE

La population visée par l'enquête étant en très large partie analphabète ou insuffisamment instruite pour s'exprimer correctement par écrit, la méthode choisie a été celle de l'entretien direct. L'ignorance que nous avions de la manière dont il fallait formuler notre questionnaire et la crainte de poser des questions non discriminantes nous ont amenés à choisir la méthode de l'entretien semi-directif à questions ouvertes. L'impossibilité de nous entretenir individuellement avec chaque jeune sans soulever la suspicion et sans faire évoquer pour eux la simple enquête de police — dans deux zones d'enquête des recherches de gendarmerie étaient menées contre des jeunes — nous a fait adopter l'entretien semi-collectif ; on faisait comprendre qu'à plus de quatre ou cinq on ne pouvait plus discuter et entendre parler chacun. En somme la méthode a été celle d'une *enquête par entretien direct semi-collectif, semi-directif à questions ouvertes sur des thèmes arrêtés*.

La langue a été uniformément l'arabe dialectal, depuis la formulation des questions jusqu'à la rédaction du code de dépouillement. Ce n'est qu'au moment de la rédaction du rapport définitif que la langue française a été utilisée pour traduire le code, pour élaborer le rangement des idées et rédiger ce document.

L'entretien semi-collectif est pour nous une innovation que nous devons décrire et justifier devant les chercheurs en sociologie préoccupés de méthode. La justification repose sur la difficulté de discuter avec des jeunes pris individuellement. Les enquêtes sociologiques sont trop nouvelles, trop incomprises dans ce milieu pour ne pas éveiller la méfiance. L'enquêteur est toujours pour le rural un homme de l'Etat, il ne peut se séparer de cette étiquette car quand bien même il ne serait pas un homme de l'Etat, il ne pourrait pas être là, dans un village, sans l'accord explicite des autorités locales. L'histoire et la pratique sociale, la méfiance des ruraux dans leurs rapports avec l'Etat, fait que toute enquête est considérée comme un signe avant-coureur d'une intervention de l'Etat dans un sens favorable ou défavorable. Parler seul avec un agent de l'Etat c'est pour un rural « passer de l'autre côté », rechercher une faveur, trahir ou vendre. Les jeunes sont plus exigeants que les adultes, plus méfiants, davantage sur leurs gardes et n'acceptent pas facilement le compromis. Une enquête à entretien individuel aurait été un échec, d'une très grande pauvreté d'expression et d'une trop grande sécheresse. Nous avons adopté le semi-collectif, pratique qui n'est pas nouvelle, elle a été utilisée par Jean Monod dans son étude sur les Barjots sans être pour autant qualifiée de méthode. Elle repose sur une connaissance préalable des interlocuteurs probables de manière à pouvoir les remarquer et leur attribuer correctement les phrases qu'il prononcent. On peut engager une conversation avec quatre ou cinq interlocuteurs à la fois après repérage en les faisant répondre et discuter sur la question posée. Les enquêteurs doivent être deux : l'un est meneur de jeu par la méthode semi-directive, l'autre est scribe : il se contente de tenir la plume et le magnétophone en notant strictement le nom (symbolique, lettre, chiffre) de chacun des jeunes qui prend la parole. C'est un travail épuisant au bout d'une heure, il faut intervertir les rôles. Le soir un collationnement des phrases attribuées à tel ou tel doit être fait.

Les opinions sont émises dans des conditions différentes de celles qui seraient émises dans un entretien individuel, on ne sait pas bien dans quel sens se déplace l'opinion mais nous avons déjà quelques informations là-dessus. En général le groupe se constitue de deux manières : ou bien par agglomération successive à un petit nombre initial de personnes ou bien par départ de certains participants, plus froids que d'autres : souvent le groupe est homogène devant l'enquêteur, mais il arrive aussi qu'il soit divisé en deux ou plusieurs camps. Dans le premier cas les interlocuteurs tendent à rapprocher leurs opinions, dans le second cas au contraire ils jouent à les opposer.

Les choses se passent en gros de la manière suivante : un premier interlocuteur plus hardi ou qui pense que la question lui a été posée personnellement prend la parole. Un, deux ou trois suivants donnent des réponses comparables puis l'un d'entre eux s'oppose nettement, une discussion s'engage, difficile à suivre, mais une opinion ou deux opinions de groupe finissent par se dégager et les protagonistes n'en démordent plus. On considère l'opinion de groupe et on cherche à combattre les inconvénients de la « contamination ». On demande à ceux qui se sont prononcés en premier s'ils n'ont pas de nuances à faire connaître ; on essaye la dispersion et le tout est noté.

Quelle valeur accorder à cette méthode ? Je pense qu'il faut lui accorder autant de valeur sinon plus qu'à la méthode de l'entretien individuel. L'étude de l'opinion d'une population est faite en vue *de connaître* une opinion mais aussi d'imaginer ce qu'elle va *devenir*. Dans les pays qui utilisent pratiquement les études de sociologie, l'enquête d'opinion a pour objectif de préparer une campagne de publicité ou de propagande : on attend d'une opinion qu'elle fasse prévoir un comportement. En interrogeant les gens pris individuellement on sous-entend qu'ils pensent et changent d'opinion chacun pris individuellement dans son fauteuil devant la télévision ou devant un article dans un magasin. On peut penser que les opinions de groupe ont également une importance, que les jeunes se définissent à partir des gens qui les entourent ; ceux-ci font partie de ce qu'il y a à connaître lorsque l'on étudie l'opinion ou l'attitude d'une population dans un pays et dans un milieu où l'homme est loin d'être le « solitaire des grandes conurbations occidentales ».

3. — CHOIX DES THEMES

Nous avons, au cours de cette enquête, abordé dix thèmes de discussion : Ecole - Loisirs - Amitié - Travail - Ville et Village - Jeunesse - Sexualité - Maghzen - Argent - Famille - Femme - Passé et Avenir.

Ces thèmes de discussion n'ont pas été fixés unilatéralement et sans connaissance préalable par nous.

Au cours d'une pré-enquête menée dans quatre villages, un mois durant, par la méthode des discussions non directives, nous avons

recueilli ce que disaient spontanément les jeunes villageois. Les notes recueillies et les enregistrements au magnétophone une fois reportés sur un cahier journal, une typologie des centres d'intérêt et un comptage de leur fréquence a permis d'arrêter une liste complète qui comprenait à l'origine quatorze thèmes. Compte tenu de l'importance relative de chacun et de la connexion de certains d'entre eux, nous avons réduit à dix cette liste en regroupant le thème des Loisirs, avec celui de l'Amitié, Ville avec Village, Jeunesse avec Sexualité, Passé avec Avenir.

Des interférences entre certains thèmes ayant été remarquées, l'ordre de présentation des sujets de discussion a été modifié pour éviter au maximum la « contamination » d'une réponse à une question sur la réponse à la question suivante. Ainsi Ecole a été éloignée de Travail, de Maghzen et de Famille ou bien par exemple Sexualité séparée de Femme ou encore Travail séparé d'Argent.

Chaque thème a été abordé au moyen de plusieurs questions, au total pour les dix thèmes quarante-quatre questions semi-ouvertes ont été posées, soit en moyenne quatre à cinq questions par thème. Le nombre de réponses au total a été variable selon les thèmes et les groupes de jeunes présents, nous avons pu recueillir en moyenne deux cents réponses par question.

4. — POPULATION ETUDIEE

Il nous avait été demandé d'étudier les jeunes ruraux de 14 à 18 ans. Il s'agit évidemment des jeunes masculins, l'expression « adolescents » ne pouvant s'appliquer à la campagne aux jeunes filles qui n'ont pas d'adolescence. Il était difficile dans nos discussions d'écartier les jeunes de moins de 14 ans et de plus de 18 ans et d'ailleurs cette tranche d'âge était donnée plutôt à titre indicatif. Après une pré-enquête d'un mois, nous avons admis que l'expression « *jeunes ruraux masculins* » qualifiait une population de jeunes célibataires faisant le jeûne de Ramadan et résidant dans des villages ou des petits centres de population inférieure à 2 000 habitants (critère géographique classique au Maroc). Comme l'intention du Ministère de la Jeunesse et des Sports est de créer ultérieurement des centres d'animation dans quatre provinces désignées d'avance, et dans des zones d'intensification agricole et en cours de développement, nous avons arrêté notre choix aux centres et villages suivants :

Tableau 1

Provinces	Cercles	Centres	Villages	Nombre de jeunes	Enquêtés
Beni Mellal	Fqih ben Salah	Od Bourahmoune	Od Bouazza	210	60
Kénitra	Souk el Arba	Dar Gueddari	Laghrariyne	170	84
Marrakech	Kelaa des Sraghna	Tameilt	Tasbiha	103	86
Taza	Oued Amlil	Oued Amlil	Sidi Rqiq	222	66

Dans ces centres, après une présence d'une semaine, nous avons discuté avec tous ceux qui voulaient bien s'entretenir avec nous. Du fait de la méthode de choix adoptée notre enquête n'a donc aucune prétention statistique : elle concerne des jeunes ruraux « bien disposés » vivants dans des régions relativement développées du pays. Utiliser cette étude pour en tirer des idées valables pour tous les jeunes ruraux du Maroc serait une erreur grossière, nous demandons instamment au lecteur de s'en souvenir sans cesse tout au long de ce document.

5. — QUI SONT NOS INTERLOCUTEURS ?

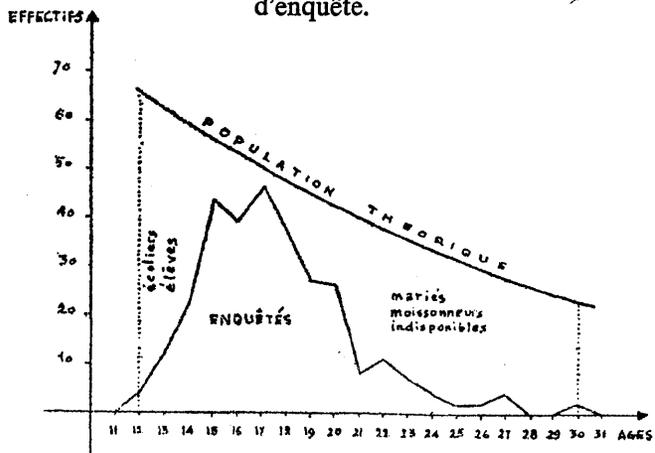
Durant la première phase de l'enquête, relative à la connaissance préalable des jeunes, nous avons instruit une feuille d'informations sur chacun de nos futurs interlocuteurs qui permet de donner une description succincte de la population concernée.

AGE

Les 296 jeunes que nous avons interrogés dont l'âge est compris entre celui du carême et du mariage ont de 12 à 30 ans et se répartissent comme suit :

AGES	EFFECTIFS	
12	4	
13	12	13
14	22	
15	48	
16	39	
17	46	65
18	37	
19	27	
20	16	
21	8	
22	11	19
23	7	
24	4	
25	2	
26	2	
27	4	3
28	-	
29	-	
30	2	
TOTAL	296	100

Tableau 2



Dans la tranche de 14 à 20 ans nous avons discuté avec plus de 60 % des jeunes résidant dans les quatre centres et les quatre villages d'enquête.

*Niveau Scolaire***Tableau 3**

Niveau scolaire	Effectifs	%	%
sans réponse	12	4	13
non scolarisés	26	9	
msid seulement	9	3	7
CP. CE1. CE2.	12	4	
CM1. CM2.	110	37	37
CO. 1ère AS	55	19	43
2ème. 3ème AS	63	21	
4e. 5e. 6e AS	9	3	
Totaux	296	100	100

La population étudiée comporte donc 13 % de jeunes non scolarisés, car à peu de choses près ceux qui n'ont pas répondu à la question sur leur niveau scolaire peuvent être considérés comme n'ayant jamais été à l'école. Avec la fréquentation du Msid et ce que l'on sait du niveau CE2 à la campagne on peut plus largement dire que 20 % de nos interlocuteurs ont un degré de scolarisation nul ou très faible ; 37 % du niveau CM1 et CM2 ont une instruction élémentaire ; enfin 43 % sont instruits. *Notre enquête intéresse donc plutôt des jeunes relativement plus instruits que la population totale.*

*Activités actuelles**Tableau 4*

Activité actuelle	Effectifs	%	%	%	
sans réponse	4	2	15	52	inactifs
chômeurs	38	13			
écoliers	38	13			
élèves	73	24	37	39	semi actifs
aides familiaux	31	10			
ouvriers agricoles occasionnels	86	29	39	39	actifs
petits métiers de services	8	3	9	9	
petits commerces	9	3			
métiers du fer et du bois	9	3			
Totaux	296	100	100	100	

Ce tableau peut être résumé par quelques indices : un jeune sur deux est inactif (37 % étaient scolarisés) ; près de 40 % sont actifs à temps partiel et 10 % environ ont un emploi stable. On remarquera que les élèves sont venus plus nombreux nous parler, cela revient au fait qu'il était entendu que les discussions concernaient ceux ayant déjà fait le carème : cela écartait les plus jeunes. En outre, beaucoup de jeunes ayant un emploi stable ont pu se trouver indisponibles. *Notre enquête par suite a touché davantage les inactifs et les semi-actifs.*

CATEGORIE SOCIO-PROFESSIONNELLE DU PERE

Il est étonnant de constater le grand nombre de jeunes (un sur cinq) qui se sont abstenus de répondre à cette question. Faut-il penser que ces non-réponses camouflent un statut socio-économique du père jugé inconvenant à révéler (comme chômeur, porteur, mendiant), ou bien simplement comme une réaction de mauvaise volonté à une enquête jugée policière à cause justement de cette question ? On ne prendra pas partie dans cette affaire, les calculs sont faits sur les réponses claires seulement :

Tableau 5

Activité actuelle	Effectifs	%	%	%
chômeurs	13	5,5	5,5	
paysans pauvres	98	41	70	75
ouvriers occasionnels	69	29		
ouvriers permanents	9	4		
paysans moyens et riches	12	5	19	25
commerce et service	24	10		
administratifs	13	5,5	5,5	
Totaux	238	100	100	100
non réponse	58			
Total général	296			

Dans la catégorie *paysans pauvres*, nous avons classé les khammès, tenanciers, petits locataires à part de récolte, preneurs à bail de bétail, bergers et petits propriétaires de moins de cinq hectares de terre.

type 2 - Blouse - 5 %

La blouse est grise ou bleue, du type de blouse d'épicier. Sous la blouse le jeune porte un pantalon moderne et souvent des sandales ou des espadrilles. On rencontre des jeunes habillés de blouses surtout à Taza et à Marrakech, donc dans des régions considérées comme moins riches. Cependant les jeunes qui portent la blouse ne sont ni les plus pauvres ni les plus riches : ils appartiennent plutôt à des familles de revenus moyens.

type 3 - Pantalon et chemise - pauvre - 32 %

Le pantalon est souvent très usé, ou très sale, parfois kaki, pas à la taille : il semble avoir été acquis d'occasion, souvent déchiré et rapiécé aux genoux et aux fesses, les poches arrachées et la braguette ouverte ou mal fermée. Au-dessus du pantalon une chemise ou un pull-over dans le même état de propreté et d'usure. Les jeunes vont rarement pieds nus, ils portent des espadrilles genre tennis, des sandales de plastique ou autre. Parfois ils portent un képi militaire ou une taguia. Ils ont parfois une bague et rarement une montre.

type 4 - Pantalon et chemise - correct - 30 %

Le pantalon est à la taille, rarement déchiré. La chemise et le tricot sont propres, parfois le jeune porte un sous-vêtement. Toujours chaussés ils sont tous sans chaussettes. Souvent des bagues simples, parfois une montre et même une ceinture dite de « cow-boy ». Quelques-uns portent un treillis militaire.

type 5 - Pantalon et chemise - très correct - 7 %

Pantalon et chemise très propres et à la taille. La chemise est assez souvent en nylon surtout à Beni Mellal, quelques rares fois même le pantalon est en tergal. Les chaussures sont portées avec des chaussettes. Montre bracelet et bagues. Le chapeau a l'air apprécié par certains qui déclarent le porter à tour de rôle. Les jeunes semblent aimer avoir des habits de nylon et de tergal, mais peu en ont. Quelques-uns ont les cheveux longs.

En conclusion disons que notre enquête a porté principalement sur les adolescents masculins ayant pour les trois quart de 14 à 18 ans, plutôt plus instruits, plus disponibles et plus aisés que la population totale de jeunes qui habitaient les quatre petits centres et les quatre villages que nous avons visités.

Les thèmes sont présentés successivement, l'un à la suite de l'autre, comme ils ont été proposés à la discussion des jeunes.

Après un regroupement des réponses classées dans des tableaux, nous donnons les quelques explications qui nous paraissent nécessaires à la compréhension générale et un commentaire très proche du texte. Nous illustrons ce commentaire au moyen de phrases traduites en français.

Nous avons choisi sur les 8 273 réponses, seulement 638 illustrations, c'est-à-dire bien moins d'un dixième. Notre choix a été qualitatif. Nous pensons par là compléter le tableau de présentation générale et non simplement le suivre. Par exemple, on peut trouver beaucoup de phrases pour illustrer un type de réponse, signalé comme peu fréquent dans les tableaux et inversement on peut ne trouver que peu de phrases pour illustrer un type de réponses très abondant.

C'est que l'honnêteté scientifique se doit à la fois de reconnaître l'opinion la plus couramment admise et également l'opinion, qui sans être celle de tout le monde, heurte et se signale peut-être comme un témoin d'une opinion en train de disparaître ou au contraire en cours de progrès. Aussi imparfaite que soit notre étude, nous ne voulons pas tomber dans l'illusion de croire que le décompte neutre des réponses données puisse permettre de noter un courant d'opinion ou d'attitudes. Au contraire nous cherchons à rendre le mouvement des idées et préférons le film à la photographie.

« MAIS LAISSONS PARLER LES JEUNES »...

L'ECOLE

S'il y a un thème qui provoque des réactions contradictoires, c'est bien celui de l'école : la pire et la meilleure des choses à entendre des parents, le bon mais discutable moyen, en fait, d'après les jeunes de sortir du village. Les entretiens commencent par une interrogation ou une affirmation générale pour situer le centre d'attention et recevoir les premières opinions globales : *vous avez une école ici ?* Brutalement déjà les points de vue s'affirment :

- « Non ! nous n'avons pas d'école ; elle est à quatre kilomètres du village ! » (1)
- « Non ! elle n'est fréquentée par aucun enfant du village. » (2)
- « Quelle école ! Parlons-en... » (3)
- « Sans collègue cette école n'a aucune valeur. » (4)
- « Il y a une classe à moitié vide toute l'année ! Ce n'est pas une école ! » (5)
- « Nous n'avons pas d'école au village. La seule qui existe dans la région a été édifée tout près de la maison de l'ancien cheikh du protectorat. Ceci a permis à tous ses enfants de s'instruire, mais pas à ceux de notre village. » (6)

D'emblée trois revendications générales : rapprocher l'école, en mettre une dans chaque village, ouverte à tous, aux pauvres comme aux riches, créer des écoles primaires complètes avec plusieurs classes à proximité du village, et un collège à proximité.

Proximité, accès de tous à l'école, organisation complète des études, sont trois demandes qui ne faibliront pas dans toutes les discussions.

Quelques-uns laissent percer leur satisfaction ou leur attente :

- « S'il n'y avait pas d'école, que serions-nous ? » (7)
- « Il faut remercier le Maghzen d'avoir fait des écoles. » (8)
- « Grâce à notre école, deux jeunes sont maintenant employés en ville. » (9)

Il est intéressant de rapprocher ces jugements de la situation concrète qui existe actuellement dans les quatre zones d'enquête. Tous les jeunes que nous avons rencontrés habitent à moins de cinq kilomètres d'une école primaire, mais tous à plus de vingt kilomètres d'un collège secondaire.

Le degré de scolarisation dans ces centres est en moyenne de 59 % pour les deux sexes : près des trois quart des garçons d'âge scolaire (7-14 ans) sont scolarisés, par contre, moins d'une fillette sur dix est scolarisée.

Tableau 7

Totaux des écoles situées dans les quatre centres
et les quatre villages

Niveau	Garçons	Fillettes	Totaux
CP	324	49	373
CE1	243	29	272
CE2	247	27	274
CE1	222	16	238
CM2	227	26	253
Totaux	1.263	147	1.410
%	90	10	100
scolarisables 7 à 14 ans	1.776	1 684	3.460
scolarisés	1.263	147	1.410
%	71	9,5	59

Quant aux jeunes ayant dépassé l'âge d'aller à l'école primaire, la situation est bien différente :

Catégories	Jeunes recensés		Jeunes enquêtés	
	Nombre	%	Nombre	%
scolarisés	206	29	111	37
ex-scolarisés	152	32	134	45
non scolarisés	347	49	51	18
Totaux	705	100	296	100

Un tiers seulement de nos interlocuteurs sont actuellement scolarisés, 45 % l'ont été et ressentent l'amertume de n'avoir pas pu poursuivre leurs études.

Une deuxième question plus directe sollicitait les jugements des jeunes : *que pensez-vous de l'Ecole?* Sciemment nous avons rejeté une première ébauche de question disant : « que pensez-vous de *votre* école ? » pour recueillir un jugement général sur l'institution.

Il a été possible de ranger les réponses à cette question globale de la manière suivante :

Tableau 9
sur 131 réponses codées

		%
1	Jugements positifs vagues	20
2	Jugements globaux nuancés	10
3	Indications descriptives ou normatives	40
4	Critiques ouvertes et précises	25
5	Autres réponses inclassables	5
		100

On remarquera d'abord la quasi absence de jugements négatifs vagues ; les jeunes sont unanimement *POUR* l'école. Lorsqu'ils la critiquent, ils n'attaquent pas l'institution, son existence, bien au contraire !

1) *Les jugements positifs vagues* sont souvent de caractère scolaire. On sent les phrases du maître apprises en classe et répétées aux enquêteurs.

« L'homme vivait dans l'ignorance, il ne connaissait pas les choses, maintenant il évolue grâce à l'école. » (10)

« L'école est bienfaitrice. L'école n'est pas un lieu quelconque, on lui doit un grand respect. » (11)

« L'école supprime l'ignorance. » (12)

Parfois perce un jugement personnel :

« Celui qui n'est pas instruit ne peut pas se défendre. » (13)

« Sans l'école nous ne pouvons pas espérer aller à la ville. » (14)

ou bien à l'adresse de l'enquêteur :

« Toi tu es instruit, tu connais ton droit, tu peux lire la loi. » (15)

2) *Les jugements globaux* plus nuancés font un peu la part des choses :

« L'école ce n'est pas tout ! Il faut du travail. » (16)

« Les plus jeunes peuvent aller à l'école, si les aînés aident le père. » (17)

« Ce qu'on apprend à l'école c'est utile et ça n'est pas utile. On comprend certaines choses, on est content de les comprendre, mais sans le moindre profit. » (18)

« L'école nous sort du village, mais pour aller où ? » (19)

« C'est comme aller au cinéma, tu te sens autre, mais tu es toujours pareil en sortant. » (20)

En somme une partie de nos interlocuteurs (peut-être les plus doués) ressent une troublante ambiguïté dans l'antichambre de la connaissance et de l'avenir, qu'est pour eux l'école. Un coin du voile qui se soulève et retombe.

Une insatisfaction profonde, une déception, succèdent ou se superposent à une formidable aspiration au changement.

3) *Les indications descriptives et normatives* permettent d'approfondir ce que l'on attend au fond de l'école. Le plus grand effectif (40 %) précise ce qu'est l'institution.

Tableau 10

a) Instruction de base	16
b) Ouverture d'esprit	6
c) Accès à la science	6
d) Elévation morale	13
e) Accès à la promotion sociale et matérielle	6
47 réponses	

Opinions en fait assez réalistes compte tenu de ce que nous savons des écoles existant dans ces centres. Ce qui est remarquable c'est d'abord que les jeunes ne se font pas trop d'illusions sur l'école, comme moyen de promotion matérielle (6/47), mais considèrent son rôle de diffusion de la morale.

- « L'école est la deuxième mère, elle élève les enfants et les éduque autrement que la mère » (21)
- « Par l'école l'homme peut avoir une culture (taqafa), une formation et un honneur (charaf), c'est-à-dire qu'il devient un élément utile pour son pays qui ne voit pas les choses seulement dans son village. » (22)
- « L'école permet à l'homme d'éviter de vivre dans l'humiliation (dans la boue et dans l'ombre), comme une bête. » (23)

L'un récite une poésie :

- « Dépêche-toi d'étudier tant que tu pourras
Si tu ne réussis pas aies de la patience » (24)

La conception de l'instruction de base est très pratique et pragmatique.

- « L'école c'est bien. Quand on est instruit on peut déchiffrer les numéros des voitures, faire des opérations, lire son nom, vérifier les papiers que l'Administration envoie. » (25)
- « Un jour un gars m'a dit « si tu savais écrire et faire des opérations, je t'aurais embauché pour commercer avec moi dans le souq. » (26)
- « Quand il y en a un qui est instruit, tous suivent son exemple et vont à l'école. On a honte de ne pas pouvoir y aller. » (27)
- « L'école c'est bien ! Elle permet aux gens de s'instruire, d'être propre, d'être poli. C'est dommage qu'elle soit trop éloignée de mon village, j'aurais pu la fréquenter régulièrement. Quand j'étais petit, j'y suis allé quelque trois mois et puis j'ai dû m'arrêter, car elle était trop loin de la maison. Un camarade qui était avec moi avait la chance d'habiter tout près : il est à présent infirmier à Kelâa des Sraghna. Moi je suis ici ignorant et sans travail. » (28)
- « La scolarité est nécessaire. Si quelqu'un t'apporte une lettre tu sauras la lire correctement. Moi par exemple j'ai le récépissé du tertib⁽¹⁾ et je sais ce qu'il y a dedans. On ne peut pas me tromper ou me faire payer plus que la loi. » (29)

(1) Les agriculteurs appellent toujours l'impôt rural « Tertib ».

L'instruction est donc ressentie comme indispensable dans la vie pratique. L'exemple ci-dessous, donné sous forme d'anecdote qui paraît forgée pour la circonstance, est révélateur d'un état d'esprit qui accorde à l'instruction le moyen de se protéger des abus.

« La scolarité est importante dans la vie. Je vais te raconter une histoire qui s'est passée ici. Un jour le Cheikh avait donné une lettre à une personne du village en lui disant de la présenter au Caïd au sujet d'une affaire le concernant. Toute heureuse cette personne se rend au bureau du Caïd. En route le porteur de la lettre a l'idée de la faire lire par un jeune instruit. Celui-ci lui annonce que le Cheikh conseille au Caïd dans la lettre de le mettre en prison parce qu'il est indésirable au village. Notre homme déchire la lettre et s'en retourne au village pour s'expliquer avec le Cheikh. » (30)

Mais c'est au déchiffrement du monde et pour l'accès à la grande société que l'école est nécessaire.

« Celui qui n'est pas instruit est comme un âne, il ne sait même pas pourquoi il porte. » (31)

« Il y a ceux qui sont ignorants et ceux qui sont instruits. Les uns restent pauvres, les autres deviennent riches. Les uns obéissent, les autres commandent. » (32)

4) *Les critiques* forment le fond de l'entretien par leur volume, leur précision, leur réalisme. Il ne peut pas être question ici d'en faire le tour, d'ailleurs tel n'est pas l'objet de cette étude, mais seulement de repérer les axes et les orientations de ces critiques, leur contenu caché. Les aspirations qu'elles révèlent. On peut répartir les critiques de la manière suivante :

— Mauvaises conditions matérielles	55 %
— Corruption des maîtres et des directeurs	21 %
— Mauvaise qualité des maîtres	15 %
— Inconséquence de l'organisation	3 %
— Critiques non classées	6 %

L'école n'est donc pas ce qu'elle devrait être. Mais quand on examine les habitations au village et la manière de vivre des habitants, il ne semble pas que l'école soit plus mal lotie, bien au contraire, elle est en général plus propre, mieux bâtie, plus moderne que le

reste du village. Mais pour les jeunes, l'école doit être davantage encore : ce doit être la vitrine du XX^e siècle, l'image de la grande société, la représentation du monde nouveau. Toute imperfection matérielle — et il y en a ! — est une corruption. Dans un autre ordre d'idée, accepterait-on au village qu'une mosquée soit mal tenue ? Pour les jeunes, il en est de même de l'école !

Mais on passera ici sur les critiques portant sur les questions matérielles, innombrables revendications concernant les locaux, les meubles, les livres, les fournitures, pour s'attacher aux aspects qui paraissent aux jeunes p'us révoltants encore, comme la corruption.

- « Tu dois payer dans tous les cas ; pour ne pas y aller quand on t'y oblige, pour y aller quand tu veux le faire, pour pouvoir t'absenter quand c'est la récolte des olives. » (33)
- « Si tu ne travailles pas pour le maître, tu n'es pas bien considéré. » (34)
- « Notre école est bonne ! Mais le maître a besoin d'argent, il dit qu'il n'est pas payé, alors il s'en fout. » (35)
- « Le jour où les filles viennent avec nous en classe, c'est le grand jour pour l'instituteur. » (36)
- « Personne ne le surveille, parfois il s'absente, ou bien il nous laisse jouer, et lui il lit le journal. » (37)

Le thème de la corruption n'est pas développé seulement à l'occasion des débats sur l'école. Il est absolument général. C'est une sorte d'institution dans le monde rural. Nous avons pensé un moment en faire un thème à part dans notre enquête. Mais mis à part les caractères insolites et subversifs de telles interrogations qui auraient pu nous retenir d'utiliser ce réactif, il nous est apparu plus rentable d'enregistrer les allusions à la corruption à l'occasion des autres débats sur l'école, le travail, le maghzen, l'argent...

Nous avons posé une troisième question concernant l'école formulée comme suit : *Et ta famille que pense-t-elle de l'école ?* Nous voulions par là nous rendre compte jusqu'où les jeunes étaient conscients du décalage des points de vue entre leurs parents et eux.

Sur le plan du comptage statistique les jeunes pensent que leurs familles acceptent bien l'école. Au fond aînés et jeunes sont d'accord pour reconnaître le caractère positif de l'école. Au qualitatif, par contre, le jugement des parents tel que le voient leurs enfants est différent : l'école, l'enseignement sont inconséquents, inadaptés aux besoins. Avant d'entrer dans le détail, voici les statistiques générales.

Tableau 11
sur 95 réponses codées

		%
1	ma famille accepte l'école et m'incite à y aller	20
2	ma famille pense que l'école m'éduque et m'instruit	25
3	elle pense que l'école assure mon avenir matériel	20
4	elle pense que l'enseignement est inconséquent	10
5	que l'enseignement est insuffisant	10
6	que les maîtres sont mauvais	5
7	fait des critiques diverses	10
		100

1-2 : Toute famille n'ayant aucun enfant scolarisé ignore la valeur de l'école.

« Ce sont nos familles qui ont obligé le Maghzen à construire l'école. Mon père et les autres hommes du village ont construit gratuitement l'école. » (38)

3 :

« Tu profiteras de l'instruction, dit mon père, nous ne serons pas toujours auprès de toi. » (39)

« La famille nous dit « sans l'école vous resteriez comme des bergers à vadrouiller sans raison. » (40)

Pourtant les critiques viennent tempérer l'engouement pour l'école.

4 :

« Tu as étudié jusqu'à ne plus pouvoir, mais en vain, que fais-tu maintenant. » (41)

« Quand un élève est exclu, ils (parents) disent : cela ne fait qu'entraîner des pertes aux gens : les enfants instruits ne peuvent plus travailler la terre, ni rien d'autre. » (42)

« Tu as travaillé à l'école et on ne te veut pas au collège. » (43)

« Pourquoi prendre les enfants pendant cinq ans en classe et puis les rejeter comme s'ils n'y étaient jamais allés ? » (44)

5 :

« Les parents disent : « vous êtes instruits et vous ne savez rien.

Ils disent : « ils apprennent à se moquer de nous ». » (45)

« A quoi ça sert de savoir que la terre tourne si on ne veut plus tenir la charrue. » (46)

Il faut noter que certaines statistiques donnent raison à ces jugements arrêtés et, semble-t-il, définitifs en absence de changement :

TAUX DE RÉUSSITE A L'EXAMEN D'ADMISSION A LA CLASSE
D'OBSERVATION (CO)

OULAD BOURAHMOUNE ET OULAD BOUAZZA

Tableau 12

élèves de	au CM2	présentés à l'examen CO	admis en CO
1ère année	20	8	—
2ème année	16	16	2
3ème année	5	5	—
4ème année	3	3	2
Totaux	54	32	4
%	100	59	7
		100	12

C'est ici que le divorce est le plus net entre les deux générations. Les jeunes au fond voient surtout dans l'école un moyen de déchiffrer le monde et de s'opposer aux adultes dans leurs manières de penser.

Tableau 13

	Non Scol.	Msid	CP	CE1	CE2	CM1	CM2	CO	1 AS	2 AS	3 AS	4 AS	5 AS	6 AS	Totaux
Elèves	—	—	—	—	—	—	—	8	16	22	18	3	3	3	73
Ecoliers	—	—	—	—	—	—	38	—	—	—	—	—	—	—	38
Ouvriers spécialisés	—	—	—	—	—	—	3	—	—	—	1	—	—	—	4
Manœuvre permanent	1	—	—	—	1	3	2	—	2	2	—	—	—	—	11
Petits métiers	2	—	—	—	—	2	12	3	3	3	1	—	—	—	26
Manœuvres occasionnels	18	6	3	3	5	7	22	3	5	2	1	—	—	—	75
Bergers	2	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	3
Aides familiaux	6	2	—	1	—	1	13	1	—	3	1	—	—	—	28
Chômeurs	5	—	1	—	2	2	5	8	6	4	5	—	—	—	38
Totaux	34	9	4	4	8	15	95	23	32	36	27	3	3	3	296

Les parents, ou en tout cas ce que leurs enfants en disent, espèrent d'abord de l'école qu'elle permette à leurs enfants de trouver du travail, de progresser matériellement et socialement. Dans leurs critiques, les parents s'indignent de voir la scolarité élargir le fossé entre les deux générations et consommer la rupture avec le monde traditionnel.

Tableau 14

	Non Scol.	Primai-re	Secon-daire	Non Scol.	Primai-re	Secon-daire	%
employés	70	71	48	25	53	22	100
chômeurs	30	29	52	20	38	42	100
%	100	100	100				

Les tableaux 13 et 14 montrent que les jeunes plus instruits ont tendance à se déclarer chômeurs plus souvent que les jeunes non instruits. En fait il semble qu'il s'agit là d'une différence de vocabulaire et d'attitude. Lorsque nous additionnons les effectifs de jeunes qui se déclarent chômeurs ou semi-employés, on note un autre phénomène.

Tableau 15

	non scolarisés	primaire	secondaire
employés permanents	3	10	9
ouvriers occasionnels et chômeurs	97	90	91
pourcentage	100	100	100

Cela revient au fait que les jeunes plus instruits déclarent que le travail occasionnel, sans spécialisation, sans qualification, sans garantie « ce n'est pas du travail », ils acceptent peut-être parfois de le faire, surtout ceux qui ont une instruction primaire seulement, mais ils ont davantage tendance à déclarer que le faisant, ils sont chômeurs. Cette attitude dénote leur insatisfaction, leur déception, leur attente

d'un emploi plus dignement correspondant à leur niveau de formation.

Quand on pose aux jeunes la question de savoir *quelle est l'utilité de l'école ?* les réponses dénotent clairement que le résultat matériel direct n'est pas en vue pour la plupart.

Tableau 16

		%
Formation et intégration sociale	35	66
Elargissement de l'esprit, source de savoir	23	
Instruction générale	20	
Base générale de tout, préparation à l'avenir	16	
Assurance de l'avenir matériel	23	17
Divers, non réponses, inclassables	24	17
	141	100

- « Sans l'école, les gens resteraient comme des animaux dans la forêt de la Mamora. » (47)
- « Quand l'analphabète va en ville, il ne sait même pas lire le numéro d'une maison. » (48)
- « L'école est le pilier de la construction et de l'évolution de notre cher pays. » (49)
- « L'école est venue pour dire à l'homme « travaille, et moi je rendrai ton œuvre éternelle ; je la transmettrai de générations en générations à travers les livres et les monuments. Tout ceci je le graverai et l'accumulerai, avec d'autres pensées, d'époque en époque, malgré le temps ». » (50)
- « L'école à mon avis est le dieu des humains et la source de la noblesse de leur âme... sa mission est la plus difficile. » (51)

Les deux tiers en somme de nos interlocuteurs ont vu dans l'école principalement l'initiatrice du progrès général de l'humanité et de l'épanouissement de ses facultés personnelles. Il y a là l'indice d'une sorte de dégagement, de désengagement de la culture à l'égard de la production. Le scolarisé, comme autrefois le *taleb*, a une consommation intellectuelle, sociale, si l'on peut dire, qui dépasse le désir d'une consommation matérielle. Ou bien est-ce une sorte de lucidité,

de cynisme à l'égard de l'école d'aujourd'hui qui leur fait retenir seulement l'aspect intellectuel de la connaissance ?... Un peu plus du sixième seulement retiennent l'utilité matérielle immédiate, ou à terme, que l'écolier peut retirer de la fréquentation scolaire.

- « L'utilité de l'école est semblable à celle de la terre ; quand tu la cultives convenablement, elle te donne ses fruits. » (52)
- « S'il n'y a pas d'école ici nous resterons avec les bergers, nous resterons chômeurs. » (53)
- « Beaucoup de gens non instruits mènent, les pauvres, une vie misérable. » (54)

Quelles critiques les jeunes adressent-ils à leur école ? Nous avons posé la question sous la forme suivante.

— *Que manque-t-il à votre école pour qu'elle soit comme vous voudriez ?*

Tableau 17

	Effectif	%
un équipement et des œuvres sociales	24	25
l'agrandir	19	20
l'encadrer et l'organiser	19	20
de meilleurs maîtres	9	10
des activités péri-scolaires	9	10
divers et non réponses	15	15
	95	100

- « Il n'y a pas de moyens d'explications, de cartes, de livres. » (55)
- « Il faudrait des livres, des revues, grâce à la lecture l'élève peut rattraper son retard et compenser ce qu'il a perdu auparavant. » (56)
- « Il arrive parfois aux élèves de rester à l'école jusqu'à 18 h 30 et de s'éclairer aux bougies. » (57)
- « On trouve des instituteurs qui habitent dans des noualas ou dans une vieille chambre offerte par un habitant du douar.

En hiver chaque goutte de pluie tombe sur ses habits et sur les devoirs. Le matin il arrive en classe mécontent. » (58)

Il y a là une comparaison implicite entre le statut du maître traditionnel d'autrefois, et l'instituteur d'aujourd'hui. Dans le mode d'existence ancien le *fqeh* ⁽¹⁾ est respecté : engagé par le groupe, un contrat (chart) lie la communauté à son sacerdoce, lui garantit le logement, la nourriture, la considération, l'intégration au groupe, sa participation aux fêtes locales.

Le maître de l'école primaire reste un étranger, sauf si sa personnalité lui permet de franchir le fossé. Les élèves souffrent de voir leur maître rester un étranger et manquer des conditions élémentaires par lesquelles il pourrait être considéré.

D'autre part, les demandes concernant les livres, les revues, les activités péri-scolaires sont en fait des critiques constructives de la forme limitée de l'école actuelle au village : petite fenêtre trop étroite sur le monde extérieur.

« Celui qui est à la ville, tout pour lui est une école. » (59)

« Il faudrait une cantine, un terrain de sport, une douche. » (60)

« Il faut un médecin qui visite les élèves chaque semaine. » (61)

« Il faut faire du sport et apprendre quelque chose de pratique qui soit utile. » (62)

L'école paraît à tous trop petite et pour la plupart elle est trop éloignée du village. Trop petite parce qu'elle ne peut recevoir tous les jeunes scolarisables, ni assurer plusieurs années de formation. Le jeune est contraint alors de changer d'école et de s'éloigner de la famille. La question de l'éloignement est primordiale : d'abord lorsque le jeune doit se rendre à pied dans un autre village pour aller à l'école, les parents ne savent plus s'il y va vraiment, il échappe à la surveillance de la famille. Lorsqu'il doit aller s'installer dans un petit centre pour poursuivre ses études, se posent les questions financières de son entretien et en outre il échappe à la famille : un demi-ignorant au village vaut quelquefois mieux pour le père qu'un instruit divorcé avec la famille.

« Il y a trop d'enfants et trop peu de classes. » (63)

« Nous ne sommes même pas trente et il n'y a qu'une toute petite classe. » (64)

(1) maître d'école coranique (msid), lecteur du Coran au village.

- « Chaque matin il faut faire six kilomètres sous la pluie, le vent et rentrer le soir à la nuit. » (65)
- « Qui a les moyens d'envoyer ses enfants à Kelâa au collège pour étudier ? » (66)
- « Quand nous sommes absents, nos pères ne savent pas si nous sommes à l'école ou en train de chaparder. » (67)
- « Les fils de pauvres qui peuvent aller au collège voudraient continuer en ville, ils ne trouvent pas les moyens, leurs parents n'ont pas assez d'argent pour les nourrir et les loger loin de leur famille. » (68)

Beaucoup de critiques touchent à l'encadrement, à l'administration, à l'organisation de l'école.

- « Il n'y a pas d'inspecteur, le maître est laissé à l'abandon et sans aide. » (69)
- « Notre maître n'a pas touché son salaire de toute l'année dernière. » (70)
- « Nous ne recevons aucune fourniture de classe : pas de crayons, de cahiers, de livres. » (71)
- « (La classe finie) l'enfant reste là-bas assis sans étude. » (72)
- « Le programme doit être changé, le maître nous apprend toujours la même chose, cent fois. » (73)
- « Il faut encourager les parents à envoyer leurs enfants : dans notre classe nous étions cinquante inscrits en octobre et vers la fin de l'année il n'y en avait plus que dix. Aussi l'instituteur se désintéresse de trop petites classes. » (74)
- « Il y en a qui viennent à l'école quand ils n'ont pas autre chose à faire ailleurs, on ne leur dit rien. » (75)

La critique des maîtres ne revient que dans 10 % des réponses mais le jugement est alors sans appel. On a le sentiment que les jeunes au fond se retiennent de juger leur maître — seul adulte capable de leur faire connaître autre chose que le monde du village — tant que celui-ci est correct ou même moyen. Par contre, lorsque l'instituteur est trop incapable, la déception est à la mesure de ce qu'était l'espérance. Le jeune est d'emblée très bien disposé à l'égard de l'instituteur ; celui-ci arrive avec un préjugé favorable ; ses manières de faire sont tout de suite considérées comme des « manières de la ville », du progrès, de l'avenir. Il est la destruction de l'ordre ancien, le « passeur » qui permettra de franchir le fossé qui sépare l'ignorance de la connaissance, l'arriération de la civilisation, le village de

la ville. Mais on le jugera vite sur ses qualités de passeur : il faut qu'il apprenne quelque chose et que l'on réussisse à l'examen.

Dans un village du Tadla, la coutume de hisser un drapeau sur le toit de la maison à l'occasion d'une réussite scolaire s'est établie depuis l'Indépendance, marquant par là l'importance collective, voire nationale, du succès et de l'instruction.

- « Je me demande pourquoi les élèves autrefois réussissaient à 50 % à l'examen et maintenant à 15 % — à 20 % seulement. » (76)
- « En 1956-1957 l'examen avait une valeur, aujourd'hui il n'en a plus. » (77)
- « Moi je pense que l'instituteur ne travaille pas comme il faut. » (78)
- « L'an dernier trente-cinq élèves se sont présentés à l'examen, aucun n'a réussi. Il faudrait à cette école des instituteurs modernes. » (79)
- « Il y a dix ans qu'il (le maître) est là, mais sans aucun résultat. » (80)
- « L'élève pour réussir à l'examen doit se présenter trois ou quatre fois. » (81)
- « Il n'y a pas beaucoup de réussites dans cette école. » (82)
- « Lorsque le père voit que l'enfant suit trois ans la même classe sans résultats, il le retire pour l'envoyer garder les moutons. » (83)
- « L'instituteur arrive tard et part tôt : dès que possible il prend sa motocyclette et va à Béni Mellal. » (84)
- « Il y a de la corruption, le maître n'est pas payé et il s'arrange pour qu'on le paye. » (85)
- « L'instituteur revend les livres destinés aux élèves. » (86)

Parfois au contraire des opinions élogieuses sont portées sur le maître.

- « Notre maître, c'est quelqu'un, il instruit les élèves et il envoie un camarade pour aller chercher au village ceux qui s'absentent. » (87)
- « Nous avons un bon maître : quelques élèves ont réussi et sont allés poursuivre leurs études en ville. » (88)

La sixième question concernant l'école portait sur la vie scolaire du jeune interlocuteur. Une batterie de questions permettait de faire le point sur la situation de chacun : *Est-ce que tu vas à l'école ? Sinon*

y es-tu allé? Jusqu'où? Si tu n'y es pas allé, pourquoi? Pourquoi t'es-tu arrêté d'y aller? Que comptes-tu faire avec ton savoir?

Nous avons donné déjà une analyse objective de la situation scolaire dans notre échantillon (*tableau 13*). Il s'agit ici de recueillir des données subjectives sur leur manière de penser le problème ou d'apprécier leur situation.

Tableau 18

	%
a) <i>Motif de la non scolarisation</i>	10
— absence d'école proche ou suffisamment grande	5
— refus des parents	2
— impossibilité économique des parents	3
b) <i>Arrêt de la scolarité</i>	60
— échecs répétés	45
— impossibilité économique de poursuivre	5
— mauvais instituteurs	6
— dégoût de l'école	4
c) <i>Terme espéré de la scolarité</i>	20
— le plus loin possible (intelligence) selon don personnel	5
— tant que mes parents pourront	15
d) <i>Aspirations</i>	30
— avenir matériel	10
— service national	5
— accès à un haut rang social	8
— avenir vague, progrès	7

N.B. Ceux qui poursuivent actuellement leurs études ont seuls répondu à la question sur les aspirations, les autres se sont en principe prononcés aux questions portant précédemment sur « que pensez-vous de l'école? » ou « quelle est l'utilité de l'école? ».

A propos des aspirations et du rôle de la scolarité et du savoir :

« Nous voulons avoir une fonction, monter en grade et voir un peu ce qui se passe (là-haut). » (89)

- « Notre pays a grand besoin de bâtisseurs, d'édificateurs, de défenseurs car les médecins et les ingénieurs sont peu nombreux et le pays en a besoin. » (90)
- « Maintenant je suis dans l'ombre de l'école, je mange de ses fruits car elle est comme un palmier. Plus l'homme s'instruit, plus sa valeur augmente et (plus) sa personnalité s'affirme. » (91)

Mais :

- « Par Dieu ! celui qui était toujours premier en arabe et en français, une fois à Belqsiri (centre d'examen) n'a pas réussi ; pourquoi ? » (92)
- « Mais je n'ai rien obtenu. Pourquoi étudier jusqu'à en avoir assez pour à la fin prendre la pelle et la pioche ? » (93)

Dernière question sur l'école : *Et ceux qui n'y sont pas allés ?* placée de telle sorte que l'interlocuteur comprenne : que faut-il en penser ? Quelles solutions pour eux ?

Tableau 19

	%
a) il leur faut du travail	26
b) l'Etat doit leur donner du travail	24
c) ils sont perdus	18
d) il faut les instruire autrement	20
divers et non réponses	12
	100

- a) « Ils ne vont pas en mourir mais ce n'est pas comme s'ils étaient instruits, qu'ils travaillent si Dieu leur en donne les moyens ! » (94)
- b) « Il faut que l'Etat fasse des usines ou des ateliers pour les employer à faire des portes, des fenêtres, des tables, de l'électricité... » (95)
- « Ici, « ils » oublient les jeunes de la campagne pour ne recruter que ceux de la ville quand il y a du travail, comme par exemple tracteuristes dans les terres récupé-

rées ou comme employés d'Etat-Civil, ils recrutent des jeunes de la ville. Je jure par Dieu qu'ils ont recruté des jeunes urbains qui n'ont pas le certificat, alors qu'ici il y a des jeunes du niveau de 3^e année secondaire en chômage. » (96)

« Vous croyez qu'on ne voit pas ce qu'il y a ? Nous sommes instruits. Ici on peut créer au moins deux usines, l'une pour le traitement des produits agricoles, l'autre pour la menuiserie, car tout existe ici : la matière première et les jeunes instruits. » (97)

c) « Ils resteront des bêtes domestiques. » (98)

« Celui qui n'est pas instruit a perdu tout espoir. » (99)

« Il a perdu son avenir. » (100)

« Qu'il mendie. » (101)

« Qu'il porte des sacs et tourne à chercher du travail. » (102)

d) « Il faut faire des ateliers d'apprentissage. » (103)

« Leur donner une instruction, qu'au moins ils sachent lire tout de même. » (104)

« Moi je souhaite qu'on nous fasse une heure de cours par jour. En dix ans on peut apprendre beaucoup de choses. » (105)

CONCLUSIONS SUR L'ECOLE

Le besoin de scolarisation et d'accès à la connaissance est puissant et général dans la jeunesse rurale. Les jeunes s'instruisent pour comprendre le monde qui les entoure, plus pour être à l'heure du progrès que dans la perspective courte de trouver un emploi. N'étant pas encore maîtres et responsables de leur existence, on comprendra qu'ils s'intéressent davantage que leurs parents aux satisfactions intellectuelles qu'apporte la connaissance et qu'ils posent moins que leurs parents la question de savoir à quoi pratiquement cela sert. Mais cette préoccupation n'est cependant pas absente, loin de là, chez les plus âgés. D'autre part, l'accès au savoir scientifique moderne, ou aux pâles et maigres clartés de celui-ci, est un puissant moyen d'évasion du monde fruste, jugé rétrograde par eux, dans lequel ils sont. Enfin, la scolarisation reste encore trop largement empreinte de l'apprentissage de l'écriture et de la lecture, telle qu'elle existait autrefois où le *taleb* ⁽¹⁾ gardait ses mains propres du travail de la terre.

(1) *taleb* : étudiant, par extension clerc.

Epanouissement intellectuel, multiplication des aspirations, rupture avec le monde traditionnel, refuge commode, le savoir scolaire, à la campagne, est pour le jeune rural une drogue qui le laisse ébloui, transfiguré et en permanence déçu et privé.

Le violent désir de s'instruire pour déchiffrer le monde et être avec ses semblables dans le courant du progrès et de l'avenir est désormais irrépressible. Le problème se pose d'adapter l'école à la vie rurale et de donner à ces aspirations un champ à féconder. Dans cette affaire les parents sont dépassés, comme d'ailleurs les édiles locaux. L'Etat est ici directement face à la jeunesse rurale.

LOISIRS ET AMITIES

Dans l'exploration de ce thème nous cherchions à connaître le champ dans lequel se développait la libre activité et la spontanéité de la jeunesse. Alors que l'école, le travail, sont des cadres tout arrêtés et imposés dans lesquels les jeunes sont contraints de s'établir, le jeu, les loisirs, l'amitié peuvent être le refuge d'aspirations contenues ailleurs.

En outre les loisirs sont la forme traditionnelle des activités de la jeunesse pour lesquelles le Ministère de la Jeunesse et des Sports s'est fait une sorte de vocation. Réservant la formation générale à l'Education Nationale, la formation professionnelle au Ministère du Travail, l'Etat confie traditionnellement au Ministère de la Jeunesse l'organisation et l'encouragement de loisirs et sports édifiants et sains. Aussi, dans la perspective de la création de centres dits d'animation de la jeunesse, il était intéressant de connaître les moments de liberté, les modes de groupement et les activités de loisirs des jeunes.

Une première question assez ambiguë, assez troublante, était posée sur la définition de l'amitié : *Qu'est-ce que l'amitié ? Comment choisissez-vous vos amis ?* Ces questions peuvent paraître difficiles et ne pas permettre de réponses objectives valables parce qu'au fond les jeunes ruraux ont des camarades, mais ils n'ont jamais réfléchi aux raisons de l'amitié et ils ne peuvent pas dire exactement comment ils choisissent leurs compagnons de jeu ou leur confident. En outre ces questions sont troublantes car, on le verra plus loin à propos de la sexualité, le jeune rural peut aisément comprendre autre chose derrière la question de l'amitié. Cependant nous avons décidé tout de même

d'appliquer cette formulation car elle était susceptible de faire se projeter l'interlocuteur.

Tableau 20

a) simple fréquentation, inter-connaissance	50
b) intimité, affinité	30
c) fraternité, engagement total	20
d) bon comportement réciproque de l'ami	50
e) intérêt matériel, avantage réciproque	30
f) identité d'intérêt non matériel	20
g) refus de l'amitié	5
divers et non réponses	5

- a) « En général on a un ami et beaucoup de connaissances. » (106)
- « Je n'ai pas vraiment d'ami, ce sont des camarades du village que je rencontre. » (107)
- « Un jour je le vois, un jour je ne le vois pas. » (108)
- « Avant de se faire amis on fait leur connaissance, on se fréquente de plus en plus et après on ne peut plus être amis : il y a toujours quelque chose qui ne va pas. » (109)
- « Ce ne sont pas des amis : on se taquine sans cesse réciproquement et cela nous énerve et casse les amitiés naissantes. Par exemple on dit « celui-là il a des oreilles comme les oreilles d'un veau ». On se met à rigoler, chacun fait des plaisanteries sur l'autre, et alors il n'y a pas d'amis, tous se moquent de tous. » (110)
- « Tous les jeunes du village sont amis, ils ont grandi ensemble. » (111)
- « Nous allons tous ensemble au foot, même ceux que nous taquinons d'habitude. » (112)
- b) « L'ami c'est celui à qui je peux dire des secrets et qui n'ira pas les révéler à d'autres. » (113)
- « L'amitié entre lui et moi doit être de telle sorte que nous ne nous cachions rien l'un à l'autre. » (114)
- « L'ami c'est celui du cœur. Moi je préfère (avoir) un seul ami. » (115)

- c) « L'ami est comme un frère, c'est plus qu'un frère parce qu'il n'y a pas de rivalité entre nous. » (116)
 « Si c'est un ami il doit me défendre quand les autres m'attaquent. » (117)
 « Mes affaires sont les siennes et vice versa. » (118)
- d) « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. » (119)
 « Il faut choisir comme ami des gens comme soi, si je ne fume pas et qu'il ne fume pas, si je ne bois pas et qu'il ne boit pas. » (120)
- e) « Souvent l'amitié est par intérêt. » (121)
 « Un pauvre remarque un riche : il devient son ami pour que l'autre lui prête des bêtes pour labourer. » (122)
 « Ce ne sont pas vraiment des amis, ils se fréquentent parce qu'ils s'aident dans une affaire, ce sont des associés. » (123)
 « Tu as une sœur et l'autre te fréquente pour l'épouser. » (124)
 « Ton ami est comme un seau, s'il ne te sert pas change-le. » (125)
- f) « On ne peut être ami que si l'on pense pareil. » (126)
 « L'ami est celui avec lequel on se repose des chicanes et des trahisons. » (127)

Un petit nombre (5 %) refuse de croire que l'amitié est possible ou même qu'elle existe et ceux-là trouvent pour s'exprimer des phrases féroces et très remarquables.

- g) « Aujourd'hui l'ami est avec toi, demain il t'insulte si tu lui demandes de te prêter 50 fr, il te dira qu'il ne les a pas, alors qu'ils sont dans sa poche. » (128)
 « J'avais un ami qui m'a volé un paquet de cigarettes : j'ai coupé toute relation. L'ami qui mangerait de ta chair, quel lien reste-t-il entre lui et toi ? » (129)
 « Celui qui se replie sur lui-même est sauvé de tous les malheurs. Qu'il fasse du livre son unique ami parce qu'il peut en tirer de précieuses connaissances sur la vie et sur le monde. Les amis ne se rencontrent que pour dire du mal les uns des autres. » (130)

Enfin cette voix pathétique :

« Nous vivons une époque déchu. Le prophète a dit à ce propos lors d'une discussion avec Aba Houraïra « ô Aba Houraïra, viendra un temps pour mon peuple où les petits ne respecteront pas les grands, où les riches n'aideront pas les pauvres, le croyant sera humilié, le débauché chéri par tous. Tu devrais t'isoler si tu dois vivre à cette époque. » (131)

Il y a dans tout cela plus de déception que de cynisme. Les aspirations à une sincère fraternité sont fortes mais les jeunes constatent et regrettent la corruption de l'amitié par l'égoïsme, l'intérêt matériel, le désir de faire souffrir les autres (taquineries). La morale de leurs relations repose sur l'affirmation de l'individu, de la domination. On le verra plus loin, un jeu courant consiste à se moquer de l'un des jeunes jusqu'à ce qu'il craque, qu'il cède, qu'il s'écroule psychologiquement. Des leaders peu à peu émergent du groupe, ainsi, ceux qui restent à l'abri des taquineries. Il n'y a pas de morale de l'entraide qui l'emporte ou même le dispute à la morale de l'individualisme.

A quels moments vous rencontrez-vous ?

Tableau 21

	%
durant les vacances, jours de congé	20
après le travail quotidien ou occasionnel	40
n'importe quand, à l'occasion	15
à l'école seulement	20
diverses réponses	5
	100

La plupart se retrouvent après le travail, à la fin de la journée ou à l'occasion avant et après les repas. D'autres ne sont vraiment en mesure de se rassembler que lorsque l'école est fermée. Enfin un petit nombre, occupé à vaquer à la maison, ne peut prendre contact avec ses camarades que durant sa scolarité.

*Quelles sortes de loisirs occupent les jeunes ruraux ?**Tableau 22**sur 238 réponses codées*

a) sports et jeux sportifs	15
b) rencontres vagues, blagues	15
c) balades	8
d) jeux non sportifs	14
e) distractions et soirées (musique, chant)	10
f) soirée de débauche (kif, vin, sexualité)	8
g) instruction et débats	9
h) affaires familiales	6
i) rien, ennui, sieste	7
divers et non réponses	8
	100

Parmi les sports évidemment le foot-ball vient en tête, ensuite la natation dans les bassins, dans les canaux d'irrigation pendant que l'un des jeunes fait le guet. En principe dans les canaux d'irrigation, les baignades sont interdites pour des raisons de sécurité d'abord, pour des motifs de protection technique ensuite. En pratique l'absence de piscines dans la campagne contraint le jeune soit à rester sale et plein de poussière, soit à contrevenir aux interdictions et à se baigner tout de même dans le réseau d'irrigation. Celui-ci, au lieu de constituer pour les jeunes une image positive, devient le symbole de ce qui est défendu. On ne s'étonnera pas de voir de nombreuses fois les jeunes procéder à des dégradations ou même à des destructions de canaux de béton porté, pour manifester leur humeur à l'égard de ces interdictions. Mais on peut dresser une longue liste de jeux sportifs au village : foot-ball, catch, lutte, jet de pierre, acrobaties, cavalier, cache-cache, prisonnier, yeux bandés.

- a) « Nous voulons faire du sport car nous en sommes « malades ». Les gens de la ville en font, pourquoi pas nous ? » (132)
- « Le sport rend l'homme courageux et fort. » (133)
- « Dans notre village personne ne sait jouer au foot. Ce jeu est réservé aux jeunes instruits, aux courageux... » (134)

- « Nous nous baignons dans le canal, mais c'est interdit. Pourquoi on ne peut pas avoir de piscine, ici il y a de la poussière et il fait très chaud, la baignade est bonne. » (135)
- « On tire avec des pierres sur des bidons, des poulets, des chiens pour rigoler. » (136)
- b) « On se rencontre et on discute, on se moque des uns et des autres. » (137)
 - « On discute de ce que nous avons appris à l'école. » (138)
 - « On discute de ce qui se passe à la radio. » (139)
 - « On se rencontre entre amis devant l'épicier pour discuter des salaires auxquels on va se tenir demain matin. Cela nous sert de mouqaf. On discute alors de ce qui se passe au village et ailleurs. » (140)
- c) « On va se balader dans le centre le plus proche, ou bien dans un autre village. » (141)
 - « On fait des niches aux gosses du village voisin, on se bat à coup de pierres. » (142)
 - « On fait la chasse aux oiseaux. » (143)

Les jeux non sportifs sont surtout les jeux de hasard, jeux de cartes où l'on joue de l'argent : cartes, rouda, pile ou face à une ou deux pièces, tire-pièces (sorte de poker), jeu de dames.

- d) « Après la moisson ou le battage on se rencontre ici sous cet arbre et nous jouons aux cartes notre paye, jusqu'à ce qu'il fasse noir et qu'on ne voit plus clair. » (144)
- e) *Les soirées d'été* donnent l'occasion d'organiser des veillées (taqsira). Dans certains villages les jeunes sont unanimes à considérer que la taqsira est l'une de leurs distractions préférées. Il s'agit d'une veillée amicale qui groupe les jeunes du village pour chanter, danser, se raconter des histoires autour d'un thé. Dans certains villages où les jeunes sont complètement organisés en bandes, la taqsira est parfois décidée à la suite d'une sanction prononcée par le caïd des jeunes à l'encontre de l'un d'entre eux reconnu fautif dans telle ou telle occasion. Le coupable finance la taqsira (quelque 5 à 10 dirhams) par tous les moyens et il doit recevoir tous les jeunes qui reconnaissent l'autorité de la bande. La taqsira se tient après le repas du soir dans un coin du village, un peu à l'écart des adultes. Il y a toujours un ou deux jeunes qui savent jouer du violon sur un instrument fait avec un bidon d'huile de moteur. Quelques taarija, des mains battent un rythme et l'un et l'autre chantent les airs à la mode qu'ils ont

entendu à la radio ou au centre le plus proche. Parfois on écoute collectivement la musique à la radio. On imite des gens du village, théâtre populaire, saynètes pour se moquer du gros propriétaire, du Cheikh, du gendarme, de telle personne difforme.

f) Ces soirées ne manquent pas d'évoluer parfois *en soirées d'orgies*. Les jeunes se cotisent et invitent des filles du petit centre voisin. La consommation du kif et vin aidant...

« On descend à... K... pour chercher des prostituées, on achète du vin et du kif et on revient au village pour passer une nuit splendide. » (145)

Dans certains villages des groupes organisés élisent des chefs pour préparer des soirées et inviter des cheikhates.

Parfois des jeunes se réunissent pour discuter ou questionner un garçon instruit ou plus âgé sur des affaires concernant la politique, la connaissance scolaire. De véritables débats s'organisent spontanément : la guerre d'Israël, du Vietnam, la course à la lune donnent lieu à des échanges de vue durant lesquels la position marocaine ou l'action du Gouvernement sont discutées.

« Je rencontre des amis et nous nous amusons ensemble. Nous entamons la discussion sur ce que nous avons appris à l'école aujourd'hui, sur ce qu'on nous a dit, sur les conditions de passage de l'examen. » (146)

Un certain nombre dit ne pas avoir vraiment de loisirs et regrette l'inorganisation des sports au village.

« Au village on s'ennuie... la ville contient tous les moyens nécessaires pour se distraire. » (147)

« Ici il n'y a pas de sport, il n'y a pas de moyens. » (148)

« Qui va nous montrer comment faire du sport ? » (149)

« Non ! nous ne jouons pas aux dames, nous ne sommes pas instruits. » (150)

« Nous n'avons rien à faire. Nous restons assis au seuil de de la maison jusqu'à avoir sommeil. » (151)

« Avec quoi veux-tu que l'on joue ? On avait chipé un ballon, il s'est déchiré. » (152)

D'une manière générale les distractions des jeunes ruraux ne sont pas coûteuses. Les jeux pratiqués ne coûtent rien ou coûtent peu. Parfois, faute de moyens on ne joue à rien, on palabre, on se moque des autres.

Ceux qui se plaignent de l'inorganisation des loisirs parlent surtout du sport. Incontestablement la création d'équipes de foot-ball d'une part et la possibilité de se baigner sont les deux grandes revendications des jeunes. On s'étonne que ceux-ci ne parviennent pas d'eux-mêmes à organiser au moins le jeu de foot-ball.

Le besoin d'informations sur le monde, de discussions, fait que quelques-uns regrettent la rareté de la radio et l'absence de téléviseur à proximité du village. Dans quelques chefs-lieux de commune rurale les jeunes demandent que « la maison des jeunes » construite par eux leur soit enfin ouverte avec les équipements nécessaires plutôt que de servir aux notables ou aux bureaux des forces de l'ordre. L'un d'entre nos interlocuteurs plus instruit (4^e A.S.) peut donner le ton d'une conclusion.

« Nous voulons une société moderne, des jeux sportifs. Il faut apprendre de bonnes choses plutôt que de les laisser dans l'abandon et la débauche. Il faut les défendre contre les mauvaises choses pour défendre le peuple. Il faut pour tous ce qu'il y a à la ville. Nous demandons au Gouvernement qu'il organise et établisse des clubs sportifs dans la campagne pour les garçons et pour les filles. Les filles sont arriérées. Croyez-vous que cela nous fait plaisir d'épouser les filles de notre village qui ne savent rien, sont ignorantes et sales. Il nous faut des terrains de foot-ball, des animateurs pour différents jeux sportifs, de la musique, du théâtre, des bibliothèques, des revues. Nous voulons un club où nous puissions nous réunir avec des flipper, des billards électriques, du cinéma, du ping-pong... » (153)

Un autre répond à cette sortie :

« Si on a tout cela on pourra aller à la lune ! » (154)

Le premier reprend :

« Mes amis je vais vous dire : il faut que nous formions une équipe de jeux. » (155)

Il est bien évident que lorsqu'on compare les aspirations des jeunes et l'action gouvernementale dans ce domaine on ne peut qu'être saisi par l'océan du divorce entre le rêve et la réalité. En tout cas, il est indéniable qu'un phénomène est en train de s'accélérer, c'est celui de la formation de groupes de jeunes qui supportent de plus en plus mal les conditions dans lesquelles ils sont et qui trouvent dans l'organisation de soirées de débauche, ou dans des discussions

mettant en question l'action de l'Etat, un dérivatif provisoire à leur insatisfaction.

Les loisirs, seuls moments de liberté, sont les creusets de la révolte ou de la délinquance : là seulement les aspirations individuelles prennent une dimension collective.

LE TRAVAIL

Pour nous le travail est une activité productrice, pour les adultes ruraux c'est une occupation productrice, pour le jeune rural c'est une activité rémunérée ou une peine, une obligation morale envers les parents. Mais par-dessus tout, le travail c'est le moyen d'avoir de l'argent.

Le travail du jeune rural sur la terre de son père justifie sans discussion son entretien matériel. On constate cependant que de plus en plus le jeune rural s'emploie chez des tiers en délaissant le travail familial, car ce dernier n'est pas salarié et ne permet donc pas d'accéder au moyen de la liberté et du plaisir qu'est l'argent dans cette société. La conséquence en est le développement du travail salarié dans une économie de subsistance, c'est-à-dire la mise en déséquilibre de la trésorerie et un accroissement exagéré du prix de revient des productions auto-consommées.

Il n'est pas rare de voir des moissonneurs adolescents faisant des travaux à quelques kilomètres de l'exploitation familiale alors que leur père a dû engager des moissonneurs salariés.

Mais avant tout quelles sortes d'emplois trouve-t-on autour des villages et des petits centres que nous avons étudiés ?

Les huit villages choisis au hasard peuvent être divisés en deux groupes : ceux des provinces de Kénitra et de Beni Mellal qui sont dans des régions relativement riches, où l'agriculture est modernisée et où des cultures nouvelles comme le coton et la betterave ont permis un début d'industrialisation et où le travail agricole et en usine est irrégulier, saisonnier, mais fréquent. Ceux des provinces de Taza et de Marrakech qui, moins développées, sont encore au stade d'une agriculture traditionnelle à peine améliorée et où l'emploi est occa-

sionnel. On peut ranger du plus pauvre au plus riche ces quatre points d'enquête comme suit :

TAMELELT ET TASBIHA

(Province de Marrakech) 258 et 30 maisons.

Tamelelt est situé de part et d'autre de la route principale de Marrakech à Kelâa et occupe une superficie approximative d'un kilomètre carré. Les maisons y sont en majorité en dur depuis qu'un chantier de Promotion Nationale a permis de transformer une sorte de bidonville qui s'installait au centre même de l'agglomération. Le village devrait être le siège des Autorités locales (annexe), mais pour des raisons historiques et politico-religieuses, elles sont encore à Sidi Rahhal (22 km au sud). On trouve à Tamelelt tous les services publics d'une annexe autres que le caïdat : centre communal, gendarmerie, poste PTT, dispensaire, écoles. Le commerce y est relativement développé : trois moulins électriques, près de 70 boutiques, deux cafés « routiers », trois cafés maures, un atelier de mécanique, trois pompes à essence, et un marché moderne avec marchands de tissus, bouchers, marchands de légumes, alimentation générale, réparateurs de cycles, salons de coiffure, tailleurs, un restaurant, etc. Le centre est électrifié, l'eau potable est en cours d'installation. L'essentiel de l'activité est agricole (terres récupérées et Société Agricole et Industrielle de Tamelelt) et commerciale ; les ateliers de réparation ayant peu d'importance. Ancien petit centre de colonisation, les fermes de Tamelelt emploient d'une manière régulière une main-d'œuvre âgée et permanisée sauf au moment de pointes : récoltes d'olives (novembre-décembre), d'agrumes (hiver), d'abricots (juin). Tout le reste de l'année les travaux des champs sont mécanisés ; l'offre d'emploi est extrêmement réduite. La population non employée dans les fermes est contrainte de s'adonner à des activités très marginales (gardiennage de troupeaux le long des routes), car la quasi totalité de l'espace agricole est monopolisé par la S.A.I.T. et l'Etat (terres de colonisation récupérées). L'emploi nouveau apparu est surtout celui offert par les chantiers de Promotion Nationale (construction, résorption du bidonville). Les salaires par suite sont très bas en dehors des périodes de récolte de fruits (3,50 à 4,50 dirhams/jour). A la moisson les jeunes vont dans le nord car localement la moisson est mécanisée. L'irrigation pérenne qui doit parvenir au cours de l'année 1971 va évidemment transformer l'économie de Tamelelt.

OUED AMLIL ET SIDI RQIQ

(Province de Taza) 214 et 68 maisons.

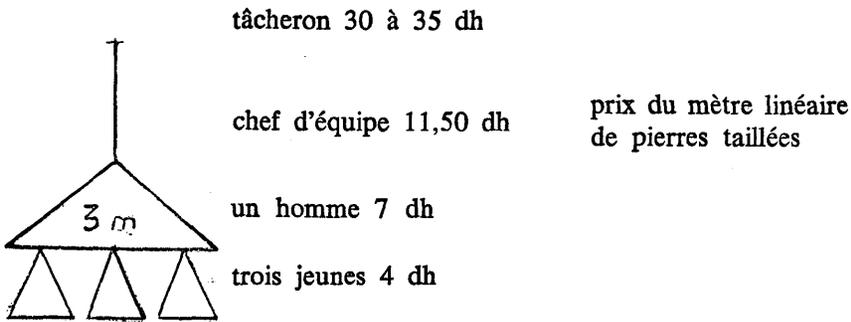
Oued Amlil, situé de part et d'autre de la route principale de Fès à Taza est divisé en deux parties : Amlil centre et la Gare. Le centre commercial regroupe 23 cafés, dont trois disposent d'un téléphone et deux d'un téléviseur, cinq débits de tabac, quatre stations d'essence et une quarantaine de boutiques. Les maisons d'habitations, construites en pisé, sont dispersées dans l'olivette et si l'électricité est assez largement distribuée, l'eau potable y est plutôt rare. On trouve autour d'Oued Amlil des fermes de colonisation récupérées (13 fermes) qui pratiquent une agriculture mécanisée et emploient environ 80 ouvriers et sur lesquelles l'emploi saisonnier est faible. Les terres cultivées traditionnellement sont monopolisées par une quinzaine de gros propriétaires commerçants absentéistes et qui proposent un emploi occasionnel et saisonnier (moissons et olives) à environ 800 travailleurs alentour. Outre l'agriculture, d'autres activités s'offrent aux habitants d'Amlil.

Sept scieries exploitent la forêt de Bab Azhar située à 20 km d'Oued Amlil ; le bois y est débité en planches pour des menuiseries de Taza et de Fès, ou pour le chauffage. La valorisation locale est donc très faible. Ces scieries occupent environ 180 ouvriers.

Une usine de crin végétal exploite le doum ramassé alentour et produit des balles de crin brut ou des cordes. Soixante ouvriers travaillent en permanence et quatre-vingt-dix jeunes d'une manière occasionnelle (printemps). Là encore la valorisation du crin est très faible, l'essentiel de la production est exporté brut vers Taza et Casablanca.

Une carrière de pierre située à trois kilomètres du Centre est exploitée par quarante petits chantiers de tâcheronnage employant chacun une douzaine de personnes et en tout près de cinq cents personnes. Une société de tâcheronnage et de transport coiffe l'extraction et s'emploie à écouler les matériaux sur le reste du pays — notamment Mausolée de S.M. Mohammed V, Palais Royal d'Ifrane, trottoirs de villes, tombeaux — et même semble-t-il vers l'étranger.

Le système de travail est le suivant : la carrière est divisée en quarante chantiers comprenant cinq à douze personnes et s'étendant sur deux à trois cents mètres. Le travail est distribué à la tâche par l'extraction d'une sorte de « marche d'escalier » de cent vingt à cent trente mètres de long. Un ouvrier peut abattre en moyenne trois mètres par jour qui sont payés 7 dirhams, mais souvent l'ouvrier adulte emploie trois ou quatre gosses à 1 ou 1,50 dirham par jour.



Le village de Sidi Rqiq situé à deux kilomètres et demi d'Oued Amlil est dans l'ensemble très pauvre : il n'est pas électrifié, ne dispose pas d'eau potable et toutes ses maisons sont en pisé.

Les deux centres réunis ont trois moulins à huile semi-modernes, une dizaine de moissonneuses-batteuses et un grand nombre de tracteurs : ce qui avec les véhicules, camions et voitures, permet l'existence de trois ateliers mécaniques de modeste importance.

DAR GUEDDARI ET LAGHRARYINE

(Province de Kénitra) 371 et 50 maisons.

Dar Gueddari est situé de part et d'autre de la route de Sidi Yahia à Mechraâ Bel Ksiri. Le village est presque entièrement construit en dur à la suite des inondations du Sebou, sauf les boutiques sur la route. C'est le petit centre commercial de la région, avec trois cafés, deux stations d'essence et plusieurs salons de coiffure. Il est constitué de 371 maisons pour 1858 habitants et s'étend sur une grande superficie. La mosquée sert en même temps d'école coranique. Les habitants disposent d'une maison communale et d'un foyer féminin tenu par des américaines du Corps de la Paix. On y trouve aussi des ateliers de mécanique, de forge et des cyclistes, ainsi qu'un petit centre commercial pour charbon, pain, alimentation générale, couture, etc. D'un autre côté on trouve une école et un dispensaire pour desservir toute la population. Le village est électrifié et possède l'eau courante.

Le village de Laghraryine se trouve à deux kilomètres et demi au nord de Dar Gueddari. L'activité essentielle est également l'agriculture (betterave et céréales) et l'élevage. C'est un village qui a beaucoup souffert des inondations : les maisons en dur y sont encore rares. Les foyers sont au nombre de cinquante pour 295 habitants

dont 25 jeunes parmi lesquels seuls huit sont scolarisés. Ce village est relativement plus pauvre que Dar Gueddari. Cependant on y trouve des habitants possédant des voitures, ce qui est nouveau par rapport aux villages des autres provinces.

Par ailleurs les jeunes de ces deux centres sont relativement mieux habillés qu'ailleurs et d'un niveau de conscience qui évoque l'urbanisation progressive de ces régions. Les jeunes paraissent très marqués par la civilisation urbaine.

La principale et quasiment la seule activité est l'emploi offert par l'agriculture en cours de modernisation dans toute la région. L'apparition ces dernières années des cultures industrielles (coton, betterave) a créé tout d'abord une offre d'emploi très forte. Mais les exigences de l'industrie de transformation, l'enrichissement relatif des propriétaires fonciers et l'aide matérielle de l'Etat (parcs de tracteurs) ont entraîné une mécanisation très poussée des travaux cultureux. Par ailleurs la scolarisation particulièrement forte dans cette région a retiré de l'activité agricole un grand nombre de jeunes. En définitive c'est peut-être là, avec les villages du Tadla (Beni Mellal), que la situation du jeune est la plus dramatique. Les zones de développement avancé comme celles-ci préfigurent probablement les problèmes qui vont s'étendre au fur et à mesure du progrès technique dans les campagnes si l'on ne prend pas de dispositions spécifiques pour adapter les structures à l'apparition des jeunes instruits sur le marché du travail.

OULAD BOURAHMOUNE ET OULAD BOUAZZA

(Province de Beni Mellal) 257 et 37 maisons.

Les deux villages sont situés autour de la route qui mène de Beni Mellal à Souk Sebt à quelques kilomètres de la sucrerie qui semble jouer un grand rôle quant au travail qu'elle fournit à un grand nombre d'habitants de la région. La région est riche de domaines importants appartenant en majorité à des personnalités gouvernementales ce qui ne laisse pas froids les jeunes des villages concernés.

Le village de Oulad Bouazza semble beaucoup plus fermé à l'étranger et en particulier aux agents de l'Etat. La raison en est que les jeunes (surtout) pratiquent beaucoup les jeux de hasard et ne tiennent pas à avoir la visite des gendarmes qui les empêchent de se

livrer à cette sorte de loisirs assez appréciée et qui les oppose aux autorités locales.

Le village est constitué de trente-sept maisons très dispersées, disposant chacune de un à deux puits et du courant électrique. Chacun des cinq quartiers dispose d'une mosquée. Le commerce est relativement développé. On y trouve cinq boutiques dont un bureau de tabac, un coiffeur, un café et un couturier.

L'école comprend trois classes allant du CP au CM2, pour cent quatre-vingt garçons et sept filles. Celle-ci a formé trente jeunes pour les collèges de Souk Sebt, Fqih Ben Salah et Beni Mellal. L'activité principale des habitants est agricole (betterave et coton).

Le village d'Oulad Bourahmoune est beaucoup plus ouvert à l'extérieur et l'opposition au maghzen y est aussi nette pour des raisons différentes de celles de Oulad Bouazza. A Oulad Bourahmoune, les jeunes rejettent l'ordre établi par les autorités locales qui les empêchent d'avoir des loisirs et en particulier les sports. Ce village, contrairement à Oulad Bouazza, n'est pas électrifié même si la ligne à haute tension passe à proximité. Celui-ci se compose de deux cent cinquante-sept maisons pour mille trois cent habitants. Le commerce y est peu développé. L'école, comme celle de Oulad Bouazza, comprend trois classes allant du CP au CE2 pour quatre-vingt-quinze élèves.

Comme à Dar Gueddari l'agriculture est ici industrielle et largement mécanisée. Mais les terres étant détenues par de gros propriétaires modernes, principalement des notabilités gouvernementales et des autorités locales, un emploi permanent qualifié existe davantage que dans le village de Dar Gueddari. La SUTA (Sucrerie de Souk Sebt des Oulad Nema) à deux kilomètres d'Oulad Bourahmoune emploie environ un millier de personnes dont trois cents manœuvres permanents et trois cents manœuvres occasionnels durant la campagne betteravière (cent jours environ au début de l'été).

Les salaires distribués tant dans l'agriculture durant la campagne d'arrachage de la betterave (6 dirhams/jour) qu'à l'usine (7,50 dirhams/jour) crée durant les cent jours de la saison betteravière un brusque afflux de moyens. L'usine fait connaître, par les lois sociales qu'elle est amenée à appliquer, des normes et des statuts encore largement ignorés et jusqu'ici hors des espérances des ruraux : sécurité sociale, mutuelle, salaires versés aux ouvriers malades, etc. Aussi les attitudes des jeunes de ces villages sont-elles plus avancées et préfigu-

rent ce que seront peut-être celles de tous les jeunes ruraux demain dans les régions où une industrialisation de l'agriculture sera développée.

Mais l'emploi est d'abord fonction de l'âge : quatre âges paraissent déterminants et constituer en quelque sorte des stades bien tranchés.

De cinq à sept ans l'enfant commence à sortir de l'environnement strict de sa mère, il commence à fréquenter irrégulièrement le msid, il garde quelques têtes de moutons à proximité de la maison paternelle, il fait des petites commissions, va avec sa mère ramasser du doum, va chercher les œufs, regarde son père travailler ou lui porte à boire aux champs...

De sept à douze ans il va, s'il peut, à l'école ou fréquente régulièrement le msid, il porte l'eau, il glane, aide sérieusement le père aux champs, et surtout, il est berger de moutons, mène les vaches au pré, donne à boire aux animaux, se place comme apprenti chez un artisan. Il est très rare qu'il gagne de l'argent à ces âges.

De douze à quinze ans il commence à gagner quelques sous. Il laboure de plus en plus régulièrement le champ, il répand les engrais, il cueille les olives à l'arbre, il participe aux moissons. Souvent il a déjà quitté l'école et il commence à refuser de garder les animaux. Il commence à vendre des œufs pour le compte de son père.

A partir de quinze ans, le jeune est un homme. Il cherche le plus tôt possible à faire le jeûne du Ramadan pour être reconnu comme un adulte. Il refuse d'être berger, il commence à chercher du travail rémunéré et à fuir le travail domestique. Il s'engage sur les chantiers de la Promotion Nationale, sur les chantiers de tâcheronnage. Il n'y a plus jusqu'au mariage de solution de continuité. Il peut essayer de gagner sa vie dans l'artisanat : réparateur de cycles, forgeron, menuisier, ou dans les services : coiffeur, serveur, pompiste, porteur d'eau, ou dans le commerce : revendeur de cigarettes, vendeur de figues de barbarie, de bonbons, etc. enfin comme ouvrier agricole.

Beaucoup d'entre eux à cet âge sont chômeurs, c'est-à-dire qu'ils refusent le travail familial. Ne trouvant pas de travail salarié car ils sont encore trop jeunes et manquent de force et de résistance physique, ils traînent en bandes dans les villages sans savoir que faire.

L'effectif de nos interlocuteurs qui comprenait 296 jeunes entre carème et mariage présentent les activités suivantes :

Tableau 4 (résumé)

écoliers	37
ouvriers agricoles	29 *
chômeurs	15
service et commerce	6
aide le père	10
divers	3
	100

* occasionnels pour 90 % d'entre eux.

On a demandé à nos interlocuteurs de nous dire quelles sont les activités des jeunes au fur et à mesure qu'ils grandissent.

Tableau 23

environ 280 réponses, une douzaine non classables ou non répondues

Pourcentages arrondis	5 à 7 ans	7 à 12	12 à 15	15 à 20
Msid seulement	30	10	3	0
écolier	20	18	23	20
berger (aide le père)	30	26	8	3
aide le père (agriculture)	8	21	37	13
commissions familiales	10	14	7	3
petits métiers artisanaux	2	7	17	11
commerce	0	4	4	6
ouvrier agricole chez des tiers	0	0	0	22
chômeurs	0	0	1	22

Un des intérêts de ce tableau est la comparaison avec le précédent. Le premier porte sur les occupations réelles de la tranche d'âge des 15-20 ans ; le second sur ce que cette même tranche d'âge pense de la répartition de ses activités. On remarque que les jeunes

sont un peu plus scolarisés qu'ils ne le pensent (37 % au lieu de 20 %), qu'ils aident moins leur famille qu'ils ne le pensent (10 % au lieu de 19 %), qu'ils travaillent moins chez les tiers et sont davantage chômeurs, enfin qu'ils sont beaucoup moins dans le commerce et les services qu'ils ne le croient (9 % au lieu de 17 %).

Comparaison entre la réalité et les croyances :

Tableau 24

	Réalité	Croyances	Différence
écoliers	37	20	—
aide familial	10	19	+++
services, commerce et divers	9	17	+++
ouvrier agricole salarié	29	22	—
chômeurs	15	22	++
	100	100	

On a demandé ensuite aux jeunes *quel travail leur plaisait davantage ?* les réponses ont pu être classées comme suit :

Tableau 25

sur 105 réponses classées

divers métiers	21
travaux agricoles	18
fonctionnaires et cadres	15
ouvriers d'usine	10
métiers très spécialisés	9
étudiants	8
n'importe quel métier	19
	100

On remarquera d'abord la faiblesse de l'effectif des jeunes ruraux qui déclarent que les travaux agricoles sont plaisants, peut-être faut-il cependant y ajouter les 19 % sans opinion, ce qui revient à dire que 40 % environ des jeunes accepteraient finalement un travail agricole. Un cinquième (15+8) a de hautes ambitions par rapport au milieu, comme étudiants, fonctionnaires et cadres, un cinquième désire apprendre un métier semi-industriel ou commercial, un dixième vou-

drait aller à l'usine, encore la plupart d'entre eux sont-ils de Souk Sebt du Tadla à proximité d'une usine.

Ceux à qui plairaient les travaux agricoles valorisent un certain type d'agriculture. Ils se répartissent comme suit :

Tableau 26

sur 22 réponses

agriculture familiale (chez le père)	12
entrepreneur agricole pour leur compte (betteravier, cotonnier, éleveur)	30
ouvrier agricole saisonnier (laboureur, moissonneur, irrigateur)	15
ouvrier agricole permanent des fermes (tracteuriste, mécanicien, « caporal », gérant)	38
agriculteur (sans autre indication)	5
	100

Il s'agit donc en majorité d'une agriculture moderne spécialisée, de produits considérés comme prestigieux (coton, betterave) ou d'une agriculture mécanisée (tracteurs).

L'agriculture salariée revient au moins pour la moitié des réponses et l'agriculture d'entreprise pour un tiers. Pour les jeunes l'agriculture autarcique n'a pas d'attrait (17 %).

Les différents métiers désirés se classent comme suit :

Tableau 27

sur 64 réponses

a) métiers du chantier et du bâtiment	22
b) métiers du fer et du bois	38
c) petits commerces et services	12
d) fonctionnaires et cadres d'autorité, gens de bureaux	23
e) professions libérales	5
	100

- a — puisatier, tâcheron, pointeur, ouvrier d'usine, plâtrier, maçon
- b — chauffeur, mécanicien, menuisier, électricien, réparateur de cycles, aviateur, horloger
- c — coiffeur, buraliste, pompiste, tailleur, garçon de café, minotier, épicier
- d — fonctionnaire, directeur, comptable, caïd, inspecteur
- e — ingénieur, médecin, écrivain

On remarquera que pour 28 % des métiers désirés, l'école est la seule voie (fonctionnaires, professions libérales); que pour 12 % (commerce et services) c'est un minimum de trésorerie et de capital financier qui est nécessaire; enfin que pour tous les autres (60 %) c'est un centre d'apprentissage qui fait défaut.

On a demandé aux jeunes s'ils préféreraient travailler au sein de leur famille ou pour un employeur, plus d'ailleurs pour recueillir des réactions qualitatives que pour faire un décompte statistique de leurs réponses: en effet, poser ainsi la question revenait à leur demander d'une certaine manière à juger leur famille et un bon nombre, se refusant implicitement à le faire, en venait à opter pour le travail familial et à en donner les raisons. Aussi les réponses brutes nous paraissent plus intéressantes par leur contenu que le tableau statistique:

Les réponses étaient: je préfère travailler...

Tableau 28

	%	%
a) dans ma famille, j'y suis plus libre	16	
b) dans ma famille, c'est notre propriété (avenir)	21	54
c) dans ma famille, on n'y est pas maltraité	10	
d) chez les gens parce qu'on y est libre	4	46
e) chez les gens parce qu'ils payent	37	
f) réponses ambiguës et inclassables	12	100
	100	

- a) « Je préfère travailler dans ma famille, au moins on te considère, il y a le travail et l'amour. » (156)

- « Dans ma famille, si je travaille, je suis considéré comme un homme. » (157)
 - « Ce sont mes parents qui m'ont élevé, je dois travailler chez eux pour rendre ce qu'ils m'ont donné. » (158)
 - « Je ne veux pas être à leur charge et je n'ai pas de travail ailleurs. » (159)
- b)
- « La terre de mon père, c'est celle de mon grand-père, ce sera la mienne, tout mon travail est pour cette terre. » (160)
 - « Si j'ai besoin d'aide plus tard, c'est de mon père seulement que je peux l'espérer, je ne peux pas être un ingrat. » (161)
 - « Si je travaille pour mes parents c'est comme si je travaillais pour moi ; si mon père meurt ce sera moi qui hériterai. » (162)
- c)
- « Je préfère travailler pour la famille : tu sais le travail chez les autres est épuisant : ils sont sans pitié ! » (163)
 - « Si je suis fatigué, si je suis malade, le père est bien obligé de l'accepter, un autre, il dit : tu ne vauds rien, sors d'ici je vais prendre quelqu'un d'autre. » (164)
- d)
- « Ici, quand nous travaillons pour les parents... tu sais ce que c'est... ! » (165)
 - « Le travail chez le père ce n'est jamais fini. » (166)
 - « Moi je veux un travail propre, bien rémunéré, qui finit à telle heure et après on est libre d'aller où on veut dépenser son argent. » (167)
- e)
- « Dis-moi ! à la maison, quand on te dit : tiens mange ! et que tu traînes toute la journée, il faut te débrouiller un travail où tu pourras gagner de l'argent (et garder la tête haute). » (168)
 - « Ce que j'aime dans le travail c'est qu'après on est libre et qu'on a de l'argent. » (169)
 - « Le travail chez le père ce n'est pas payé, ce n'est pas du travail, c'est une obligation. » (170)
 - « Le travail sans argent n'a aucun sens. » (171)
 - « Si mon père veut me payer j'accepte bien de travailler pour lui. » (172)
 - « Il vaut mieux travailler chez les autres au moins ça rapporte. » (173)

« Il n'y a que les petits gosses qui travaillent sans argent. »
(174)

f) « N'est-il pas possible de créer une usine d'Etat où l'on pourra aller travailler et se dispenser de travailler chez les autres ? » (175)

« Je ne veux pas travailler ni chez les autres ni chez moi, j'ai étudié et j'ai été reçu, je dois travailler pour l'Etat. »
(176)

Une discussion prise au magnétophone est intéressante à rapporter. Un adulte s'était joint au groupe de jeunes et défendait d'autres positions qu'eux.

le jeune — « ils » ne m'ont proposé aucun travail depuis la dernière moisson (juillet 1968), je n'ai pas travaillé.

l'adulte — c'est toi qui ne veux pas travailler, ton père t'a demandé de labourer, tu lui as répondu que le tracteur du C.M.V. pouvait le faire.

le jeune — mon père ne paye pas, à quoi cela sert de travailler sans argent ?

l'adulte — si tu ne travailles pas comment peux-tu manger ?

le jeune — et la vache est-ce qu'elle travaille, elle mange pourtant.

l'adulte — la vache au moins elle va chercher son herbe au pré.

le jeune — tu retardes ! maintenant les vaches il faut leur apporter l'herbe à l'étable, tu n'écoutes pas la radio ?

Un autre dialogue tout à fait ailleurs :

Un adulte s'adresse aux jeunes (en aparté mais assez fort) qui répondent aux questions de notre enquêteur.

l'adulte — il ne faut pas dire (aux enquêteurs) que vous êtes des bergers, dites que vous faites autre chose, que vous allez à l'école. (177)

le jeune — moi je dis que depuis que je suis sorti de l'école je suis sans travail. Si tu veux que je dise autre chose, donne-moi du travail. Celui qui veut parler laisse-le parler, vous êtes jaloux même des paroles ! (178)

Nous avons demandé à nos interlocuteurs s'ils préféreraient un travail permanent, garanti, peu payé, ou un travail occasionnel bien

payé, pour mesurer un peu leur goût du risque, de l'aventure, de l'entreprise, de la « débrouillardise ». C'est, dans le décompte statistique, le goût de la sécurité qui l'a nettement emporté.

Tableau 29
sur 163 réponses

a) travail peu payé mais permanent	70
b) travail occasionnel mais bien payé	10
c) réponses ambiguës	20
	100

- a) « Le travail permanent c'est mieux, car tu as un contrat pour toute la vie, par contre dans un emploi temporaire tu travailles un mois et on t'exclue. » (179)
- « Les travaux temporaires ne sont pas plus payés que les travaux permanents et ils sont moins sûrs. » (180)
- « Je préfère un travail permanent à un travail occasionnel bien payé, le premier est garanti, le deuxième éphémère. » (181)
- « Il vaut mieux un travail permanent. Supposons que tu travailles trois jours occasionnellement même à 20 DH par jour, cela te suffira-t-il pour vivre ? » (182)
- « Donne-moi un travail permanent le plus mal payé, je ferai ce que tu voudras ! » (183)
- « Le travail temporaire c'est comme la cigale, tu travailles l'été et l'hiver il fait froid tu n'as même plus de quoi t'acheter des cigarettes. » (en français) (184)
- « De toutes manières le travail régulier est mieux payé, sauf la moisson, que le travail irrégulier. » (185)
- « Quand tu as un travail régulier même peu payé tu as du crédit chez l'épicier. » (186)
- « Moi mon idée c'est que tout le monde doit avoir du travail sûr, de quoi manger, se vêtir et dormir. Je ne suis pas exigeant, avec 500 Fr par jour je suis ton homme ! » (187)

Quelques-uns pensent différemment :

- b) « Celui qui a un travail permanent est bloqué, il n'a ni avancement, ni augmentation, la vie est toujours la même. » (188)

- « Moi je préfère un travail temporaire, du point de vue du salaire cela revient au même « mais le patron n'a pas toujours la même gueule » (en français). » (189)
- « Quand tu travailles toujours chez le même tu es obligé de t'humilier, de passer par toutes ses volontés, si tu es un homme tu ne peux pas rester longtemps à la même place. » (190)
- « Il n'y a que les khammès qui gardent le même (maître). » (191)

Quelques autres réponses inclassables ici méritent d'être rapportées :

- c) « De ce côté nous sommes serrés par les fermes, de l'autre par la forêt : nous sommes au milieu et il ne reste plus qu'une bande d'un kilomètre. Si l'Etat avait créé de l'emploi nous aurions pu travailler avec lui, il aurait seulement fallu qu'il nous instruisse ; les Ghyata et les Tsoul sont défavorisés. D'autres gens viennent et s'approprient nos biens. Nous sommes défavorisés. La commune rurale a de l'argent mais nous n'avons rien vu (elle n'a rien réalisé). Nous sommes oubliés ! » (192)
- « Si tu cherches du travail, tu le trouves, sinon rien. Evidemment tout a une cause. » (193)
- « Tous les travaux sont pénibles, je n'en préfère aucun. » (194)
- « Pourquoi se casser la tête, crois-tu que la réponse à ceci existe ? Tu peux penser jusqu'à avoir mal à la tête, il n'y a pas de solution pour nous ! » (195)
- « Je veux de l'argent, ce que je trouverai je le prendrai, permanent ou occasionnel, bien payé ou mal payé. » (196)
- « Que veux-tu ô esclave ! un avion ou une fusée ? » (197)

Il ressort de tout ceci, d'abord que l'offre d'emploi est très faible par rapport à la demande, ce que l'on savait déjà, que par suite la chance d'avoir un emploi étant petite, la sécurité prime et que le niveau de salaire a finalement moins d'importance. Ce qui gêne les plus entreprenants dans l'emploi permanent est le statut de celui-ci qui lie trop étroitement le travailleur à l'employeur dans un rapport de dépendance qui risque fort d'être avilissant.

L'idéal visé reste celui de l'emploi « maghzenien », la fonction-

narisation qui allie le travail durable à un statut plus dépersonnalisé que l'emploi chez un tiers.

Il était intéressant de connaître le niveau des salaires dans le secteur pour pouvoir apprécier la signification des expressions « bien payé », « mal payé ».

Tableau 30

A combien les gens travaillent-ils chez vous ?

102 réponses classées

emplois temporaires	
a) moins de 2 dirhams	11
b) 2 dirhams et plus	27
c) 3 dirhams et plus	24
d) 4 dirhams et plus	16
emplois permanents	
e) 5 à 8 dirhams	16
f) 8 à 10 dirhams	4
g) 10 dirhams et plus	2
	100

- a — réparateur de cycles, marchand d'œufs, garçon de café, démarreur de betteraves, pour la plupart enfants apprentis de moins de 12 ans, aide tailleur de pierres.
- b — ramasseur de bois, ramasseur de coton, d'olives, bineur de coton et de betteraves, apprenti dans les petits ateliers d'artisans, enfants de 12 à 15 ans et femmes.
- c — chargeur de bois, décolteur de betteraves, aide au battage, cueilleur d'olives (sur l'arbre), adolescents de plus de 15 ans.
- d — ouvrier de ferme, arracheur de betterave, porteur de sacs de coton, battage, moissonneur, tailleur d'arbres, scieur de bois, ouvrier Promotion Nationale.
- e — ouvrier spécialisé de ferme, irrigateur, greffeur, moissonneur, travailleur de force, tractoriste, ouvrier d'usine betteravière.
- f — fermier, patron de coupe de bois, ouvrier de C.M.V., pointeur de chantier P.N., chauffeur, patron coiffeur, employé permanent.
- g — ouvrier d'usine, contremaître, conducteur d'engins, tâcheron.

Quelques illustrations :

- « Il m'a demandé de travailler pour 2 DH par jour, j'ai refusé. Je ne veux pas, je préfère crever de faim ou voler. En plus du travail il faut lui dire bonjour, bonsoir, oui monsieur, lui embrasser la main et lui montrer qu'on est content de travailler pour 2 DH. Jamais je ne le ferai, jamais ! » (198)
- « Moi je préfère voler ! au moins en prison on est nourri et on a deux couvertures, et puis ce n'est pas comme si tu vivais en mendiant du travail, devant tout le village. » (199)
- « A ce prix (3 DH) le jeune découvre que son avenir est compromis, il se dit : « il vaut mieux encore la prison » il fait une grosse gaffe qui lui permet de quitter le village, il pourra refaire sa vie ailleurs. » (200)
- « Moi je ne peux pas accepter 2 DH par jour, et je ne trouve pas de travail à plus de 2 DH en dehors des moissons. » (201)

La dernière question portant sur le travail cherchait à découvrir quels emplois les jeunes pourraient trouver sur place. Elle était formulée de telle sorte que l'on recherchait une opinion réaliste, c'est-à-dire une appréciation la plus correcte possible des emplois accessibles dans l'environnement immédiat, dans la région connue directement de nos interlocuteurs. Il s'agissait en somme pour eux de dire à quels emplois ils pourraient espérer accéder dans le cas où il recevraient une formation adéquate. Il y avait en effet derrière cette question un objectif très concret : savoir, si des centres de formation devaient être créés, dans quelles branches il fallait les orienter.

Tableau 31

174 réponses classées

conducteurs et réparateurs de véhicules motorisés	30
métiers du fer et du bois	16
agriculture moderne	16
métiers du bâtiment	15
comptables et bureaucrates	10
métiers de services	6
agents d'autorité, cadres de l'Etat	7
	100

Ce tableau montre clairement que les jeunes ne veulent plus s'employer dans l'artisanat ni dans l'agriculture traditionnelle. La mécanique, le travail du fer et du bois, le bâtiment, le salariat constituent leurs aspirations les plus nettes, et ils prétendent que cela est localement possible.

Il est intéressant ici de rapprocher les informations que nous avons recueillies sur ce que les jeunes sont (tableau 4), sur ce qu'ils croient être (tableau 23) ce qu'ils voudraient être (tableau 25) et ce qu'ils pensent pouvoir devenir (tableau 31).

Tableau 32

Emploi	t 4 réalité	t 23 croyance	t 25 aspiration	t 31 expectation
scolarisé	37	20	—	—
aide familial	10	19	—	—
service commerce	9	17	—	6
ouvrier agricole	29	22	18	16
fonctionnaire ; cadre	—	—	23	17
ouvrier d'usine; métier	—	—	40	61
chômeur	15	22	—	—
Total	100	100	100	100

On ne travaille pas pour produire mais pour gagner de l'argent. La jeunesse a quitté le monde de l'autarcie pour celui du mercantilisme et du salariat. Lorsque le jeune prend la charrue dans l'exploitation familiale, il pense le faire à chaque fois pour la dernière fois, comme une obligation morale, comme pour respecter encore une fois son père. Mais son idéal, son désir de vivre est autre. Il se voit ouvrier salarié permanent avec un bleu sur un tracteur, sous un camion en train de le réparer, derrière un guichet comme comptable, forgeron dans un atelier : avec un horaire fixe, un salaire connu d'avance, des

heures de liberté connues d'avance durant lesquelles il pourra jouir de la vie à sa manière. La rupture avec la conception du travail comme mode de production est consommée. Le travail c'est l'argent ! Un cynisme froid se développe à l'égard des activités humaines ; l'identification du travail au salariat et celui-ci à l'argent va loin ; certains jeunes vont jusqu'à dire très ouvertement : « après tout si je n'ai pas d'argent je vole ! » Si on n'a pas au moins 60 « rials » par jour il ne reste qu'à voler. « Ce n'est pas du travail que je veux, c'est de l'argent ! » « S'il faut travailler pour avoir de l'argent, je travaille, s'il faut voler, je vole ».

Sans doute ces formes limites, ces expressions marginales dépassent en partie le comportement réel de ceux qui les profèrent mais elles sont indicatrices d'un état d'esprit mercantiliste dans lequel la morale du travail n'existe pas. Jamais nous n'avons entendu : je travaille pour produire, car la production est nécessaire à l'homme ». Nous n'avons jamais observé que des jeunes proposaient des solutions, échaufaudent des propositions constructives, envisageaient de créer ou d'exploiter quelque chose qui ne l'était pas. Sempiternel, le problème était posé en termes de création d'emplois par les « autres » : le maghzen, le patron, « ils ». Pour toute chose il faut de l'argent, l'argent c'est la liberté ; les activités, les occupations ne sont considérées qu'autant qu'elles sont susceptibles de rapporter un salaire. Les jeunes ruraux sont très lucides et ne se trompent pas sur leur époque.

En conclusion de ce chapitre on peut encore citer ces phrases :

« Je travaille dans la ferme Lafon (ex-Lafon) toute la journée de 7 h du matin à 19 h. J'ai une heure à midi pour le repas : je mange un morceau de pain dur avec du thé froid dans une bouteille. Je n'ai même pas de quoi m'acheter un thermos, mes parents sont pauvres et ne peuvent plus travailler. Je leur envoie quelquefois quelque chose. C'est le samedi que je me rattrape à Beni-Mellal, là je mène la grande vie ! » (202)

« Parfois je travaille, parfois non. Je suis dégoûté de chercher du travail, j'en ai assez, je vais devenir fou. Seules les cigarettes m'aident à oublier ma peine. Pourquoi n'y a-t-il pas de travail ? J'ai pensé jour et nuit à tel point que je me suis fatigué sans parvenir à un résultat, alors que les usines et les fermes nous entourent de tous côtés et que les gens vont et viennent dans de belles voitures. » (203)

LE VILLAGE ET LA VILLE

Les jeunes rêvent tous d'aller en ville. S'ils n'y vont pas c'est que les parents les retiennent, qu'il n'y a personne pour les prendre en charge à leur arrivée pour le temps de trouver une occupation lucrative, parce qu'ils n'ont pas pu obtenir une carte d'identité sans laquelle disent-ils « on te met en prison sans même te dire quand tu sortiras ».

Aussi, il était important de connaître de leur point de vue ce qui différencie la ville du village et ce qui manque tant au village qu'ils en viennent à vouloir le quitter.

Quelle est la différence entre la ville et le village ?

Le jugement brutal des jeunes est que la ville est infiniment plus attirante que le village.

Tableau 33

	Ville	Village	T
jugements positifs	148	42	190
jugements négatifs	91	197	288
Totaux	239	239	578

Sur 190 jugements positifs 148 soit 78 % sont en faveur de la ville

Sur 288 jugements négatifs 197 soit 68 % concernent le village

Sur 239 jugements au total 13 seulement soit 5 % sont totalement positifs pour le village et totalement négatifs pour la ville

Sur 239 jugements au total 138 soit 58 % sont totalement positifs pour la ville et totalement négatifs pour le village.

La question qui reste à creuser après cette enquête est celle de savoir ce qui retient encore les jeunes au village. Toute l'énergie

et l'astuce des jeunes ruraux est tournée vers la recherche d'une possibilité d'aller à la ville.

Voici dans leur sécheresse la répartition de ces jugements positifs :

Tableau 34

éléments de confort plus grands en ville	16
travail plus abondant en ville	17
moyens de se divertir mieux en ville	18
davantage d'écoles en ville	15
sports plus développés en ville	15
services publics plus accessibles	10
espace et air pur au village	5
réponses ambiguës ou neutres	4
	100

Les jugements positifs sur la ville l'emportent sur les jugements négatifs dans 91 % des cas.

Ce que ressentent les jeunes en ville c'est qu'avec de l'argent *le client est Roi* (l'homme est libre !).

- « Je rentre dans un café, je montre mon argent et l'on me sert ce que je veux. » (246)
- « En ville il y a des cafés, des hôtels, des restaurants. » (247)
- « En ville il y a tout ; il suffit d'avoir de l'argent. » (248)
- « Quand je suis en ville je marche dans la rue, inconnu ! (littéralement : personne ne me connaît). » (249)
- « Quand un campagnard va en ville, il est tenté de quitter la campagne. » (250)

« Ce qui me plaît ce sont les vitrines, les marchés pleins de légumes et de marchandises. » (251)

« On raconte qu'un campagnard était allé en ville. Il a vu tant de victuailles présentées toutes prêtes à être mangées qu'il a dépensé tout son argent en avalant tout rond, ici une livre d'olives, là six poissons, là encore une dizaine de brochettes, et puis du *sekok* et de la salade de tomates, et des *sfenj*.

Bref, il a eu une indigestion formidable ! » (252)

Deuxième aspect remarquable des villes pour les ruraux ce sont les *divertissements* que l'on y trouve.

« En ville tu as le cinéma, la télévision, le théâtre, les clubs. » (253)

« Chaque soir tu peux changer, te divertir, voir autre chose. La ville c'est un paradis ! » (254)

« Ici on tourne à ne pas savoir que faire, là-bas (en ville) les plaisirs sont abondants. » (255)

« Cela t'ouvre l'esprit, la radio, la télévision. » (256)

La troisième supériorité de la ville sur la campagne concerne *l'instruction*.

« En ville sans changer de quartier tu vas du primaire à la fin de tes études. » (257)

« Tout le monde peut aller à l'école. » (258)

« Il y a des livres, des bibliothèques, des clubs, où tu peux lire des revues, des journaux. » (259)

« Par Dieu, les gens des villes peuvent s'éduquer facilement. » (260)

« Il y a de belles mosquées avec des minarets. » (261)

Quatrièmement, en ville on peut être *propre*.

« Il y a de l'eau en quantité, au robinet. » (262)

« En ville tu as des hammam, des piscines. » (263)

« En ville on peut vivre plus propre. » (264)

Cinquièmement, les villes disposent de tous les *services publics*, on peut y trouver plus aisément une solution administrative aux problèmes qui se posent aux individus.

- « En ville tu es près de ceux qui commandent (mkwalinlwaqt) tu peux mieux te faire entendre. » (265)
- « Ici (au village) tout passe par le *Cheikh* qui est ignorant et tu dois t'entendre avec lui. » (266)
- « En ville tu frappes à mille portes, tu entres dans cent bureaux, mais tu finis quand même par trouver le responsable. » (267)

Sixièmement, les villes disposent d'*établissements sanitaires modernes*.

- « En ville il y a des hôpitaux, des médecins, des infirmeries, des pharmacies.
Ici (au village) quand tu vas chez l'infirmier, il n'a rien. Si tu as mal au ventre, il te donne de quoi guérir le mal de tête. » (269)

Septièmement, en ville la *sexualité* est plus libre.

- « En ville il y a des filles comme tu veux. » (270)
- « Il n'y a qu'en ville que l'on trouve des bordels. » (271)
- « En ville les femmes vont tête nue, avec des robes courtes, si tu veux tenter ta chance tu le peux. » (272)

Huitièmement, la ville est *jolie*. Les ruraux sont très sensibles à l'esthétique de l'habitat et de l'urbanisme : rues alignées, jardins, propreté.

- « En ville il y a des beaux immeubles. » (273)
- « Les rues sont asphaltées, on les balaye, on les arrose, c'est propre. » (274)
- « La nuit tout est éclairé, illuminé, tu peux vivre le soir ; alors qu'au village tu te couches comme l'âne et tu réveilles comme le chien. » (275)

Mais surtout en ville *il y a du travail* ! Les jeunes ruraux sont persuadés qu'en toute occasion on peut trouver du travail en ville : il suffit, disent plusieurs, de pouvoir y vivre dix à quinze jours, le temps de découvrir quelque expédient.

Ici les jeunes posent le problème de la délivrance des cartes d'identité. Au village la question de l'identité, de l'existence de la personne, ne se pose pas ; l'interconnaissance fonde l'individualité juri-

dique. Mais dès qu'il quitte son village le rural n'a pas d'existence s'il ne dispose pas d'une carte d'identité, s'il n'est pas en fait inscrit à l'Etat Civil. Cette carte est, en somme, « le passeport pour la ville ». Elle est obtenue après enquête et déclaration du moqqadem et du cheikh du village. Les jeunes prétendent que sa délivrance est une source importante de la corruption à la campagne. Il est probable aussi que des restrictions particulières sont appliquées sur la délivrance de ces cartes pour restreindre l'exode rural juvénile, un peu comme pour les passeports pour l'obtention desquels il faut en principe montrer un contrat d'embauche. Sans carte d'identité, le jeune est appelé à être refoulé de la ville ou interpellé par la police, ce qui le fait entrer dans le cycle de la prédélinquance et de sa répression. Obstacle en somme à l'exode rural que la restriction de la délivrance de la carte d'identité, mais obstacle négatif qui risque fort d'accroître la délinquance ou l'exode vers l'associabilité.

- « Ce qui est difficile en ville c'est de trouver quelqu'un qui te prenne en charge pendant quelques jours, le temps que tu cherches du travail. » (276)
- « La solution c'est d'avoir assez d'argent pour tenir un ou deux mois, tu trouves toujours une combine. » (277)
- « Il y a plein de types qui ont de l'argent ; si tu sais te débrouiller, tu peux leur rendre service et gagner. » (278)

Quelques jugements négatifs sur la ville compensent ce concert de louanges et cette exaltation des jeunes ruraux quand ils parlent de la cité. Parfois dans la conversation, quand un jeune va un peu plus loin dans la peinture idyllique de la ville, un autre intervient pour l'appeler à la raison.

- « La ville c'est bien pour le riche, mais le pauvre, il est plus malheureux qu'ici. » (279)
- « Sans travail en ville tu meurs de faim, ici au moins tu es nourri. » (280)
- « En ville il faut de l'argent ; tout se paye. » (281)
- « Oui les maisons sont belles, elles sont attirantes, mais si tu rentres dedans c'est la saleté. » (282)
- « Ce qui frappe dans les *derb* c'est l'odeur des poubelles renversées et des W.C. » (283)
- « Si tu n'as pas de carte d'identité tu vas en prison. » (284)
- « En ville il n'y a que l'ivresse, le vol, le banditisme et la prostitution. » (285)

« En ville il n'y a que des voleurs, on te volerait ta jella-ba. » (286)

Quelques-uns se risquent même à émettre des jugements positifs sur le village comparé à la ville.

« Au village l'eau est gratuite, l'air y est bon. » (287)

« Tu n'as pas en ville de l'air pur comme ici. » (288)

« Les campagnards sont des hommes solides et courageux. » (289)

« A la campagne les légumes, le grain, le lait sont en abondance et pas chers. » (290)

« Au village on s'entraide, on n'est pas toujours à compter en argent. » (291)

Mais les jugements négatifs sur le village sont plus fréquents et plus ressentis :

« Ici on travaille à nourrir les gens des villes, ils mangent sur notre dos, « on est des bêtes de somme ». » (292)

« La vie est dure à la campagne, les travaux sont pénibles et mal rémunérés. » (293)

« Les femmes ici sont ignorantes, ce sont des bêtes de somme. Je voudrais pouvoir me marier avec une citadine mais elle ne voudra jamais venir à la campagne. » (294)

« Au village tout le monde se surveille, les gens sont jaloux les uns des autres. Tu ne peux rien faire sans que les autres ne l'apprennent et ne te soupçonnent. » (295)

« La corruption est plus grande à la campagne qu'à la ville (cette réflexion venait après la phrase d'un interlocuteur qui disait : en ville tout se paye. Celui-ci fait remarquer : oui mais tu connais le prix d'avance, ici la corruption...) » (296)

« Ici on ne peut se laver que lorsqu'on va en ville. » (297)

« Le village cela ne vaut rien ! d'ailleurs les riches et les malins qui sont nés dans ce village, maintenant ils habitent la ville. » (298)

Avant de les interroger sur la différence entre la ville et le village, nous avons demandé aux jeunes ruraux ce qui, à leur avis, manquait au village.

Pour la compréhension du lecteur, nous avons inversé l'exposé car il nous a paru nécessaire d'indiquer préalablement les aspirations

citadines des ruraux pour mieux faire comprendre leurs besoins. On saisira qu'en posant la question « différence entre ville et village » avant « que faut-il au village ? » on aurait introduit par trop l'image de la ville dans leurs revendications.

Que faut-il au village ?

Tableau 35

sur 219 réponses classées

éléments de confort	18
sports et loisirs	16
éducation, instruction	13
urbanisation	12
création d'emplois	11
services publics	10
réforme agraire	5
critique de l'Etat	5
divers	10
	100

Eléments de confort

Tout à fait en tête est classé le besoin de bains publics et de douches, après quoi sont demandés le cinéma, le four à pain, l'usine (travail), etc.

Voici la liste, avec les fréquences de citations supérieures à quatre, des besoins exprimés par les jeunes :

- 35 fois — hammam et douches
- 27 » — cinéma
- 27 » — usines, ateliers mécaniques, menuiseries (en vue de création d'emplois)
- 25 » — four à pain
- 22 » — école secondaire (10 fois avec internat précisé)
- 22 » — installations sportives
- 21 » — construction des maisons en dur (pierre et ciment)
- 19 » — clubs, cercles, maisons de jeunes
- 18 » — écoles primaires
- 16 » — hôpitaux, infirmeries
- 15 » — boutiques, marchés, épiceries, magasins
- 14 » — mosquées (avec minaret 1 fois)
- 14 » — piscines
- 13 » — écoles techniques et professionnelles
- 13 » — eau courante, propre et potable
- 12 » — électricité, éclairage
- 10 » — hôtels
- 8 » — station d'essence
- 8 » — cafés
- 7 » — orphelinat
- 7 » — urbanisme, avenues, belles perspectives
- 7 » — poste de police
- 6 » — jardins publics
- 6 » — pompiers
- 5 » — bureau du juge de paix

Moins de cinq fois sont revenus les demandes de : bureau de poste, laiterie, terres à cultiver, écrivain public, club féminin, musée pour touristes, bordel, ramassage des ordures, prison, pharmacie, moulins à grain, W.C. publics, pont, caisse de crédit, gendarmes, banque, chambre d'agriculture, etc.

JEUNESSE ET SEXUALITE

Qu'est-ce que la jeunesse ? Et d'abord à quel âge n'est-on plus un enfant dans la campagne marocaine ? A quel âge devient-on véritablement un adulte ? Compte tenu de l'extrême répression de la

sexualité au village, comment se pose pour le jeune rural la vie sexuelle de l'adolescence ?

Nous étions partis d'un certain nombre d'hypothèses, que l'enquête a en partie infirmées et en partie seulement confirmées. Ces hypothèses revenaient à ceci :

En posant le problème de la définition de la jeunesse, on fait apparaître immédiatement l'extrême opposition de situation qui existe entre les jeunes garçons et les jeunes filles. Pour les filles à la campagne il n'y a pas d'adolescence. La fillette passe au statut d'épouse et de mère sans transition. Une enquête récente, très localisée sans doute, mais significative tout de même, montre que, dans la Tessaout, 50 % des fillettes se marient avant la puberté et 37 % dans les deux premières années après la puberté ⁽¹⁾.

Par contre, la jeunesse, l'adolescence ou l'âge pré-adulte est très étiré pour les garçons. Sans que notre étude puisse avoir la moindre prétention statistique, il nous a été cependant donné d'interroger 296 « jeunes » qui font le ramadan, qui sont « encore » célibataires et dont les âges sont compris entre douze et trente ans ! La répartition étant donnée ci-dessous, on remarquera que la tranche douze-vingt et un ans regroupe 87 % de ce que l'on peut appeler la jeunesse. La fin de la scolarité, du fait du manque d'intégration de celle-ci à la vie rurale et du fait du défaut d'emplois nouveaux, après avoir éloigné le jeune de la culture traditionnelle, le rejette dans un statut intermédiaire entre l'enfant et l'adulte à un âge très précoce. Les difficultés matérielles l'empêchent de se marier tôt, car il est démuné, dans la concurrence que lui font les adultes disposant de moyens de production et de revenus plus élevés. Pratiquement les adultes, parfois même âgés, confisquent et monopolisent les jeunes filles en acceptant de verser de fortes dots. Les femmes adultes (et parfois âgées) que les hommes libèrent (répudient) ne peuvent constituer des partis pour les adolescents masculins. Le contrôle de la sexualité au village est tel que les jeunes sont contraints de s'adonner à des pratiques déviées. Ils considèrent que pour eux, la meilleure (ou la moins mauvaise) des solutions est en définitive de pouvoir disposer d'argent pour aller rencontrer des prostituées au centre le plus proche. On l'a vu, le visage de la ville pour le jeune, c'est également celui d'une sexualité plus accessible.]

(1) Malika Belghitti : « Les relations féminines dans la famille rurale (Tessaout) » étude en cours.

Tableau 2

296 jeunes masculins ruraux

années	effectifs	tranches		
12	4			87 %
13	12	38	13	
14	22			
15	43			
16	39	192	65	
17	46			
19	27			
20	26			
21	11	56	19	
22	8			
23	7			
24	24			
25	2			
26	2			
27	4			
28	4	10	3	
29	4			
30	2			
Total	296	296	100	

La première question que nous avons posée portait sur la distinction enfance-jeunesse et était libellée comme suit :

Tableau 36 : Par quoi as-tu constaté n'être plus un enfant ?

a) intégration au groupe des adultes	23	
b) développement du jugement, instruction	15	sur 175 réponses
c) âge sans autre indication	13	classées
d) signes physiques	11	
e) souci de l'avenir	10	
f) respect des normes de la société (carè- me, soumission)	9	
g) responsabilité, autonomie, travail	9	
h) sexualité	6	
divers et non réponse	4	
	100	

a) *Intégration au groupe des adultes*

« C'est-à-dire que je ne fais plus d'enfantillages, quand j'ai commencé à fréquenter des jeunes un peu plus grands qui comprennent la valeur d'un homme. » (204)

« Jusqu'à cet âge (14 ans) les gens ne m'en voulaient pas lorsque je faisais des sottises. » (205)

« Lorsque je faisais une mauvaise action et que l'on voulait me punir, quelqu'un intervenait toujours pour dire « il n'est pas encore responsable de ses actes, il est encore un enfant. » (206)

L'abandon des jeux enfantins, la recherche de la compagnie des adultes sont les traits par quoi les jeunes ressentent leur intégration à la société.

— accompagne les adultes	28 fois
— assiste aux discussions d'adultes	22 fois
— ne fait plus d'enfantillages	18 fois
— ne joue plus à des jeux d'enfants	12 fois

b) *Développement du jugement*

Ce trait d'observation est souvent mêlé à l'instruction à la fin de la scolarité.

- « Parce que je suis plus habile à réfléchir. » (207)
 « Cette phase d'instruction (scolarité) m'a appris un peu à ne pas rester enfant. » (208)
 « Je comprends ce que les autres disent, et cela m'intéresse. » (209)
 « Je peux réfléchir sur les choses dont on parle au village. » (210)
 « Mes idées ont changé sur les choses. » (211)

d) *Signes physiques*

— excrétion de sperme	16 fois
— apparition de la barbe, moustache, obligation de se raser	8 fois
— poils axillaires	3 fois
— mue de la voix	1 fois
— taille	1 fois

- « Ils te disent : aie honte ! aie honte ! ne serait-ce que pour ces petits poils sur ton visage (ils = les vieux, les adultes). » (212)
 « Ils ont vu que je suis grand et bien musclé. Je ne vise que loin, je suis devenu courageux : celui qui m'insulte, je m'accroche avec lui, je me bats et je suis prêt à aller en prison avec lui. » (213)

Dans certains villages, pour reconnaître qu'un jeune est pubère, on le présente à la *jmaa* du village, aux notables, aux gens respectés. On mesure le tour du cou avec une ficelle. Ensuite le jeune tient les deux bouts de la ficelle entre ses dents : si l'on parvient à faire passer toute la tête dans la boucle, l'enfant est déclaré pubère, il a droit à prendre part à l'eau de la séguia, à la terre collective. La ficelle est appelée *rabga*.

e) *Apparition du souci de l'avenir*

- « Plus d'insouciance, on passe sa vie à se poser des problèmes. » (214)
 « Je pense « que ferai-je plus tard ? » (215)
 « Tout est bouché (emprisonné) pour nous ! Quand tu penses cela tu n'es plus un gosse. » (216)
 « Tu commences à te dire : « où trouver du travail ? Comment se marier ? ». » (217)

« Déjà pour soi ce n'est pas facile ! Mais quand tu te dis qu'il va falloir nourrir une femme et des gosses alors qu'il n'y a pas de travail, tu deviens fou. » (218)

« Un homme, ça doit avoir une femme, une maison, des enfants, du travail quand tu penses à tout ça... » (219)

f) *Respect des normes de la société*

Et d'abord sur le plan de la religion pour l'observation stricte du carême est une sorte de rite de passage à l'âge adulte : non pas quelques essais de deux ou trois jours, mais un mois de carême complet. Souvent les jeunes exigent dès douze ou treize ans de faire le carême pour s'affirmer plus vite dans la société des adultes. Dans les recensements, les embauches, le partage des terres collectives parfois, le fait d'avoir fait un plein carême, classe le jeune dans le groupe des adultes.

Tableau 37

— respect complet de la religion, carême	26
— respect des parents, des autorités, d'autrui	7
— suit les conseils des parents, d'autrui	5
— ne parle pas à tort et à travers	4
— se conduit correctement	3

g) *Sens des responsabilités, recherche du travail, autonomie*

La recherche du travail salarié dès le jeune âge est également un effort pour montrer l'accession au rang d'adulte. Le jeune cherche très tôt un emploi salarié pour s'affirmer comme individualité autonome. Le travail domestique ou le travail non salarié, « pour aider les parents », est de ce fait dévalorisé, car il ne permet pas l'émergence de la personnalité.

« Un homme, il veut vivre de son travail et non aux crochets de ses parents. » (220)

« Quand tu gagnes ta première paye, tu n'es plus un enfant. » (221)

« Tu es un homme quand tu es responsable de tes actes. Quand tu fais une faute, tu payes. » (222)

« L'enfant est insouciant. L'homme ? il cherche du travail ! » (223)

« Quand je suis devenu apte au travail. » (224)

- « Quand on m'a embauché la première fois pour les moissons, j'ai senti n'être plus un enfant. » (225)
- « J'ai commencé à gagner ma vie, et par Dieu, je suis un homme (16 ans). » (226)

h) *Sexualité*

Le signe de la sexualité est souvent lié à celui de la délinquance (petits larcins, vols caractérisés, fugues) parce que justement la sexualité est considérée comme adulte, l'hétérosexualité est mercantile. Le premier argent que gagne le jeune n'est pas pour acheter des friandises ou pour aller au cinéma, comme nous le verrons plus loin, mais pour accéder à une sexualité d'adulte. Je suis un adulte parce que :

— premières escapades chez les prostituées	8 fois
— regarder les filles avec désir	7 fois
— début de l'homosexualité	4 fois
— fin de la zoosexualité	3 fois

- « Il nous arrive de ramasser un peu d'argent et d'aller le dépenser en ville chez les putains... nous ne sommes plus des gosses ! » (227)
- « Silencieux, tu passes sur la route, tu ne fais attention à personne. Si une fille passe tu dois lui faire la cour, pour qu'on te prenne pour un homme. (autre signe caractéristique, l'enquêteur a traduit le mot d'arabe dialectal « neggui » par faire la *courre* (sic). » (228)

Cette réponse inclassable mais remarquable par son fond dramatique :

- « Je commence à me demander ce qu'est la vie d'un homme quand je vois que tout est fermé autour de moi. » (229)

Nous avons demandé ensuite aux jeunes *par quoi les autres le considéraient comme un homme*.

Par quoi te considère-t-on comme un homme ?

Les réponses sont très proches de celles qui ont été données à la question précédente, mais on voit apparaître nettement que dans cette question le jeune se situe sous l'œil des adultes, qu'il ne se considère pas comme un adulte actuellement. L'apparition du thème du mariage comme consécration de l'âge adulte, fixe exactement le terme de l'adolescence.

Tableau 37
sur 139 réponses classées

— peut parler dans une assemblée d'adultes	21
— respecte les normes de la société	19
— travaille	15
— pense au mariage, cherche à se marier	14
— signes physiques	12
— jugement et raison	10
— sexualité d'adulte	6
divers	3
	100

Une troisième question concernait le *comportement sexuel de l'adolescent*. Nous n'avons pas la prétention d'avoir beaucoup avancé sur ce thème qui à lui seul méritait une étude particulière avec d'autres méthodes que celles ici employées. La question était posée sur le mode allusif : *toi, que fais-tu entre la puberté et le mariage ?* A ceux qui ne comprenaient pas l'allusion on précisait « une fille dès qu'elle est pubère se marie, et toi... » (par quoi te considère-t-on comme un homme). Sur 151 réponses classées, 36 seulement ne font pas cas de la sexualité et sont analysées plus loin et 115 donc sont des réponses concernant le comportement sexuel des jeunes. Nous ne faisons pas la confusion entre une déclaration d'opinion et le comportement réel, ceci est simplement indicatif.

Tableau 38

a) masturbation	4
b) zoosexualité	12
c) homosexualité	23
d) sexualité mercantile (prostituées)	39
e) flirt, sexualité non mercantile	8
f) viol	6
g) boisson, tabac, kif	11
	115

g) nous avons rangé cette dernière réponse ici, car elle était le plus souvent exprimée avec force comme un succédané de la sexualité, un adjuvant ou une préparation.

Une première remarque c'est que la masturbation et la zoosexualité qui étaient déclarées précédemment comme des pratiques infantiles, sont reconnues pour être le comportement de 14 % des jeunes qui nous ont répondu. Une seconde, est celle de l'homosexualité (20 %) qui se pratique au village. 34 % des jeunes déclarent aller autant que possible au centre le plus proche pour y rencontrer des prostituées, comportement considéré par eux comme le seul comportement vraiment adulte dans l'attente du mariage. La sexualité mercantile avec des prostituées est considérée comme une préparation, sur le mode ironique, certains appellent cela « auto-école ».

- b) « Au village il n'y a pas de filles, elles appartiennent à leurs maris et le célibataire n'a que les animaux pour ses jouissances. » (230)
- « J'étais tombé amoureux d'une fille au village et elle le savait, mais je n'avais pas d'argent et nous n'étions pas instruits (sous-entendu capables de résister), un fonctionnaire est venu et a pris la fille dont j'étais amoureux. Les premiers temps je voulais mourir. Alors je ne vous cache pas que je suis revenu aux pratiques sur les animaux (16 ans). » (231)
- c) « La plupart le font, que Dieu me préserve, moi je suis devenu un homme. C'est honteux pour moi ça (l'homosexualité) et je suis sur le point de me marier. » (232)
- « Qui ici ne s'est pas livré à l'acte contre nature parce que nous n'avons pas d'argent pour aller à... K... et par le fait que nous manquons de filles ? (18 ans). » (233)
- « Celui qui a un ami s'arrange tour à tour avec lui (17 ans). » (234)
- d) « Quand j'ai de l'argent je m'habille et je vais le dépenser à B.M. chez les filles. » (235)
- « On peut trouver des femmes mariées dans deux villages autour. Elles le font en cachette, mais semble-t-il avec un accord tacite du mari. Mais c'est très cher et très secret. (18 ans). » (236)

- « A 17 ans j'ai commencé à prendre conscience de cet état de choses. J'ai laissé de côté les animaux et les amis car c'est devenu pour moi une perte d'énergie. J'ai commencé à savoir que le centre de B... recélait des putains. Quand je n'ai pas d'argent je n'hésite pas à voler quelque chose pour le vendre là-bas et faire mes affaires. (23 ans). » (237)
- e) « Si tu t'éloignes du village avec une fille de plus de 12 ans, plus de 30 personnes te suivent. Ils te jetteraient des pierres et crieraient après toi. Ce n'est pas comme en ville, il faut prendre beaucoup de précautions. (19 ans). » (238)
- « Un jour j'ai vu sortir une fille du douar qui allait couper l'herbe. Je l'ai attrapée dans un champ, elle n'a pas dit non. Après je me suis sauvé du douar pendant deux mois jusqu'à ce que j'ai su qu'elle s'était mariée. Alors je suis revenu. Tu vois il n'est rien arrivé. (20 ans). » (239)
- « Il y a des femmes que leur mari ne peut contenter, si tu as la chance d'en connaître une, c'est gratuit. (22 ans). » (240)
- f) « Si une fille s'écarte de la maison de quelques pas, elle sera violée, ici ce n'est pas comme en ville où on peut aller avec une fille sans rien lui faire (17 ans). » (241)

Trente-six jeunes cependant ont abordé d'autres thèmes en réponses à la question : que fais-tu entre la puberté et le mariage ?

— je me prépare au mariage	19
— je cherche du travail	12
— je prépare mon avenir	5

36

- « Le mariage est difficile en ce moment, car un homme qui raisonne bien n'entre dans cette phase de sa vie qu'après avoir bien réfléchi. Il faut qu'il sache ce qu'est une épouse, les droits de l'enfant. Et pour cela il ne faut pas être hâtif ou frivole comme ceux qui disent : « allons chez les prostituées » (18 ans). » (242)

- « Je pense au mariage (19 ans). Mais souvent je suis obligé de me contenter de penser au travail grâce auquel je vivrai heureux avec ma femme. Parce que l'entretien d'une femme est obligatoire pour le mari. Et à cause de cette coutume j'ai commencé à penser au moyen par lequel je pourrais gagner de l'argent et penser au mariage lui-même. » (243)
- « Le jeune pubère suit un chemin pour fonder un foyer. Il fait de son mieux pour amasser de quoi épouser une femme belle qui lui fera de beaux enfants, une fille de bonne souche et il aura des enfants bien élevés (20 ans). » (244)
- « Si tu te mets en tête d'avoir une femme, tu ne penses plus à rien d'autre. Il faut poursuivre les études, avoir un bon travail, refuser de penser au mariage, sinon tes parents t'attachent et te marient. (16 ans). » (245)

LE MAGHZEN

Le maghzen ! Sujet tabou, interrogation difficile, allusions perfides et retenues, réticences, regards complices, vagues prises de position et puis tout d'un coup, comme une crue, déferlement de paroles, de critiques vite contenues par d'autres qui viennent, comme par miracle, s'entremettre pour faire la part des choses.

Une matière aussi délicate demande du doigté pour être traitée : nous ne sommes pas sûrs d'avoir toujours bien fait, pour obtenir une opinion qui corresponde à la pensée des interlocuteurs. Pour que les enquêteurs n'apparaissent ni comme l'avant-garde des gendarmes, ni comme des agitateurs politiques, il fallait rester dans une neutralité verbale qui pour un autre sujet aurait été stérile. Ici au contraire c'est le déluge ! Tout le monde a quelque chose à dire du Maghzen et pour rédiger ce chapitre il a fallu largement élaguer et renoncer à publier une abondance d'expressions et d'images de grande qualité. Nous avons posé quatre questions : qui représente le maghzen chez vous ? que doit faire le maghzen ici ? que dois-tu faire pour le maghzen ? enfin, qu'est-ce que le maghzen ?

Qui représente le maghzen ici ?

Nous cherchions à connaître par cette question l'image que se font les jeunes de l'organisation de l'Etat à l'entour de leur village et leur vision des rapports respectifs du pouvoir politique et de la population.

*Tableau 39**191 réponses classées*

a) pouvoir local (autorités locales)	35
b) force de l'ordre et justice	24
c) représentants de la population	20
d) services techniques de l'Etat	11
e) divers	10
	100

De ces réponses se dégagent d'abord le sentiment d'une grande lucidité. Les jeunes ne mettent pas le gendarme avant l'autorité politique, ils ne se trompent pas sur l'ordre des facteurs. Une deuxième remarque très importante est que les « représentants de la population » (moumtiline es Soukkane) sont considérés comme les représentants du maghzen. Là encore une grande clairvoyance sur la réalité des choses qui est confirmée d'ailleurs par la catégorie « divers » comme nous le verrons plus loin.

a) *Les autorités locales* comprennent :

cheikh	34	l'importance donnée au cheikh et au moq-
moqqadem	30	qadem par rapport au caïd est remarqua-
caïd	20	ble. Les jeunes ne se trompent pas sur la
khalifa	14	hiérarchie : ils parlent de ce qu'ils ressen-
secrétaire du caïd	2	tent.

 100

« Le moqqadem ne fait que courir comme un chien derrière

les gens le jour du souq ou il va chez eux pour les emmener au caïd ou au juge. » (299)

« Les gendarmes viennent seulement pour les affaires graves. » (300)

« Le moqqadem ? vous ne voulez pas l'emporter dans votre voiture ? Nous en avons par-dessus la tête. » (301)

« Le caïd est très correct, il vient de la ville, il est bien formé. Mais le cheikh et le moqqadem sont corrompus et ce sont eux en fait qui dirigent le village. » (302)

« Le caïd il était bien au début, mais depuis qu'il a acheté une ferme, il se fout de tout. » (303)

b) *Forces de l'ordre et justice*

gendarmes	35	
mokhaznis	29	dans « juge » sont comprises les réponses
juges	29	suyvantes : juge 20, tribunal 2, prison 4,
forces auxiliaires	4	etc.
F.A.R.	3	

100

c) *Représentants de la population*

— les élus au conseil de communes rurales	85
— les naïbs des terres collectives	14
— les présidents de coopératives	1
	<hr/>
	100

Nos interlocuteurs ne sont pas abusés par les titres, les mots ou la forme : ils classent les notables issus de leur propre village comme des représentants de l'Etat. Ce qui est réaliste dans la mesure effectivement où, bien souvent, ces notables ayant tendance à représenter leur propre intérêt individuel avant ceux de la population qu'ils sont censés représenter, reviennent des réunions chez le caïd en disant, le maghzen a décidé que... vous devez faire telle chose. Le contact Etat-administrés se fait non entre le caïd et les représentants mais, soit directement entre le caïd et la population, soit plus généralement entre les notables et la population.

d) *Services techniques de l'Etat*

— éducation nationale	35
— santé	19
— agriculture	16
— autres services	30
	<hr/>
	100

e) *Divers*

Un grand nombre de réponses dans cette catégorie montre la sensibilité de nos interlocuteurs à la question posée. Bien entendu les réponses qui suivent ne sont pas données par des personnes qui ignorent que le caïd est effectivement sur le plan local le représentant du maghzen, mais voulant autre chose, nos interlocuteurs évitent la réponse scolaire de bon sens pour dire, le maghzen...

« Ce sont ceux qui ne sont pas comme nous, c'est-à-dire fauchés et sans moyens. » (304)

« Ce sont les anciens chioukhs et caïds du temps du protectorat. » (305)

et cette réponse curieuse :

« Ce sont les jeunes aujourd'hui qui représentent le maghzen, il n'y a plus de vieux caïds. » (306)

« C'est la population instruite qui est le vrai maghzen. » (307)

On le verra plus loin nettement, mais déjà se dessine ici une dichotomie du maghzen, l'Etat formel : caïd jeune, moderne, formé à l'école, le juge, les services techniques, et le maghzen réel au village : cheikh et moqqadem, notables traditionnels qui détiennent directement le pouvoir sur la population, et, pour cette dernière catégorie, la prudence retient mal de violentes poussées de critiques.

Que doit faire le maghzen ici ?

L'objectif visé par cette question était de déterminer le champ de la compétence reconnu au maghzen sur le plan local et dans quels domaines son action était la plus souhaitée.

Comme on pouvait s'y attendre, l'action du maghzen est exigée partout, il n'y a pas de limites au champ de compétence du maghzen. C'est un constat que l'on peut faire à l'occasion de chaque enquête ;

l'initiative individuelle s'évanouit devant l'omnipotence, l'omnicompétence de l'Etat. On peut s'en réjouir, on peut également regretter cette fuite devant la responsabilité personnelle ou l'abandon des prérogatives individuelles ou collectives au profit d'une administration centralisée.

Voici dans sa sécheresse un tableau résumé des réponses :

*Tableau 40 : Le maghzen doit :
181 réponses classées*

a) améliorer le confort de la vie rurale	20
b) créer des établissements sportifs et distractifs	15
c) faire de l'urbanisme, un habitat moderne	13
d) améliorer la justice	12
e) développer la scolarisation	12
f) créer des emplois, du travail	7
g) réformer et moderniser l'agriculture	7
h) critique de l'action présente de l'Etat	14
	100

Il est intéressant de rapprocher ces réponses de celles concernant la ville et le village, au fond nos interlocuteurs demandent, faute pour eux de pouvoir aller à la ville, que l'Etat crée la ville à la campagne.

a) bain public	28	b) cinémas	18
maison en dur	19	terrains de football ..	14
four public	18	club de jeunes	12
électricité	15	piscines	7
éclairage	14	cafés	2
eau potable	14	colonies de vacances ..	2
mosquée	12		
marché, boutiques	4		

Oserions-nous dire que trois jeunes ont demandé très sérieusement que l'Etat songe à développer la prostitution ? On peut se demander quelles initiatives et quelles prérogatives il resterait aux individus.

c) avenues	8	d) condamner la corruption	15
jardins publics	7	donner le droit aux pau-	
plantations d'arbres ...	7	vres	9
fontaines publiques	4	accélérer la justice	7
tout ce qui se fait à la		condamner les malfai-	
ville	2	teurs	5

« Il faut faire la justice et rapidement. » (308)

e) *Développement de la scolarisation*

création d'écoles	6
création de collèges	6
formation des maîtres	5
aide aux élèves pauvres	5
écoles pour filles	1

f) *Création d'emplois*

création d'usines
donner la priorité aux jeunes sur les chantiers (« les vieux ne sont pas rentables »).

g) *Promouvoir la réforme agraire*

- « Distribuer les terres des colons aux petits paysans et ne pas laisser les hauts fonctionnaires les acheter. » (309)
- « La terre ne nous appartient pas, comment cultiver si la terre n'est pas à toi. Le Gouvernement doit donner à chacun de quoi cultiver. » (310)
- « Le Maghzen doit enlever aux riches qui possèdent des dizaines d'hectares pour en donner aux pauvres qui n'ont rien. » (311)

h) *Critiques de l'action de l'Etat*

Bien que la question n'appelait pas de réponses dans ce sens, 14 % des interlocuteurs n'en ont pas moins porté de vives critiques sur l'action de l'Etat, particulièrement sur deux points : corruption des fonctionnaires et lenteur de la justice. Accessoirement les jeunes se plaignent également d'être localement placés sous le gouvernement de personnes non instruites (cheikh, moqqadem).

- « Ici il n'y a que des mouchards et des corrompus qui représentent l'Etat et ils t'empêchent de défendre ton droit auprès du caïd ou du juge. » (312)

- « Nous ne connaissons le maghzen que lorsqu'il y a un vol ou un meurtre au village. » (313)
- « Les représentants de l'autorité n'appliquent pas les directives du Roi ; ils suivent toujours l'argent (ils sont corrompus). » (314)
- « Le maghzen ne favorise que les fonctionnaires et ceux-là ne nous disent même plus « bonjour ». » (315)

Un jeune ayant très vivement attaqué les autorités en place à propos de la corruption est pris à parti par trois autres qui lui reprochent de parler ainsi devant les enquêteurs mais le premier s'emporte et confirme :

- « Si le cheikh est bon, je dis qu'il est bon ! S'il n'est pas bon, je dis qu'il est mauvais ! Est-ce que nous mangeons de l'herbe ou quoi ? Sommes-nous des bêtes ? On peut, on doit critiquer les autorités quand elles sont mauvaises. Ne faites pas les hypocrites, vous pensez tous comme moi ! Vous devez dire la vérité... » et pour détendre l'atmosphère il ajoute en riant... (316)
- « il ne faut rien cacher, comme le disque... ne me cache rien... ne me cache rien... (chanson à la mode). » (317)

On a posé la question : *Et toi que dois-tu faire pour le maghzen ?*

Tableau 41

168 réponses classées

a) travailler pour le bien public	35
b) respect et soumission	28
c) rien... si le maghzen ne donne pas de travail	16
d) réponses diverses	15
e) pas de réponses	6
	100

- a) « Il faut travailler, aider le Gouvernement. » (318)
- « Suivre les conseils qui aident à la production. » (319)
- « Aller à l'école, s'instruire pour faire un pays moderne. » (320)
- « Mettre son argent à la Caisse d'Epargne. » (321)

« Se dévouer pour les tâches que le Maghzen entreprend. » (322)

« Ne pas faire de grabuge, ne pas se livrer à la débauche. » (323)

b) « Il faut respecter le Maghzen et les gens qui le représentent. » (325)

« Il faut se soumettre aux lois édictées par Sa Majesté Hassan II. » (326)

« Il faut payer les impôts. » (327)

« Il faut faire le bien, éviter l'excentricité. » (328)

« Eviter tout ce qui est défendu. » (329)

« Obéir aux gens qui représentent le Maghzen. » (330)

c) Un certain nombre d'interlocuteurs n'hésitent pas à dire que leurs devoirs à l'égard du Maghzen sont au conditionnel, qu'ils aimeraient bien l'aider mais comment ?

« Je peux l'aider, s'il en a besoin, comme soldat ou comme ouvrier dans la construction d'un barrage. » (331)

« Si je ne travaille pas je ne peux rien pour lui. » (332)

« Si je m'instruis et si je parviens à avoir une fonction je pourrais être utile. » (333)

« Je n'ai rien à donner au *Maghzen*, c'est lui qui a tout. » (334)

« C'est le Maghzen qui doit m'aider. » (335)

d) Dans les réponses diverses ont été classées les prises de positions patriotiques ou nationales.

« Je dois défendre la patrie (*watan*). » (336)

« Lutter contre l'agression sioniste. » (337)

« Etre prêt à être mobilisé contre Israël. » (338)

Dernière question : *Qu'est-ce que le Maghzen ?*

Les réponses classées par fréquence montrent d'abord que pour les jeunes le maghzen c'est l'appareil du pouvoir constitué comme une chaîne depuis le Souverain qui reçoit son pouvoir de Dieu en passant par les ministres, les gouverneurs, les autorités locales et jusqu'aux *chaouchs* sans interruption. Mais le plus intéressant reste conservé dans les expressions de l'enquête et dans les tours du langage. Au-delà des expressions apprises par cœur et très courantes, d'autres marquent surtout la courtoisie et le respect montré par les jeunes quand ils abordent ce sujet sur le plan le plus élevé. En fait peut-être la vraie définition du Maghzen pour les jeunes ruraux n'est-

elle pas là, mais plutôt dans les réponses : qui représente le Maghzen ici ?

Tableau 42 : Le Maghzen c'est :
191 réponses classées

a) les autorités centrales	26
b) les autorités provinciales	13
c) les autorités locales	17
d) l'ordre et la justice	21
e) les services techniques	7
f) divers	6
sans réponse	10
	100

a) *autorités centrales*

S.M. le Roi	16
les ministres	13
les ministères	15

sont cités : Ministère de l'Éducation Nationale, Ministère de l'Intérieur, de la Défense Nationale, des Affaires Étrangères, de la Santé, du Travail, de l'Agriculture, de l'Industrie.

b) *autorités provinciales*

gouverneur	9
super caïd	9
pacha	1

d) *forces de l'ordre*

gendarmes	7
mokhaznis	4
police	3
armée	1
juge	10
personnel judiciaire ..	7

c) *autorités locales*

caïd	15
moqqadem	10
cheikh	9
khalifa	6
conseillers communaux.	4

f) *divers*

la partie instruite de la population
la famille et les aïeux
les élus

- « Le Maghzen c'est lui qui nous empêche de nous disputer. » (339)
- « Quand on veut se bagarrer, il suffit de penser au Maghzen et nous voilà séparés. » (340)
- « S'il n'y avait pas le Maghzen, ce serait le désordre (siba). S'il n'y avait pas le Maghzen, lorsqu'un plus fort que toi verrait que tu portes des chaussures neuves, il te les prendrait de force et tu irais pieds nus. » (341)
- « S'il n'y avait pas le Maghzen, il n'y aurait pas de souq, pas de tissus, pas de viande, pas de légumes... car les voleurs emporteraient tout. » (342)
- « Le Maghzen c'est toute la vie. Mais on ne respecte le Maghzen qu'après avoir été en prison. A la suite de ça on devient calme et respectueux de tous. » (343)
- « Le Maghzen c'est l'ordre. » (344)
- « Le Maghzen c'est le représentant de Dieu sur la terre. » (345)
- « Le Maghzen c'est une autorité qui fait la justice parmi nous. » (346)
- « Parfois le Maghzen promet et ne réalise pas. » (347)
- « Ce sont les hommes du Maghzen qui ne sont pas bons. » (348)
- « Le Maghzen est comme un petit moteur qui met la société en marche. » (349)
- « Le Maghzen donne les crédits aux gens qui ont de l'importance pour lui, et non à ceux qui en ont besoin. » (350)
- « Il y a le Maghzen d'en haut, et il n'y a rien à en dire. Mais le Maghzen d'ici, ça pue ! » (351)
- « Les gendarmes et le caïd ne s'entendent pas, le Maghzen est divisé. » (352)
- « Le mot Maghzen vient de magasin, un endroit où on enferme les gens. » (353)
- « Le Maghzen ? Le Roi commande aux ministres et aux gouverneurs, le gouverneur commande le supercaïd, qui commande le caïd qui commande le cheikh, qui commande les paysans riches du village, qui commandent mon père, qui me commande ».

L'interlocuteur n'ajoute pas : « et moi je commande mes sœurs et demain je commanderai mon épouse... » tant il est vrai que le bout de la chaîne est toujours une femme.

En résumé, sinon en conclusion, pour les jeunes, le Maghzen est l'institution qui tire son pouvoir sur le pays, directement de Dieu. Le Souverain, les ministres, l'autorité locale, l'argent, le crédit, tout cela mêlé, donne une impulsion à la société, crée le mouvement, engage la modernisation du pays. C'est le Maghzen qui a l'initiative, qui a toutes les prérogatives : aucun jeune ne l'a contesté dans cette enquête. Mais d'un autre côté, le Maghzen manque souvent à ses devoirs, au moins au niveau de constatation où se placent les jeunes, car il nomme à l'échelon du village ou de la commune rurale, des gens ignorants, incompetents et corrompus. Il laisse octroyer des crédits à ceux qui ont de l'influence et non ceux, qui réellement, en ont besoin. Il malmène les pauvres. Il est à la campagne la source de tout le bien et de tout de mal. On attend de lui la justice d'abord, la nomination de gens compétents, le travail, l'argent, l'information, l'instruction, la construction de logements, la modernisation de l'agriculture, les crédits, l'égalité, la justice sociale, la formation professionnelle, le terrain de foot-ball. Bref, on attend TOUT ! On serait prêt à travailler pour lui, se dévouer, faire tout ce qu'il demande à condition qu'il engage les jeunes dans une perspective avec au bout : le travail permanent et la sécurité.

L'ARGENT

L'argent, mot miracle, seule vraie rareté, moyen ouvrant toutes les portes : absolument ! La société n'est pas féodale, capitaliste, étatique ou autre, elle est pour le jeune rural : *mercantile*. Il n'y a d'autre morale que celle de l'argent, d'autre voie que celle de l'achat ou de la vente des marchandises, des autorisations, des obligations. Ce n'est pas le diplôme, la technicité, ou même la discipline qui fonde au village la morale, c'est la monnaie. Si tu veux aller à l'école ou ne pas y aller, avoir une bourse, réussir à un examen, avoir une carte d'identité, te taper une fille, avoir un passeport, acheter un kilo de viande, voyager, être le maître, avoir du crédit, avoir de l'engrais, être sur la liste des misérables ou sur celle des bénéficiaires, te marier... pour tout, il te faut de l'argent ! Les jeunes comprennent parfaitement qu'il peut y avoir d'autres conditions, par exemple travailler à l'école, avoir une technicité, se bien tenir, etc. mais ces conditions sont subsidiaires parfois même superfétatoires : il faut de l'argent pour avoir un passe-droit, mais aussi pour avoir son droit.

- « L'argent c'est la liberté et l'indépendance ! » (354)
 « L'argent est le souverain absolu du monde ! » (355)
 « A 17 ans, un jeune peut se marier si son père a de l'argent,
 un pauvre ne peut se marier qu'à 30 ou 35 ans. » (356)

La première question que nous avons posée concernait l'origine de l'argent dans la société rurale. *D'où vient l'argent aux gens ici ?*

Tableau 43

— agriculture et élevage	40	— agriculture d'entreprise	
— salariat	25	— principalement agricole	
— commerce	25		
— divers métiers	3		
— emplois fonctionnaires	4		sur 193 réponses classées
— divers	3		
	100		

- « L'argent commence au souq et finit au souq. » (357)
 « On va au souq avec des marchandises, on revient du souq avec des marchandises : nous n'avons pas d'argent, il reste au souq. » (358)

Du point de vue des jeunes donc, l'origine agricole des revenus monétaires est nette ; leurs réponses sont très réalistes et correspondent à ce que d'autres études économiques peuvent donner dans ce milieu.

Et toi ? d'où te vient l'argent ?

Tableau 44

sur 193 réponses classées

a) de mes parents	44
b) du travail agricole (sauf moisson)	39
c) des moissons	12
d) divers	5
	100

- a) « L'argent vient de mon père, c'est lui qui dépense tout. » (359)

- « Sans mon père je n'aurais pas d'argent. J'ai de l'argent selon les occasions, les jours de souq : parfois 2,50 DH, parfois 5 DH. » (360)
 - « Si je travaille, mon père me donne une petite somme pour aller au souq. » (361)
 - « Mon père ne me paye pas exactement, mais quand j'ai vraiment besoin, il me comprend et me donne quelque chose. » (362)
- b, c) « Pas de travail, pas d'argent. » (363)
- « Si tu ne travailles pas, l'argent ne viendra pas te chercher. » (364)
 - « La plupart d'entre nous ici gagne son argent dans les fermes. Le prix de la journée va de 300 à 350 Fr, du matin jusqu'au soir, après que tu sois bien fatigué. » (365)
 - « Il n'y a pas beaucoup de travail disponible. On voit que la seule source disponible est dans l'agriculture. Seuls les riches peuvent offrir du travail, mais à des salaires très bas. » (366)
 - « L'argent est comme le travail, il est maigre. » (367)
 - « Nous n'avons que des mines (carrières) quand la saison agricole finit, l'argent disparaît. » (368)
 - « Tu vas à la moisson comme tu vas en prison : pour de l'argent (sous-entendu tu voles pour avoir de l'argent et tu vas en prison). » (369)

A propos de la participation de plus en plus grande des jeunes aux moissons, Mountassir El Idrissi ⁽¹⁾ remarque en juin et juillet 1969 :

« Le chef de famille — en l'occurrence le père — reste à la ferme pour effectuer les menus travaux agricoles dans l'attente de la moisson, ou pour entretenir sa famille. C'est le fils aîné qui, plus indépendant, quitte temporairement le village à la recherche d'un travail rémunérateur pendant les moissons... le plus jeune en effet a encore un statut de mineur, il est inexpérimenté : une fois sorti du village, il pourrait être tenté par l'argent et risquer de ne plus retourner au foyer ou y revenir avec une autre mentalité. Cet état de chose crée donc une attitude défavorable pour l'envoi du fils loin du foyer. Cependant... il existe une proportion (importante) de jeunes céliba-

(1) Mountassir El Idrissi : Enquête sur les moissons 1969 dans le Haouz de Marrakech, rapport ronéoté.

taires qui réussit quand même à se soustraire à cette contrainte familiale par divers moyens (convaincre la famille, quitter le foyer au petit jour sans prévenir, etc.). Le facteur important dans les travaux de moisson étant la robustesse — ce qui ne manque pas chez les jeunes — ...et l'instrument de travail étant la faucille — outil qui ne coûte pas plus de cinq dirhams, le problème est aisément résolu. Ces jeunes s'organisent en petits groupes variant de cinq à huit compagnons, élisent un moqqadem pour les négociations avec les propriétaires de récoltes et vont dans la plaine ».

Sur les chantiers de moissons visités, Mountassir El Idrissi a dénombré 20 % de moissonneurs ayant moins de quinze ans et 10 % ayant de quinze à vingt-cinq ans.

- d) « On joue aux cartes à quatre, la mise est de 0,50 DH et la paire gagnante rapporte 2 DH. » (370)
- « Si seulement on travaillait pour 40 rials par jour on ne volerait pas. » (371)
- « Un sac de menthe volée, je l'ai revendu pour 15 rials. » (372)
- « Dans certaines occasions on a besoin d'argent, absolument ! Alors tu chapardes. » (373)

et cette description de la constitution et de la rupture « d'un cartel du pétrole » dans une commune rurale :

- « A six (16 à 18 ans) nous nous sommes réunis, tous des copains, pour vendre du pétrole sur le souq au prix de 0,60 DH le litre alors que le prix d'achat est de 0,40 DH. Pendant deux mois cela a bien marché, les paysans ne pouvaient acheter ailleurs à moins cher. Mais il y a eu des bagarres avec un autre qui est arrivé ici pour vendre à 0,50 DH, il a dû en acheter quelques-uns parmi nous parce que nous nous sommes séparés, quatre ont abandonné et chacun vend aujourd'hui au prix qu'il veut. » (374)
- « Certains font le commerce du bétail, mais quand tu n'as pas de camion, il t'arrive de perdre plus que de gagner. » (375)

A quoi les gens dépensent-ils leur argent ?

L'intérêt de cette question réside dans les comparaisons que l'on peut faire entre ce que les jeunes pensent du système de consommation des adultes et ce qu'ils déclarent consommer eux-mêmes et entre les résultats de l'enquête nationale sur les dépenses des ménages (Service Central des Statistiques. Août 1961).

Tableau 45
sur 245 réponses

	Consommation des ménages	Jeunes
alimentation	75	30
habillement	8	20
habitation	5	6
hygiène et soins	3	18
transport et loisirs	9	
épargne, investissement	non comptée	26
	100	100

Mais l'alimentation autoconsommée n'est pas comptabilisée par le jeune ici.

- « Cet argent, ils (les riches) le dépensent en achetant de la nourriture, des habits, et le reste en achetant aux pauvres et aux vieillards les terres qu'ils ne peuvent plus travailler. » (376)
- « Il y a des pauvres dont tout l'argent passe dans l'achat de nourriture parce qu'ils ne produisent pas eux-mêmes. » (377)
- « L'école leur coûte cher (aux parents). » (378)

Et toi, à quoi dépenses-tu ton argent ?

Tableau 46
sur 245 réponses classées

a) petits besoins personnels (tabac, coiffeur, hammam)	32
b) débauche, plaisirs, cafés	23
c) nourriture, aide familiale	17
d) dépenses scolaires	6
e) épargne en vue du mariage	16
f) habillement et divers	6
	100

- « Tu connais les jeunes d'aujourd'hui, ils fument tous sans exception (17 ans). » (379)

- « On s'habille, on rapporte quelque chose à la maison et on donne le reste aux parents. » (380)
- « Ce qu'on gagne aux moissons est pris par les prostituées. » (381)
- « Moi je suis venu faire les moissons pour gagner de quoi acheter mes livres. (3ème AS). » (382)
- « On est pauvre, mais on ne veut plus mettre la jellaba et le père ne veut pas nous payer autre chose, alors on revient de Beni-Mellal avec un jeans. » (383)
- « Il y en a un, il a partagé sa paye en deux, moitié pour les prostituées, moitié pour acheter une ceinture large comme ça. » (384)
- « Celui qui gagne de l'argent doit penser à économiser pour son mariage (19 ans). » (385)
- « Tu vois ceux qui sont là (tous des jeunes), aucun n'a 50 Fr sur lui. Sinon on le saurait et on trouverait un moyen de les lui faire dépenser. » (386)

A l'un qui dit que l'argent c'est la liberté, un autre réplique :
 « Non ! seul le célibataire peut être libre avec de l'argent !
 Les autres ils sont attachés comme des bêtes. » (387)

Une batterie de quatre questions était posée ensuite pour recueillir les déclarations des jeunes sur leur système de consommation.

Supposons que tu aies 200, 1.000, 50.000 rials, plus d'un million de francs, qu'en ferais-tu ?

Tableau 47
sur 320 réponses classées

	10 DH	50 DH	2.500 DH	10.000 DH
habits et toilette	48	32	14	9
loisirs	20	22	8	7
aide familiale, nourriture	8	13	12	8
épargne et investissements	2	22	52	54
aumône, générosité	4	—	—	12
divers et sans réponse	18	11	14	10
	100			

Ce tableau est remarquable, à plus d'un titre. D'abord les réponses ayant été reçues d'une manière très parcellaire, les jeunes ne pouvaient dominer la matière de leurs désirs ou de leurs besoins comme nous pouvons le faire avec ce tableau. Le rapprochement des différentes réponses ne pouvait être fait par eux, ce qui frappe d'abord c'est la « sagesse » de nos interlocuteurs et finalement la forme conventionnelle de leurs réponses. Peu de réponses ou d'attitudes folles ou farfelues : ils gardent la tête froide et raisonnent comme raisonneraient leurs parents. S'ils ont peu d'argent, ils n'ont pas d'ambitions démesurées, ils en profitent au jour le jour, ils le dépensent à court terme, jouissent de la vie, cherchant à oublier le terme extrêmement court de sa dépense. S'ils en ont davantage ils visent de plus en plus loin et déplacent leurs aspirations vers l'entreprise.

Pour pouvoir apprécier et les questions et les réponses, il faut rappeler le montant des sommes qui circulent dans les poches de nos interlocuteurs : 1.000 Fr c'est déjà plusieurs journées de salaire, très peu ont déjà eu entre leurs mains un billet de 50 DH, aucun pratiquement n'a eu à manier un billet de 100 DH. Une somme de 2.500 DH, a fortiori de 10.000 DH, est difficile à imaginer pratiquement; ils doivent la rapporter en nombre de moutons ou de bovins.

salaire moyen	200 à 350 Fr par jour
mise au jeu de cartes	50 Fr
cotisation pour taqsira ⁽¹⁾	100 Fr
prostituée	200 Fr
gain maximum aux cartes	300 Fr

Si tu avais dix dirhams? La plupart disent, ce n'est pas suffisant, ce n'est rien !

- « J'achèterais un paquet de Casa-sport, il resterait 900 Fr, j'irais chez une prostituée pour 250 Fr faire la vidange, 100 Fr pour le bain, 50 Fr pour les billards et je rapporterais le reste à la maison pour le père. » (388)
- « Dix dirhams c'est comme rien, je les donnerais pour avoir du travail. » (389)
- « Dix dirhams c'est insuffisant mon pauvre ! c'est une somme maigre ! cela ne vaut pas la peine d'en parler, cela n'enrichit pas et ne couvre pas les besoins, surtout pour les jeunes

(1) Taqsira : veillée.

de notre époque, il n'y a qu'à les dépenser en cigarettes et en plaisirs. » (390)

- « Donnes-en encore dix de plus et cela ne suffira pas pour le bain, les cigarettes et les femmes. » (391)
- « Autant les donner à un pauvre, il n'y a rien à faire avec dix dirhams. » (392)
- « Je ne les dépenserais que pour les cigarettes, fais les comptes et s'il en reste tu peux les prendre. » (393)
- « Je les mettrais dans ma poche et je t'en demanderais dix autres et ainsi de suite... après on peut voir. » (394)

Si tu avais cinquante dirhams ?

- « Je ne suis jamais parvenu à avoir cinquante dirhams depuis que je travaille, on peut voir cette somme entre les mains d'autres gens (que nous). » (395)
- « Je mènerais la grande vie, j'inviterais cinq ou six bons copains, on passerait du bon temps. » (396)
- « Tu peux déjà acheter une jeune brebis si tu sais te débrouiller. » (397)
- « Avec cinquante dirhams tu peux rapporter de la viande à la maison. » (398)
- « Je m'achèterais des pantalons et des chaussures. » (399)
- « La plupart ici avec cinquante dirhams, ils feraient « Zaz » (habillés à la moderne). » (400)
- « Je pourrais voyager et avoir des cigarettes sans limite. » (401)

Si tu avais 2.500 dirhams ?

- « Il faut d'abord les voir, après tout s'éclaircira. » (402)
- « Je me marierais, j'achèterais un permis de conduire et je vivrais mieux. » (403)
- « D'abord je me distrairais, puis je me lancerais dans les affaires. » (404)
- « Je les partagerais avec mon père. » (405)
- « Je voyagerais à travers le Maroc du Nord au Sud. » (406)
- « J'achèterais des vaches et je « ferais des veaux ». » (407)
- « Je les déposerais à la banque et continuerais mes études. » (408)

Si tu avais un million et plus ?

- « D'où viendrait ce million, je n'ai rien mon cher, toi et moi n'avons que Dieu. » (409)
- « Un million ! je ne l'ai jamais vu. » (410)
- « Ça c'est pour le riche ! moi je suis pauvre parmi les pauvres, parmi ceux qui ont pour couverture le ciel et pour matelas la terre. » (411)
- « Je n'en mourrais pas ! je vivrais quand même ; je vivrais. » (412)
- « Si j'avais un million, je ferais comme le riche : du commerce ou bien un tracteur avec de la terre. » (413)
- « Je remplirais une boutique de bouteilles de bière, c'est ce qui rapporte le plus. Et si les policiers viennent je leur donnerai 500 Fr ou bien ils boiront gratis jusqu'à plus soif. » (414)
- « Je bâtirais mon avenir avec, et je vivrais dans le bonheur. » (415)
- « Je me marierais avec une fille très belle. » (416)
- « Et moi avec une fille moche qui a beaucoup de terre et dont le père est très vieux. » (417)
- « J'achèterais une moto-pompe, de la terre, des tracteurs et, au travail ! » (418)
- « Je me cultiverais, je m'élargirais l'esprit. » (419)
- « Achète plutôt un caïd et deviens cheikh : c'est ça qui rapporte ! » (420)
- « Avec une telle somme, je ferais du commerce, j'en profiterais avec mes parents et mes enfants et même avec un employé qui pourrait gagner son pain. » (421)
- « Pour ne pas perdre la tête, je le prêterais à mon père, il se porte bien et sait ce qu'il faudra faire pour le faire fructifier. » (422)
- « Je n'oublierais pas d'aider les nécessiteux. » (423)
- « Si j'avais un million je ne serais plus dans ce village, je serais grossiste en grains et toute la famille vivrait en ville. » (424)
- « Un million, c'est la moitié d'un camion, dis-moi à qui d'autre tu vas demander ce qu'il ferait d'un million pour que je m'associe à lui. Avec un camion tous ceux qui sont ici m'embrasseront les mains. » (425)
- « Avec un million je prends la plus belle fille de X... et je l'emmène en avion. » (426)

LA FAMILLE

La famille, le foyer, lieu où le jeune est nourri, hâvre et refuge contre la dureté du monde extérieur, mais aussi, souvent, enfer des disputes, et apprentissage de la tyrannie des anciens. Nous ne voyons pas de meilleure introduction que de transcrire ici une discussion libre sur le thème de la famille menée durant la pré-enquête et recueillie au magnétophone.

Que pensez-vous de la famille ? (427)

« Ce sont les maîtres de la maison, dit un jeune. » (428)
(silence d'une minute environ)

.....
(Nous sortons nos paquets de cigarettes et nous en offrons aux jeunes du groupe qui ont l'habitude de fumer. L'atmosphère se détend quelque peu).

Que pensez-vous du père ?

« Il se porte bien, merci ; dit un autre jeune. » (429)

(Il est important de remarquer que les jeunes laissent apparaître une grande hésitation à aborder ce sujet. Ils en ont sûrement gros à dire, mais ou bien ils ne savent pas par où commencer, ou plutôt ils répugnent à se livrer devant des étrangers).

« Si les parents n'existaient pas, rien n'existerait, dit Mohamed. Celui qui n'a pas de parents est considéré comme ne pouvant rien faire. Le père et le pain sont pour moi les choses les plus importantes. » (430)

« Oui, dit un autre, celui qui n'a pas de parents c'est comme celui qui met la main dans sa poche et n'y trouve pas d'argent. En outre, il est toujours préoccupé. » (431)

« Par contre, reprend Mohamed, celui qui a des parents est tranquille. Il peut même se permettre de s'absenter, trois ou quatre jours, sans rien craindre... si les parents se portent bien on est très content même si l'on n'a rien (misère). »

« Si nous avons du travail, nous devons les aider. » (432)

Et toi Khalifa, tu ne dis rien ? demande Mohamed (Khalifa est un jeune de 18 ans qui d'habitude est très bavard).

« Moi, dit Khalifa, je n'ai même pas de quoi m'acheter une faucille pour aller moissonner. » (433) (c'est son problème

du moment et il affecte de ne pas entrer dans la conversation).

« Tes parents ne t'aident pas ?

« Non, ils préfèrent que je ne parte pas, c'est surtout ma mère qui préfère que je travaille ici au village, même à un prix dérisoire. » (434)

Et tu n'as pas d'autres personnes à la maison ? (sous-entendu pour t'aider, pour les convaincre).

« Si, j'ai un frère marié ; il ne prend jamais position. » (435)

« Son frère est marié, dit un autre pour nous expliquer, c'est même Khalifa qui l'a aidé (à se marier) et il trouve maintenant le front de lui dire de travailler ou de quitter les lieux. Il y a souvent des disputes entre eux et ils en viennent parfois aux mains. » (436)

Et ta mère ? lui demande-t-on

« Si elle n'existait pas, tout tomberait à l'eau, c'est elle qui gouverne ! elle m'a toujours protégé, trop ! » (437)

Ton frère ne travaille pas ?

« Il travaille dans l'usine du vent (ouzine al bard : il ne fait rien). » (438)

Et toi Abderrahmane ?

« Moi ce que dit mon père ne me convient pas bien. Il m'incite à aller travailler et lui rapporter tout ce que je gagne. » (439)

Que penses-tu Chaïb de tout cela ?

(Chaïb (littéralement : vieux) est un jeune de dix-neuf ans bien que paraissant plus jeune. Il a reçu ce surnom des habitants du village après qu'il se soit révolté contre l'autorité de son père).

« C'est son père qui l'a surnommé ainsi, dit Abderrahmane, après qu'il ait mis le feu à la meule de paille de son père.

C'est vrai ? demandons-nous.

« Oui c'est vrai ! je ne dors pas la nuit à force de penser à mon avenir. Je vais, dit-il d'un ton humoristique, me rendre dans mes villas à Kénitra.

(Le groupe éclate de rire. Après un petit moment nous relançons la discussion).

Comment souhaiteriez-vous que vos parents se conduisent avec vous ?

« C'est presque trop tard maintenant, dit Abderrahmane. Nous aurions aimé qu'ils s'occupent de nous dès le jeune âge en nous emmenant à l'école, en nous faisant apprendre un métier rentable. Ils ne raisonnent pas du tout. Ils nous ont précipité dans une situation dramatique en faisant de nous des bergers et pas autre chose. » (440)

« S'ils m'avaient conduit à l'école, dit Mohamed, je leur serais resté reconnaissant, mais comme ils n'ont rien fait pour moi, je ne peux que rester sourdement hostile. » (441)

Mais est-ce qu'ils avaient les moyens ?

« De toute manière ils en ont eu, plus que nous n'en aurons jamais nous dans l'avenir. » (442)

Et toi Aomar ? comment voudrais-tu que soient tes parents ?

« Qu'ils s'occupent de leurs affaires, je n'ai pas besoin d'eux ! » (443)

et il continue :

« Lorsqu'il m'arrive de travailler — et cela est très rare — et que je leur apporte un peu d'argent, je suis très bien vu, entouré d'un maximum de précautions. Si je ne leur donne rien, je suis pris à partie, insulté et même frappé. » (444)

« Toutes les familles ne sont pas comme ça, dit Mohamed. Moi, ils savent que si je ne rapporte rien c'est que je ne peux pas rapporter. Je peux toujours manger et j'ai avec eux de bonnes relations. » (445)

.....

Le modèle familial dans les campagnes marocaines est encore très largement patriarcal comme beaucoup d'enquêtes précédant celle-ci ont pu le montrer. S'il y a un niveau de la réalité sociale qui peut changer vite en ce qui concerne la famille c'est certainement celui de l'attitude des jeunes de sorte que l'on doit pouvoir constater un décalage assez notable entre le modèle traditionnel, la réalité de la hiérarchie existante dans la famille et l'attitude de la jeunesse à l'égard de ceux-ci. Pour juger ces hypothèses nous avons posé trois questions : une sur le modèle d'autorité, une seconde sur le choix du conseiller ou du confident, une troisième sur la dimension de la famille. La conclusion, en gros, est que la famille, tout en conservant le modèle patriarcal, s'est réduite en raison de sa meilleure adaptation au monde

moderne, et que l'on recherche plutôt les conseils des gens de sa génération que de ceux de la génération des parents, enfin que la solidarité du sang, par la voie agnatique, domine encore très largement.

Qui est responsable de la famille ? Qui dirige en réalité ?

Les jeunes ont sur ces questions des observations extrêmement fines et riches, ils savent bien comment les choses se passent.

Tableau 48

— le père	41	
— la mère	27	
— le frère aîné ou grand	23	
— le grand-père	2	
— la grand-mère	2	
— les oncles directs		— dont 10 orphelins de père
— la grande sœur		
— la tante directe		
— les oncles par alliance		
— la belle sœur		
5		
100		

Quant au sexe on peut remarquer que les masculins sont considérés comme dominants dans 68 % des cas, les femmes ayant le bâton de commandement dans 32 % des réponses. A propos des générations, les grands parents sont cités dans 4 % des cas, les parents et ceux de leur génération dans 71 % des cas, enfin les jeunes déclarent diriger dans 25 % des cas. On sent déjà l'effondrement du système patriarcal. Les agnats dominent dans 70 % des cas, les utérins dans 30 % des réponses seulement. On trouve des femmes dont la décision prime sur celle du mari, mais le plus souvent c'est le père qui l'emporte.

« C'est à mon grand frère que reviennent les grandes décisions, bien sûr en apparence c'est au père, mais mon frère est très intelligent, il réfléchit bien et nous aime beaucoup. » (446)

« Il peut arriver que le fils ait son mot à dire, mais il ne passe à l'action qu'après consultation et accord du père. » (447)

« Cependant si le fils est chéri depuis son enfance, s'il est instruit, tous ses caprices sont satisfaits, on dirait que c'est lui qui dirige. » (448)

« Il y a des familles où père et fils s'entraident pour participer tous à la vie familiale. » (449)

Qui consultez-vous dans la famille avant d'agir ?

Tableau 49
sur 224 réponses

— le père	35
— la mère	31
— le frère aîné	11
— le frère	3
— la sœur	4
— l'oncle paternel maternel	4
— la tante	9
— le cousin germain	
— le cousin SAI	
— le grand-père	
— les parents SAI	
— les amis	3
— les voisins	
	100

Si l'on regroupe ces réponses d'après le sexe du conseiller, on note 64 % de conseils masculins pour 36 % de féminins. Les jeunes ont un peu plus tendance à penser que les femmes sont à consulter qu'ils ne les croient prépondérantes (comparaison du tableau 49 avec le tableau 48).

Du point de vue des générations on consulte ses grands-parents dans moins de 1 % des cas, les parents de la génération du père dans 70 % des cas et ceux de sa propre génération dans 29 % des cas. Il est net que l'on ne pense pas que les conseils des grands-parents puissent avoir le moindre intérêt, par contre il semble bien que l'on s'achemine vers une augmentation du poids de la jeune

génération du point de vue de la conduite de sa vie. En effet, on considère que les jeunes dominent dans 25 % des cas (question précédente) mais on tient leur jugement pour valable dans 29 % des cas : différence modeste mais nette.

Du point de vue du « sang », les avis des agnats l'emportent nettement sur les avis utérins (60 % pour 35 %) les étrangers ne sont pas absents (5 %). Là encore par rapport à la répartition du pouvoir réel dans la famille on constate une différence dans le sens de la diminution du rôle des agnats.

Il paraît utile de présenter ces résultats dans les tableaux ci-dessous :

Tableau 50

	Pouvoir	Avis
masculin	68	64
féminin	32	36
	100	100

Tableau 51

	Pouvoir	Avis
grand-parents	4	1
parents	71	70
fratrie	25	29
	100	100

Tableau 52

	Pouvoir	Avis
agnats	70	60
utérins	30	35
étrangers	—	5
	100	100

« Je consulte toujours mon père pour qu'il me donne l'ordre de faire ce que je lui demande. » (450)

- « Je m'entends bien avec mes frères... et à la fin nous nous réunissons tous avec le père pour discuter ensemble. Chacun dit alors son idée pour aboutir à une conclusion profitable à tous. » (451)
- « Lorsqu'il s'agit de secrets, c'est à ma mère que je les confie : « l'homme est toujours amoureux de sa mère (en français). » (452)
- « Et quand dans une discussion j'en viens à me mettre en colère, il (mon père) me prend et me console en disant que je n'ai qu'à boire et manger sans m'en soucier de rien, que l'on fera ce qui est bon pour tous. Il cherche à me comprendre moi qui n'arrive pas à comprendre. » (453)
- « Maintenant il (le père) me dit : débrouille-toi, je ne me mêlerai plus de tes affaires. Travaille pour toi, épouse qui tu veux ! » (454)
- « Lorsqu'il s'agit de quelque chose concernant la famille je consulte mon père, mais mes frères doivent être présents et ma mère aussi. A ce moment le père dit son mot et chacun donne son avis, car comme dit le proverbe : « on trouve dans la rivière ce qui n'est pas dans la mer ». Je veux dire que bien que le père soit fort, chef de famille et âgé, il ne peut accomplir une action qui n'honore pas sa famille ou qui soit la cause de son malheur. C'est pourquoi il faut la consultation de tous. » (455)
- « Non, dit un autre répondant au précédent, le père consulte chacun en douce avant ; il connaît le point de vue de chacun, il se forme une opinion et il la dit devant les autres ; et puis alors, il leur demande à chacun de se prononcer ; comme ça celui qu'il sait d'avance ne pas être d'accord est obligé d'accepter ou bien de se mettre en travers. Mais lui, le père, il n'a rien fait à la légère, il a pesé les choses avant. » (456)
- « C'est l'affectueuse mère qui peut garder nos secrets. » (457)
- « On porte le nom du père sur cette terre mais le nom de la mère dans l'autre monde. » (458) (Croyance matriarcale).
- « La mère fait de son mieux pour faire admettre notre point de vue au père, elle lutte jusqu'à ce qu'il soit convaincu. » (459)
- « Seule la mère peut s'occuper du mariage car le fils ne peut en parler directement au père : c'est honteux ! » (460)

- « Tu peux discuter avec eux au sujet de l'argent et du travail, mais les autres sujets il vaut mieux les éviter, parles-en à ton frère ou à un cousin qui a été à l'école comme toi. » (461)
- « Celui qui décide dans la maison c'est le plus âgé ou celui qui comprend le plus. » (462)
- « C'est comme pour les élections, on suit celui qui comprend le mieux ce qui se passe hors du village. » (463)
- « La mère... son avis est très solide. » (464)
- « (ma mère) c'est elle ma directrice dans toutes mes affaires ; je veux toujours obtenir sa bénédiction qui me soutiendra. » (465)
- « Je m'entends mieux avec ma mère car je n'ai pas de pudeur (sociale) devant elle. » (466)
- « Mon père est assez âgé, il n'est plus en mesure de satisfaire aux besoins de la maison, il en a chargé mon frère aîné : c'est comme s'il avait remis sa démission à son fils. » (467)
- « Il faut toujours qu'il y ait des disputes entre le père et la mère. Un jour celle-ci ramasse ses affaires et s'en va se plaindre dans sa famille. Moi, une fois rentré à la maison je me mets en colère contre cet état de choses et je gronde le père : pourquoi as-tu mis notre mère à la porte ? pourquoi lui as-tu dit de mauvaises choses ? Après lui avoir dit ces paroles je cours à la réconciliation. Je vais chercher ma mère chez elle, je lui dis qu'il n'y a pas de mal à ce qu'elle retourne à la maison, qu'elle devrait faire cela ne serait-ce que pour les gosses... quant au père, qu'il faut lui laisser dire ce qu'il veut... Sois souple avec lui, tu peux l'avoir à la tactique, s'il te dit fais ceci réponds oui, même si tu dois n'en rien faire. Nous en avons marre, nous avons grandi maintenant et on ne le supporte plus dans sa façon de traiter notre mère. » (468)

Qu'est-ce que la famille pour vous ? Les parents seulement ou d'autres parents encore ?

Il s'agissait ici de connaître le point de vue des jeunes sur la nature et la dimension de la cellule familiale, ménage, famille étendue, famille patriarcale. Avaient-ils le sentiment que la grande famille se dispersait ou au contraire qu'elle demeurerait une réalité tangible avec laquelle il faut encore compter.

Tableau 53

— ménage	37
— grande famille	27
— patriarcale	19
— divers et n.r.	17
	100

Dans cette terminologie, le ménage — appelé d'ailleurs *kanoun* — comprend les auteurs et leurs enfants c'est-à-dire deux générations au maximum, la présence d'autres parents étant accidentelle ou occasionnelle (voyage). La grande famille est une famille où les deux lignages utérins et agnatiques cohabitent en partie d'une manière régulière. La famille patriarcale est purement agnatique. Seule la mère ou la belle-fille est présente sous le toit familial d'une manière régulière encore se sentent-elles appartenir au lignage utérin. Les divers sont des cas d'espèces de familles partielles constituées à la suite du décès de l'un des auteurs ou d'une adoption.

Dans les réponses, ce qui est remarquable, c'est l'effacement relatif de la famille patriarcale au profit du « ménage » (ce qui est une évolution classique) mais également au profit de la grande famille, ce qui est surprenant et mériterait peut-être d'être ultérieurement approfondi. En quelque sorte, le lignage utérin viendrait rééquilibrer le lignage agnatique au sein de la grande famille. Quelques sondages montrent que les ménages sont plutôt le fait de familles pauvres, que les grandes familles sont celles constituées par l'alliance de lignages agnatiques relativement pauvres avec des lignages utérins plus riches.

- « Dès que quelqu'un se marie, c'est un membre de moins dans la famille. Le foyer est composé des membres réunis dans une même maison, alors que la famille peut être composée de membres dispersés dans plusieurs maisons. »
- « La famille se disperse... parce que certains membres de la famille sont riches et d'autres pauvres. Les riches n'aident pas les pauvres même s'ils sont de la famille ; ceci provient de la convoitise et du fait que l'on a une trop haute idée de soi. C'est là le type de famille (prédit) de la Fin du Monde ».

A propos d'une sœur :

- « Elle était de la « famille » jusqu'à ce qu'elle ait grandi et se soit mariée avec un homme, loin de nous... nous étions désolés et aurions aimé qu'elle reste avec nous. »
- « Que les frères cohabitent toujours dans une même maison est une chose impossible, qui n'aura jamais lieu, (ils se disputent et se séparent). »
- « De toutes façons la maison et ceux qu'elle abrite constituent ce qu'on appelle chez nous la famille. »

Quels sont les devoirs de la famille à l'égard des enfants ?

Nous avons posé la question sous la forme générale et sous la forme personnelle : que doit faire la famille pour ses enfants ? et la tienne que doit-elle faire pour toi ?

Tableau 54
pour 154 réponses classées

a) assurer la scolarité	22
b) assurer l'éducation	20
c) assurer l'entretien	19
d) manifester son affection, son soutien moral, sa compréhension	13
e) accorder des libertés	7
f) trouver du travail	6
g) préparer le mariage	4
diverses réponses	9
	100

Les jeunes ruraux attendent d'abord de leurs familles qu'elles assurent leur formation (a+b=42%) et secondairement qu'elles préparent leur avenir (f+g=10%).

- « D'une façon générale, elle (la famille) doit les envoyer à l'école parce que c'est son devoir. » (575)
- « Moi je demande à ma famille de m'aider à poursuivre mes études, car je ne veux compter que sur son aide. » (576)

- « Elle doit m'envoyer à l'école car c'est par l'amélioration de l'individu que s'améliore la société, et si l'individu est déchu, il n'y a pas de doute que la société soit déchu un jour. » (577)
- « Elle doit les aider pour qu'ils (les enfants) soient assurés de pouvoir se débrouiller par eux-mêmes dans l'avenir et qu'ils soient profitables pour la famille et la nation. » (578)
- « Elle ne peut pas les laisser avec des habits sales : ils seraient la risée de tout le monde. La famille doit faire tout son possible pour soigner ses enfants. » (579)
- « J'étudierai jusqu'à obtenir une grande importance (sociale), si Dieu veut, et je leur rembourserai ce qu'ils ont fait pour moi. » (580)
- « Le jour où je serai grand et où je serai capable, ils me marieront et je constituerai à mon tour un foyer, je ferai des enfants,... de manière à ce que, s'ils (mes parents) meurent, j'assure leur descendance avec mon foyer et mes enfants. » (581)
- « Il est du devoir du père de marier son fils. » (582)
- « Ma famille m'a envoyé à l'école et a fourni tous les efforts nécessaires, mais en vain... cependant elle doit se mettre sur le même pied d'égalité que moi, elle ne doit pas m'astreindre à faire de grosses besognes, car j'ai étudié au long de dix années et je suis sorti de l'école, je ne sais ni travailler ni me débrouiller dans les affaires, ni faire quoi que ce soit. Elle ne doit pas me pousser à bout, car j'ai (droit à) ma part de bonheur parmi les gens heureux. » (583)
- « Il est préférable que la famille soit restreinte. Celle-ci est petite ? il n'y a pas beaucoup de disputes, tout le monde obéit aux ordres du père ; à l'heure du bruit, il n'y a pas trop de bavardages et la besogne quotidienne de la mère est allégée et pas trop difficile. » (584)
- « Ma famille est très pauvre. Nous travaillons jour et nuit et en vain. Dieu vous préserve (d'être dans une telle famille) la *baraka* est à jamais absente... jadis pourtant notre famille était nombreuse et aisée, mon père était le cheikh de la tribu. » (585)

Par cette phrase on voit reconnue l'idée bien classique, dans la société patriarcale, d'une liaison étroite entre la dimension de la famille, son rôle social, son élévation politique, son aisance et la grâce divine.

- « Lorsque les saints te maudissent les parents peuvent réparer

les conséquences, mais si les parents te maudissent, aucun saint n'y peut quoi que ce soit. » (586)

« La famille doit toujours satisfaire les désirs (du jeune) : lorsqu'il a envie de quelque chose, ils doivent faire de leur mieux pour satisfaire ce besoin afin (que le jeune) garde toujours son attachement pour la famille et qu'il l'aime du meilleur amour. » (587)

« Si la famille est pauvre, elle ne peut rien pour le jeune. » (588)

« Dieu merci, je suis grand, c'est à moi de faire quelque chose pour ma famille. » (589)

Quels sont les devoirs du jeune envers sa famille ?

Les réponses étaient suscitées par la question : *et toi ? que dois-tu faire pour ta famille ?*

*Tableau 55
pour 103 réponses classées*

soutien matériel	27
obéissance	20
respect	19
bons rapports	11
soutien moral	7
gratitude	7
divers	7
	100

« Je dois les vêtir comme ils m'ont vêtu depuis mon enfance. » (590)

« Le devoir de l'enfant envers sa famille est l'obéissance et le travail pour ses parents. Il doit leur apporter habits et nourriture, jusqu'à ce qu'ils quittent ce monde pour la paix éternelle afin qu'il obtienne leur bénédiction et mérite le paradis qui est notre meilleure récompense. Car les ingrats seront demain, le jour de la Résurrection, au cœur de l'Enfer. » (591)

- « Si je n'ai pas d'emploi, je ne pourrai rien faire pour eux. » (592)
- « Je leur dois du respect et ils m'en doivent autant de leur côté. Ils doivent me donner ce que je demande comme j'ai à accomplir ce qu'ils demandent. Je les respecte parce que le respect des parents nous est recommandé par Dieu Tout-Puissant. » (593)
- « Je dois leur être reconnaissant pour ce qu'ils ont fait pour moi quand j'étais petit enfant : ils m'ont éduqué et ont payé très cher mon bonheur et ma venue au monde. » (594)
- « Ils (les autres jeunes) ne font rien... qu'ils fassent au moins ce que leur demandent leurs pères, qu'ils étudient bien, qu'ils se tiennent propres, qu'ils s'éloignent de la débauche et tiennent le droit chemin (sous-entendu, c'est le moins qu'on puisse leur demander et ce ne serait pas si mal). » (595)
- « Les enfants, de nos jours, ne donnent pas satisfaction (à leurs parents), leur nombre s'accroît sans que s'améliore l'éducation... ils ne font que s'adonner à la débauche. » (596)

D'une manière générale les réponses portant sur la famille sont empreintes d'une teinture religieuse, jamais autant que pour le thème de la famille nous n'avons senti combien était proches pour les jeunes l'enseignement de l'Islam et la conduite qu'ils avaient à tenir avec leurs parents — l'attitude globale des jeunes, au moins celle qui est exprimée, est beaucoup plus respectueuse, beaucoup plus conventionnelle que leurs opinions relativement aux autres thèmes — quel que soit leur comportement réel. Les jeunes conviennent tous du respect, de l'obéissance et de la gratitude qu'il faut avoir avec les parents. Très peu se révoltent ouvertement contre leur famille. Il semble bien que la famille est leur seul refuge, le havre, le seul soutien dont ils peuvent se prévaloir à la campagne. Là encore, ils peuvent être compris et reconnus.

- « Je ne manquerai pas de les soigner et de les ménager pour ne pas perdre mon avenir... j'aurai besoin d'eux face à mes pareils. » (597)
- « Chaque année, si Dieu le veut, je les enverrai à la Sainte Mecque pour sacrifier à cette obligation divine. Je dois aussi les respecter et ne laisser échapper aucune parole hors de propos à leur sujet, jusqu'à ce que Dieu fasse selon sa volonté. » (599)

LA FEMME

Près de la moitié de nos interlocuteurs, bien que célibataires, étaient en âge de se marier, les autres y songeaient aussi. Qu'est-ce pour le jeune que cette future femme : une épouse ? la mère de ses enfants ? une maîtresse ? une domestique ? tout cela à la fois ? Comment le jeune intègre-t-il dans la nouvelle société l'image de la femme citadine ? celle de la prostituée ? celle de la fille que son père va lui donner comme épouse et l'idéal qu'il se fait du mariage ?

Etant donné l'importance de cette question — l'exploration préalable des thèmes avait montré que le travail, l'argent, la sexualité et la femme, étaient les grandes préoccupations des jeunes — nous avons posé sept questions pour dégager les modèles idéaux du mariage et les aspirations des jeunes.

Que font les femmes chez vous ?

L'objectif visé par cette question était d'arrêter l'image que les jeunes se faisaient des femmes mariées de leur village : leur grande sœur, leur mère, les femmes de la tradition. Ce sera un point de repère pour les questions suivantes.

Tableau 56

135 réponses

	Q. 1	
— travail ancillaire	22	
— aide le mari au champ	20	
— travail artisanal à domicile	16	femme productrice 30 %
— éducatrice des enfants	10	femme au foyer 59 %
— salariée à l'extérieur	9	
— plaisir du mari	7	
— chef du foyer	5	
— divers	11	
	100	

Pour cent vingt réponses claires, la femme est considérée dans 50 % des cas comme un moyen de production, dans 25 % comme adonnée au travail ancillaire, dans 10 % des cas comme s'occupant des enfants. Les autres catégories apparaissent peu.

- « Elles s'occupent des affaires du foyer, du linge, de la cuisine et aident leurs maris durant la moisson. » (469)
- « Dans la famille aisée, la femme ne fait que la cuisine, et elle ne parvient pas à faire autre chose tant il y a de travail : petit déjeuner, casse-croûte, déjeuner, casse-croûte, dîner, thé, etc. autant pour toute la famille qui est grande que pour les travailleurs (embauchés) par le mari. Cela l'empêche de faire autre chose, aussi les riches sont-ils *obligés* de prendre plusieurs femmes pour suffire à la besogne. Si vous avez des femmes en trop, dit-il à l'adresse des enquêteurs, il faut nous les apporter (il rit à la satisfaction de tous). » (470)
- « La femme assure des tâches pénibles bien plus qu'à la ville : puisage de l'eau, portage du bois... » (471)
- « Elle ne peut donner une bonne éducation à ses enfants que si son mari est instruit ; car (alors), il la forme et l'oblige à bien élever les enfants. » (472)
- « Si elle est mariée avec un pauvre fellah, elle l'aide sur son lopin de terre. » (473)
- « Elle travaille aux champs pour une bouchée de pain. » (474)
- « Si elle est belle et encore jeune, son mari ne la laisse pas sortir. » (475)
- « Lorsque la femme a perdu son mari, elle s'occupe de tout, va au souq, achète et vend, élève des animaux et même laboure la terre : il y a des femmes qui sont aussi capables que les hommes. » (476)
- « Ici la principale activité des femmes après la cuisine, c'est le travail de la laine. Elles prennent la laine à l'état brut et en font toutes sortes de choses : couvertures, *jellabas*, *burnous*, *haïk*... Dans chaque maison il est fréquent de trouver un métier à tisser qui occupe au moins deux femmes toute la journée. Les produits réalisés sont vendus au souq par le mari ou par une femme âgée qui peut sortir. » (477)
- « Les femmes travaillent surtout la nuit, dit un jeune en ricanant. » (478)
- « Les plus vieilles sortent pour chercher l'eau à la séguia,

elles font cela à longueur de journée, les plus jeunes ne sortent pas, c'est interdit! » (479)

« D'ailleurs une jeune femme ne peut pas sortir, elle reste à la maison où elle a de quoi s'occuper : propreté du foyer, la cuisine, le pain. » (480)

« Les vieilles femmes se rendent constamment au souq pour faire le marché et papoter entre elles. » (481)

Que doit faire la femme ? dans le sens de quels sont les travaux, les activités qu'elle doit faire ? Que pensez-vous que doit faire la femme ? Nous cherchions avec cette question à mettre en évidence un décalage avec la première question. Mais ils ont répondu pareillement : soit en raison de la proximité de la question, soit parce qu'au fond ils appartiennent bien encore — en ce qui concerne leur attitude à l'égard des femmes — à la culture de leur père et qu'ils suivent la même norme qu'eux. Ce ne sera pas la première fois qu'ils apparaîtront très conventionnels. On note cependant quelques différences sensibles.

Tableau 57
sur 150 réponses classées

	Q. 2		
— travail ancillaire	22	75	femme au foyer
— éducatrice	22		
— aide le mari	18		
— plaisir du mari	13		
— salariée chez des tiers	10	18	femme productrice
— artisanat à domicile	8		
— chef de foyer	—		
divers	7		
	100		

La femme au foyer pour les travaux domestiques, l'éducation des enfants, l'aide du mari et pour son plaisir, sont nettement en tête, davantage que ce que les jeunes disent qu'il en est actuellement.

Par rapport à l'évolution actuelle qui se dessine, les jeunes apparaissent plutôt rétrogrades sauf en ce qui concerne l'état actuel décrit. N'y a-t-il pas ici l'indice que les jeunes regrettent fortement l'incapacité de leur mère à les éduquer d'une manière moderne ? Les jeunes seront-ils plus sensibles au rôle d'éducatrice de leur femme et cela aura-t-il un effet dans le choix de leur épouse, pour autant qu'ils puissent la choisir ?

- « La femme doit faire le ménage, c'est tout. C'est là son devoir (ironique) et rien d'autre. » (482)
- « Je veux qu'elle travaille pour moi, qu'elle me prépare à manger. » (483)
- « La femme chez nous est un melk comme la terre, elle fait tous les travaux ménagers. » (484)
- « Elle ne doit pas sortir parler avec n'importe qui. » (485)
- « Qu'elle aide les parents à la maison, c'est tout. » (486)
- « Elle doit lui (mari) confectionner une jellaba de qualité pour qu'il puisse s'enorgueillir devant les autres. » (487)
- « Qu'elle éduque ses enfants, qu'elle les envoie à l'école pour qu'ils soient dressés et deviennent capables d'aider le peuple dans l'avenir. » (488)
- « S'il y a une dispute entre père et fils, son devoir est de tempérer. » (489)
- « Elle doit envoyer les enfants à l'école tous les matins pour qu'ils s'éduquent et deviennent des hommes d'avenir. » (490)
- « Elle a bien des choses à faire... (sous-entendu). » (491)
- « Elle doit d'abord s'intégrer à la société et participer à tous les travaux de l'homme. » (492)
- « Elle doit participer avec l'homme dans le domaine de la guerre. » (493) (?)

Qui choisit ton épouse ? La question a été en fait comprise plutôt sous la forme : qui doit choisir ton épouse ? car la différence entre ce qui se fait et ce qui est souhaité par les jeunes est trop grande pour être l'effet de l'imprécision de notre méthode. La réponse à cette question est très en avance sur la situation réelle, en avance, compte tenu du sens de l'évolution que l'on peut constater en ville par exemple ou d'une province urbanisée ou développée par rapport à une autre moins favorisée.

Tableau 58

— moi-même	40	38
— père et mère	18	
— mère	13	
— père	7	
— autres parents	6	
divers	16	
	100	

- « Si je ne la vois pas avant, je refuserai de l'épouser, ce n'est plus comme on pense... » (494)
- « On doit la choisir soi-même car elle partagera ma vie. Si c'est moi qui la choisis ça promet une vie heureuse et paisible, un lien solide, une entraide pour l'intérêt du couple, un amour partagé. » (495)
- « C'est moi qui la choisirai... on ne pourrait pas la choisir pour moi. Les âmes ne sont pas toutes les mêmes, ni les cœurs non plus. Mon amour pour elle ne peut être l'égal de l'amour de quiconque. » (496)
- « De nos jours le mariage s'est modernisé, le mari doit voir d'abord sa femme et réciproquement. » (497)
- « Qui la choisirait pour moi, si ce n'est moi-même? Ils risquent de m'en trouver une infirme. On doit choisir soi-même parce que les autres n'ont pas le même œil que toi. Les parents choisissent n'importe qui, pourvu que le jeune soit casé afin que, si jamais il a besoin de partir en ville, ils (puissent) l'accabler de remarques: qu'as-tu besoin d'y aller? tu es père de famille. » (498)
- « Si je laisse cette affaire qui est une affaire importante à un autre, il peut m'amener une femme que je ne connais pas et ceci est une chose que je refuse. » (499)
- « J'ai appris à connaître la différence entre la citadine et la campagnarde et je sais comment doit être l'épouse: c'est

moi qui la choisirai et je la fréquenterai une ou deux années pour examiner son comportement, voir si elle est instruite ou non, sociable, si elle convient dans mon milieu, mes voisins, mes petits frères. » (500)

- « Le mariage est devenu une chose difficile parce que, si le père choisit l'épouse du fils, sans que celui-ci ne la voit, il n'y a aucun doute pour que, peu après, le couple ne se sépare, parce que le fils n'a pas trouvé ce qu'il voulait. C'est pour cela que nous appelons cela « le mariage du père ». Si c'est le père qui choisit, c'est à lui qu'elle plaît et il en conclut qu'elle doit plaire (également) au fils, ce qui est inconcevable. » (501)
- « Ici à D.G. ce n'est pas le jeune qui choisit sa future épouse, ce sont les pères qui s'en occupent, mais moi je veux parvenir à la choisir moi-même. » (502)
- « Ce sont les femmes qui s'y connaissent. L'homme ne peut voir les jeunes filles. » (503)
- « C'est la mère qui se renseigne sur la future épouse, elle s'enquiert de sa beauté, du prestige de la famille et ensuite les deux mères se rencontrent pour discuter. » (504) (Information de type ethnographique : « c'est comme cela que cela *doit* se faire).
- « Pour savoir si elle est belle, on demande à sa mère ou sa grande sœur, pour savoir combien il faut payer, on demande au père. » (505)

Dans les campagnes, le mariage ne se fait pas en deux temps, comme en ville. Souvent, en fait, le mari ne voit sa femme que le jour de la consommation du mariage.

- « Chez nous ce n'est pas comme en ville, ici c'est le père qui marie le fils. Le futur époux, en principe, n'a aucune information sur la fille. En fait, il y a beaucoup de stratagèmes pour la voir lorsqu'elle va puiser l'eau... chercher du bois... Sinon, on envoie sa sœur pour l'attirer à l'extérieur. Le père de la fille est très mécontent s'il apprend que sa fille a été vue par le futur époux, car il craint d'être la risée des gens du village. » (506)
- « La jeune vierge est le centre d'honneur et le centre de honte de la famille selon sa bonne ou sa mauvaise conduite. » (507)
- « Les filles et les garçons maintenant se connaissent avant.

Tout ce que vous dites est du mensonge (à l'adresse des autres jeunes). On répète on ne peut pas voir la fille mais aujourd'hui même la fille cherche à connaître le futur mari. » (508)

- « Mon frère, pour son premier mariage, n'avait jamais vu sa femme. Le jour de son arrivée à la maison, il a constaté qu'elle avait neuf ans. Après six ans d'union elle n'a pas voulu de lui et il s'est trouvé dans l'obligation de divorcer, d'ailleurs elle était stérile. Depuis il refuse de se marier sans avoir vu d'abord sa future femme : il est toujours célibataire depuis trois ans. » (509)
- « Les hommes font la fatha, les femmes poussent des youyous pour le faire savoir partout : ce sont les deux actes qui valident le mariage. » (510)
- « Nous faisons partie des pays arriérés en ce qui concerne le mariage. » (511)
- « Plus grand que l'obéissance aux parents est l'amour de Dieu. (énigmatique). » (512)

Qu'est-ce que tu ne permettras pas à ta femme de faire ?

Volontairement nous avons pris la forme négative. D'abord parce que la pré-enquête avait montré que c'est sous la forme négative que spontanément ce thème était abordé, ensuite on désirait provoquer les réponses conventionnelles maxima pour pouvoir les comparer avec la situation réelle existante. En fait, nous regrettons de ne pas avoir posé également la question : que laisseras-tu faire à ton épouse ?

Tableau 59
sur 105 réponses classées

— elle ne doit pas sortir	24
— elle ne doit pas parler avec des étrangers	24
— elle ne doit pas travailler	16
clausturation 64 %	
— elle ne doit pas se disputer avec moi	12
— elle doit obéir	10
obéissance 22 %	
— elle ne doit pas suivre la mode (vestimentaire)	7
— divers	7
	100

- « Pas de liberté ! interdit, sinon elle serait infidèle. » (513)
- « Interdit d'entrer quand le mari n'est pas là ! » (514)
- « Même les autres femmes, je ne voudrais pas qu'elles viennent, car il y en aura toujours une pour dire : « regarde comme tu es sale ! comme tu perds ton temps ! tu n'as pas vu les autres femmes » etc. même si ce n'est pas vrai, et elle partira pour aller avec un autre, qui d'ailleurs la traitera beaucoup plus mal que moi. ». (515)
- « Ce que je ne lui laisserai pas faire, c'est le travail aux champs devant tout le monde, mais si elle est moderne elle peut aller à son travail. » (516)
- « Si elle sort dehors elle perdra sa qualité d'épouse. Il n'y a pas de confiance à avoir dans les femmes. » (517)
- « Ce que je lui interdirai c'est de sortir, car un homme pourrait l'avoir et le résultat serait la procréation de bâtards. » (518)
- « Mon pauvre, tu peux surveiller ta femme tant que tu voudras, elle fera ce qu'elle voudra ! » (519)
- « Si je la prends en train de parler à quelqu'un, je la bâtonnerai : il n'y a pas de confiance à avoir dans les femmes. » (520)
- « Si elle me trompe, il ne me restera plus qu'à l'égorger. » (521)
- « Je ne lui permettrai pas de mettre la mini-jupe ou la jellaba sans capuchon, ni des lunettes non plus, ni encore du rouge à lèvres, cette peinture d'épicier. » (522)
- « En ville, j'ai vu une fille étudiante avec un garçon, elle fumait et levait son nez vers le haut. Crois-tu que c'est bien cela ? » (523)
- « Je ne lui permettrai pas de me désobéir ou de mettre des habits qui ne correspondent pas à la vie humaine et sociale. » (524)

Au fond si le comportement des jeunes correspond plus tard à leurs attitudes et à leurs opinions actuelles — ce qui peut se discuter — il y a peu de chance que les rapports dans le couple changent sans une grande transformation des influences extérieures ou de la volonté des épouses. Les jeunes masculins se déclarent parfaitement d'accord avec leurs parents sur la manière de traiter l'épouse.

Quelles sont les qualités que vous souhaitez à votre femme ?

*Tableau 60
sur 186 réponses classées*

bon comportement	35
beauté	24
propreté	22
bonne origine familiale	7
intellectuelle	5
divers	7
	100

Le « bon comportement » a pu être classé en trois sous-rubriques : bon comportement social (55 %), bon comportement conjugal, entente avec le mari (31 %), bon comportement avec les parents (14 %). Ce que l'on peut traduire en premier lieu, la femme ne doit pas faire parler d'elle, en second lieu, elle doit obéir, enfin subsidiairement elle doit s'entendre avec mes parents. Ce bon comportement c'est en somme la souplesse et la pudeur principalement. On remarquera la faible importance des qualités intellectuelles, mais la considération tout de même qu'on y porte dans 5 % des cas. Enfin la bonne origine familiale semble, par rapport à la réalité présente, être singulièrement diminuée d'importance.

- « Qu'elle travaille à la maison, je n'en ai que faire si elle franchit le seuil. » (525)
- « C'est la même chose pour mes frères et pour mes parents, elle doit rendre les mêmes services. » (526)
- « Elle doit être obéissante et respectueuse. » (527)
- « Elle doit m'obéir et respecter mes parents. » (528)
- « La vraie beauté n'est pas celle du visage mais celle de l'action. » (529)
- « Seules limites sont les murs de la maison. » (entendez : elle ne doit pas sortir !) (530)
- « Il faut qu'elle soit belle, 1 m 60 de long, 40 cm de large et 60 kg. » (531) (?)

- « Belle, honnête et respectueuse à l'égard des parents, instruite pour éduquer mes enfants. » (532)
- « La propreté fait partie de la foi. » (533)
- « Il faut qu'elle soit belle car si elle est laide je serai tenté par les prostituées. » (534)
- « « Tu as mis une jupe courte au-dessus des genoux » (chant populaire). Celle-là n'est pas une fille pour le mariage. Je préfère les campagnardes, elles n'ont rien derrière la tête. Elle ne savent ni chanter, ni rien. » (535)
- « La moderne est propre et la propreté fait partie de la foi. Si tu l'accompagnes au cinéma elle comprend ton comportement, (ce n'est) pas comme la campagnarde. » (536)
- « La campagnarde peut vivre avec moi toute la vie jusqu'à la tombe alors que la citadine ne vivra pas un mois : elle est trop habituée à fréquenter les charlatans, à se promener sur l'avenue, à soigner son apparence, à faire du chiqué, à se couper les cheveux. » (537)
- « Du reste la moderne ne sait pas faire la cuisine. » (538)
- « Elle doit être de grande famille et pas de famille pauvre. » (539)
- « Il faut qu'elle soit sous mes ordres, voilà la qualité. » (540)

Et cette anecdote :

- « Je connais une fille de rêve que j'aime follement, qui me reçoit en cachette et qui est encore vierge. Elle m'aime aussi. Je lui fais des cadeaux chaque semaine. Elle ne pourra pas se marier avec moi car sa famille est beaucoup plus riche que la mienne (un peu après il avoue que tout cela est faux, qu'il nous a raconté une histoire, qu'il s'agit d'une « fille de rêve »). » (541)
- « Tout le monde a une fille de rêve, reprend un autre. » (542)
- « Je la regarde, elle me regarde : je l'aime, elle m'aime. » (543)

Epouseras-tu une femme ou plusieurs ?

Qu'en est-il de la polygamie chez les jeunes ? Le modèle du ménage monogame moderne de la société industrielle s'est-il imposé aux jeunes ruraux ou bien ceux-ci aspirent-ils à prendre plusieurs femmes ?

Statistiquement la réponse est assez claire :

Tableau 61

monogames	70	sur 153 réponses classées
polygames	26	
non réponses	3	
	100	

mais l'analyse qualitative fait apparaître des nuances et des contradictions intéressantes. La monogamie est justifiée par les arguments suivants : raisons économiques d'abord (avec sous-entendu : « si j'étais riche j'en prendrais d'autres ») ; souci d'entente conjugale (bonheur de l'épouse, avenir des enfants) ; souci de réduire les problèmes créés par la polygamie avec les familles respectives de chaque femme ; désir de réduire les problèmes de la sexualité polygame. La polygamie est envisagée presque toujours en fonction des moyens du mari et justifiée comme moyen de satisfaire une sexualité déclarée débordante, comme moyen d'accroître la capacité de procréation (plus on a d'enfants, mieux on vit), comme moyen d'accroître les forces de travail à la maison.

- « Je n'épouserai qu'une seule femme, parce qu'il y a du dégât à réunir plusieurs femmes. » (544)
- « Une seule me suffit : si je me sépare de la famille, je pourrai suffire à ses besoins. » (545)
- « Je n'en veux qu'une seule, même si le Chraa nous en a permis quatre. » (546)
- « Le mariage avec plusieurs femmes conduit aux disputes. » (547)
- « Je pense n'en épouser qu'une seule, car mon père a deux épouses et je vois bien comment elles se comportent avec lui : je pense en épouser une seule pour n'avoir pas d'amour partagé entre plusieurs femmes et entre des enfants de mères différentes... l'époux de plusieurs n'aime pas également tous ses enfants. » (548) (probablement problème personnellement ressenti).
- « Si j'ai de l'argent, j'en prendrai plusieurs. » (549)
- « Une campagnarde pour le jour, une citadine pour la nuit. » (550)

Combien d'enfants aimerais-tu avoir ?

Tableau 62
167 réponses classées

— pas d'enfants	3
— un enfant	6
— deux enfants	11
— trois enfants	28
— quatre enfants	32
— cinq enfants et plus	20
	100

Ce qui est remarquable d'abord, ce sont ces 3 % de jeunes qui déclarent ne pas vouloir de descendance. Quoiqu'ils fassent plus tard, même s'ils ont plusieurs enfants, même s'ils paraissent aussi déviants que des suicidés — car la non descendance volontaire est un suicide agnatique — ceci est une nouveauté dans la campagne et il faut l'observer comme telle.

- « Je ne veux pas avoir d'enfants, je veux vivre seulement avec ma femme qui ne s'occupera alors que du travail au foyer, par exemple la fabrication de tapis. » (551)
- « Je ne voudrais pas avoir d'enfants car je ne voudrais pas de la peine. » (552)
- « Pas plus d'un enfant car je n'aurai pas les moyens d'en nourrir davantage. » (553)
- « Je ne voudrais qu'un seul enfant, en avoir plusieurs c'est être condamné à la misère. » (554)
- « Je voudrais avoir trois garçons et une fille. Une seule fille ne me causera pas beaucoup de souci. Les garçons m'aideront dans les travaux agricoles : s'ils étaient plus nombreux, ils me dévoreraient. » (555)
- « A mon avis, deux ou trois garçons sont largement suffisants : on peut juste suffire à leurs besoins compte tenu des moyens. » (556)
- « Moi je veux bien avoir jusqu'à vingt enfants, s'ils sont bien éduqués, en vue de renforcer la société et développer les naissances. » (557)

- « J'espère avoir sept garçons. Les filles ne sont pas intéressantes ; trois garçons apprendront un métier, de préférence mécanicien dans un garage. Deux feront du commerce, les deux derniers iront à l'école. Je pourrai donc passer toute la semaine chez eux, un jour chez chacun : ça serait merveilleux. » (558)
- « Je voudrais un garçon et une fille, baraka. » (559)
- « Je ne souhaite pas avoir de filles car elles peuvent facilement déshonorer une famille : avec un chewing-gum un amant peut les séduire ! » (560)
- « Je voudrais avoir une fille : elle pourra aider ma femme dans les travaux de la maison, elle lui tiendra compagnie lorsque je voyagerai. » (561)
- « Tout ce que je pourrai avoir d'enfants, je serai content de les accueillir. » (562)
- « Le meilleur est dans la quantité (plus il y en a mieux cela vaut). » (563)
- « Les enfants s'ils sont nombreux, Dieu pourvoira à leur entretien. » (564)
- « Les enfants ne cessent de naître et ils sont tous sales, mal vêtus, difficiles à nourrir. » (565)
- « Le nombre d'enfants est dans le pouvoir de Dieu seul. » (566)
- « Je souhaite avoir quatre enfants et après... la piqûre. » (567)
- « Au lieu de dépenser pour plus de trois enfants, je partagerai mon argent pour les trois enfants et ils vivront mieux. » (568)
- « Mon père m'a dit : les enfants servent toujours quand ils grandissent, ils sont utiles pour un père vieux. » (569)
- « Trop d'enfants ce n'est pas une bonne chose. C'est vrai que l'on dit « Dieu les créent et Dieu les enrichit », mais quand on est pauvre, que peut-on leur donner à manger ? » (570)
- « Deux enfants suffisent pour que je puisse en venir à bout et qu'ils ne viennent pas à bout de moi. Quand le garçon grandira, je l'enverrai à l'école, il m'apportera de l'argent. La fille restera à la maison à aider dans les travaux ménagers en attendant de se marier. » (571)
- « En vérité, quel intérêt y a-t-il à avoir beaucoup d'enfants ici à D.G. ? Que mangeront-ils ? mangeront-ils des pierres ? Alors que faire de ces enfants ? Ils ne peuvent être que cause de disputes entre les gens. » (572)

- « Cinq garçons et pas de fille ; les filles font perdre la raison, ensuite elles sont en surnombre au Maroc et sont la cause de graves difficultés. Si Dieu me donne une fille, ce sera déjà trop pour mes forces de l'élever, s'il m'en donne davantage... je n'y peux rien. » (573)
- « Ici dans ce village la petite famille comprend le père, la mère et sept enfants et la grande famille jusqu'à vingt : ce n'est pas bon pour le père une telle famille, ni pour la société. Quand on a peu d'enfants, on peut bien les soigner, bien les éduquer, leur mère peut surveiller leur propreté, leur préparer des repas suffisants et la famille peut être heureuse. » (574)

LE PASSE ET L'AVENIR

L'enquête auprès des jeunes s'est terminée par quelques questions très ouvertes sur le thème du passé et de l'avenir. Notre objectif était de tester une hypothèse de base concernant l'attitude des jeunes à l'égard de « l'âge d'or ». Pour beaucoup de ruraux adultes et plutôt âgés, des études antérieures ont montré que l'âge d'or était dans le passé. Les jeunes ruraux suivent-ils leurs pères sur ce point et les difficultés qu'ils ont de vivre les mènent-ils au pessimisme ? Attendent-ils beaucoup de l'avenir ou sont-ils plutôt cyniques et fatalistes ? Ressentent-ils une déception définitive ou au contraire les problèmes qu'ils vivent leur paraissent-ils susceptibles d'être surmontés ?

Pour pouvoir livrer quelques idées sur ceci, nous avons posé quatre questions relatives au passé et à l'avenir formulées de manière à distinguer d'une part le passé personnel et le passé collectif et d'autre part l'avenir proche et l'avenir lointain.

Quels sont les événements personnels dont tu te rappelles encore ?

On encourageait le jeune après cette question à faire une petite autobiographie dont on ne restitue ici que les points saillants ; une analyse autobiographique plus profonde relèverait d'une autre méthode d'exploitation.

Tableau 63
sur 296 réponses classées

études	22
aventures, jeux	22
accidents, maladies	18
travail, emploi	14
catastrophes	11
divers	13
	100

Les « études » englobent ici toutes les activités scolaires y compris le passage au msid. Dans les souvenirs évoqués dominent les difficultés rencontrées : punitions, exclusions, difficultés matérielles, absences, brutalités d'un maître... Quelquefois, cependant, les succès scolaires, des réussites spectaculaires et quasi « géniales » sont rappelés.

Tableau 64
sur 63 réponses classées

sortie de l'école fin de la scolarité	37		
difficultés matérielles coût des études	24	73	négatif
punitions injustices	12		
entrée à l'école	19		
réussites et succès	8	27	positif
	100	100	

Les « *aventures* » concernent des équipées menées avec des camarades, des promenades et expéditions remarquables, des petits conflits avec des adversaires de leurs âges, des petits délits ou même des actes délinquants que les jeunes évoquent plutôt avec plaisir pour se glorifier, pour assurer leur personnalité et montrer par là qu'ils sont « devenus grands ». Parfois cependant on sent poindre le souvenir de sentiments de désespoir ou de drames dépassant leurs moyens. Mais pour plus de 80 % des réponses (sur 64 réponses classées) ces aventures sont à inscrire au positif du souvenir du passé individuel.

Les « *accidents et maladies* » sont des évocations souvent banales et peu illustrées : chute, fracture de membre, blessure, brûlure, risque de noyades ou d'accidents de la route.

Le « *travail* » est évoqué assez souvent au négatif : recherche difficile de l'emploi, mauvais patron, pénibilité de la tâche à accomplir, modicité excessive du salaire, fugue et fuite devant l'employeur, évocation de la corvée.

Les « *catastrophes de la nature* » sont évoquées avec beaucoup plus d'inspiration que les événements individuels. L'individu est bien touché personnellement mais il se replace dans sa collectivité et ressent plus vivement les émotions de tous : inondation, sécheresse, chaleur, chergui, mortalité du bétail, tremblement de terre.

« Je me souviens des inondations, j'étais présent. Ce que j'ai vu m'a impressionné ; nous étions dans un état déplorable. » (600)

« Les gens du village ont pris la fuite, seuls sont restés les chiens qui aboyaient, les vaches qui beuglaient et les chats qui miaulaient. Les femmes pleurent, les hommes crient, il fait nuit. Les agents du C.M.V. aident les victimes et les font sortir de chez eux. Le matin des avions arrivent, le maghzen distribue le pain et les américains la soupe. » (601)

Dans les réponses classées en *divers*, là encore dominent les souvenirs de difficultés, disputes et rupture avec la famille, punitions des parents, fugue et fuite, refuge chez les grands-parents. Au contraire, aide d'un ami, réconciliation avec le père, sont à mettre au positif.

Au total 60 à 65 % environ des réponses concernent de mauvais souvenirs personnels.

Une deuxième question portait sur le *passé collectif concernant le village*. Nous pensons en effet qu'il était peut-être difficile de poser une question vraiment discriminante au niveau d'une collectivité plus grande que le village comme la Nation par exemple, de crainte de ne recevoir que les réponses relativement stéréotypées et peu étalées.

Comment était le village autrefois ?

Lorsque l'interlocuteur trouvait des difficultés à répondre on relançait la question par : qu'en disent tes parents ? De quoi te souviens-tu ? D'une manière générale, les jugements portés sur le passé sont négatifs, ils l'emportent dans le décompte statistique et ils l'emportent qualitativement dans le luxe d'informations et d'arguments qui justifient pour le jeune son jugement. Au contraire, les opinions neutres ou positives à l'égard du passé sont peu nombreuses et restent vagues et imprécises.

Tableau 65

jugements positifs sur le passé	13	20
jugements négatifs sur le présent	7	
description neutre du passé	10	10
passé = désordre, insécurité, siba	10	70
= ignorance	20	
= retard culturel	11	
= misère, famines	15	
= exploitation, colonisation	7	
jugement positif de l'indépendance	7	
	100	100

Les jugements positifs sur le passé prolongent les attitudes classiques des gens âgés sur « le bon vieux temps ». Autrefois, on respectait la religion, il y avait moins de problèmes, il y a eu de belles récoltes, nous avions la baraka. Souvent les réponses se justifient par une invocation religieuse ou bien par des affirmations comme : les gens étaient vertueux, honnêtes, respectueux. Au fond les jugements positifs

du passé reposent principalement sur des idées morales et religieuses et deuxièmement sur la disponibilité en terre et en espaces qu'avaient autrefois les ruraux (forêts, terres, moutons).

- « Les gens étaient religieux, honnêtes et respectueux. » (602)
- « Les gens agissaient avec des intentions honnêtes et religieuses (nya). » (603)
- « La vie était belle, les gens vivaient assez bien. » (604)
- « Il y avait beaucoup de moutons. » (605)
- « Les terres étaient à leurs propriétaires, aux gens d'ici. » (606)
- « La vie était meilleure que celle de maintenant, il y avait la baraka. » (607)
- « Autrefois il fallait très peu d'argent pour bien vivre. » (608)

Les descriptions neutres sont assez plates et peu expressives, on relève des phrases comme : ici il y avait un puits, là un moulin ou bien on se baignait à la source, on faisait des nattes, etc. sans que l'on sache vraiment si l'interlocuteur jugeait cela négativement ou positivement.

L'ignorance arrive nettement en tête des jugements négatifs sur le passé : absence d'école d'abord et l'idée que les hommes vivaient et peinaient comme des bêtes sous la férule du seigneur. Les gens ne savaient pas lire, ni écouter la radio, beaucoup disent que leurs parents, leurs mères ne parlaient même pas l'arabe.

La misère et les famines caractérisent le passé. On mangeait des racines. Les légumes et les fruits étaient inconnus. On mangeait de la viande une ou deux fois par an, pour l'Aïd El Kebir et pour un mariage ; les gens n'avaient pas de quoi même pour se vêtir ; ils vivaient dans des huttes de paille ou sous la tente ; les maladies étaient répandues.

- « Les enfants mouraient de faim. Ils ne mangeaient que « guer-nina » (cardon sauvage). » (609)
- « Ils déterraient des racines de irni pour les manger. » (610)
- « Celui qui possédait un *tiboute* ou un *tchamir* (grande blouse-chemisier) c'était comme s'il avait aujourd'hui un *caftan* de velours. » (611)
- « Celui qui achetait un *tchamir* autrefois c'est comme s'il achetait un complet aujourd'hui. » (612)

Le retard culturel, économique et social est ressenti à travers l'existence de biens de confort. Autrefois il n'y avait pas de voitures,

de bicyclettes, de vêtements modernes, pas de dispensaires, de radios, pas d'électricité, de terrains de sports, etc. On revient en fait à la liste de ce qu'il faudrait au village. Bien entendu ces biens qui sont dits ne pas avoir existé dans le passé au village n'y sont pas toujours tous installés mais on sent déjà qu'ils s'en sont approchés et on sous-entend en somme qu'ils ne vont pas tarder à y être.

« Lorsqu'il y avait un grand événement, les gens montaient sur les ânes et les alignaient d'ici jusqu'à X et se communiquaient la nouvelle. Aujourd'hui, un seul mot à la radio ou au téléphone et tout le monde le sait. » (613)

Le désordre public, l'anarchie, l'insécurité, la *siba* sont considérés comme appartenant au passé. Les brigands rançonnaient les riches, les riches exploitaient les pauvres, levaient des corvées. La vie était pleine de danger, on emprisonnait aisément les gens selon le bon vouloir des puissants du moment. La violence était partout, chacun avait un couteau, un fusil et en faisait usage au mépris de la loi, de l'autorité et de ses semblables. Une vue très sombre du passé est donnée par les jeunes, certainement à partir des descriptions que leurs parents leur ont faites où le désordre politique, le pillage et le crime menaçaient la société et les particuliers.

L'exploitation et la colonisation sont également au passé. Le passé c'est l'époque de l'occupation par l'Étranger, de l'exil du Roi, de l'occupation des terres par les colons et par des traîtres marocains à leur solde. Ce sont la guerre, les rafles, les emprisonnements, l'interdiction de circuler qui sont particulièrement évoqués comme les méfaits du colonialisme. C'est l'époque des corvées et des exactions caïdales, des prélèvements d'impôts abusifs, du tertib, qui sont le signe de l'exploitation par les grands caïds.

« Les marocains étaient dominés. Nous ne savions plus de qui nous dépendions, des caïds arabes ou des français. Nous tournions (comme des girouettes)... celui qui osait lever le doigt était puni. » (614)

« Nous étions sous l'occupation des français, il y avait également des colons marocains. L'armée française était ici, les fermes étaient entre les mains des occupants et exploitées par eux. » (615)

« Avec l'Indépendance, il n'y a plus de corvée. Les Caïds ne dressent plus la tête comme autrefois. » (617)

Un certain nombre de jeunes ne répondent pas directement à la question sur le passé collectif, ils disent « depuis l'Indépendance, c'est mieux ».

« Maintenant nous avons une maison. En cas de conflit avec le fils du caïd, je le battrais, je n'ai peur de personne. » (618)

« Actuellement même si nous sommes pauvres et impuissants, louons Dieu pour la liberté. » (619)

« Même à présent il y a du favoritisme, mais pas comme autrefois : l'ignorance des gens était telle qu'ils ne savaient pas se défendre. » (620)

« La vie qu'on menait autrefois était une vie de misère et souffrances, une vie amère, une vie de pleurs... on y était terrorisé. Le riche était pillé, le pauvre vivait dans la famine et la soif. Le fort était considéré comme le roi du village. » (616)

« Aujourd'hui, grâce à la radio, tu as le monde entre les mains. » (621)

D'autres enfin écartent la question sur le passé qui leur paraît être un piège et affirment d'emblée : aujourd'hui en tout cas cela ne va pas ! Ils ne veulent pas dire qu'autrefois c'était mieux, ils refusent d'entrer dans le jeu passé-avenir pour s'en tenir à leur insatisfaction présente :

« Nous n'avons pas de travail. » (622)

« Rien n'a changé, nous sommes toujours des pauvres et des exploités. » (623)

« Il n'y a ni indépendance, ni liberté, ni travail, ni argent. » (624)

« Je ne me souviens de rien, tous les jours se ressemblent : ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui ; nous sommes toujours dans la boue et la poussière. » (625)

En conclusion sur le passé on remarquera que les jugements négatifs l'emportent nettement sur les jugements positifs et dans une proportion comparable tant pour le passé personnel que pour le passé collectif.

Nous avons posé deux questions sur l'avenir pour tenter de tester le degré d'optimisme des opinions pour le court terme et pour le long terme concernant l'évolution du village. Là encore nous avons pensé qu'il ne fallait pas solliciter des réponses à un niveau social trop large comme la nation, car celles-ci, pour intéressantes qu'elles

seraient, relèveraient en fait d'une étude non sur les aspirations mais sur les idéologies et sur les utopies car le degré d'information des jeunes ruraux sur les problèmes nationaux est encore faible comme il est apparu dans la pré-enquête.

Comment sera le village d'ici vingt ans ? et d'ici deux ans ?

Nous avons d'abord posé la question sur le long terme pour faire se projeter au plus loin les *aspirations* et ensuite seulement la question sur le court terme pour mesurer l'*expectation* et pour que le jeune puisse plus aisément se reprendre s'il s'était un peu laissé aller à rêver dans la première réponse. Cette habileté de méthode a été en fait déjouée presque toujours par les jeunes. Nous connaissons mal nos interlocuteurs : ils ne font pas de différence entre le long et le court terme parce qu'ils ne mesurent pas la possibilité de réaliser ce qu'ils espèrent. Au fond ce n'est pas leur affaire, c'est celle du gouvernement, du maghzen. Ils ne disent pas en fait ce que sera le village dans vingt ans, mais ce qu'il doit être, à d'autres de s'organiser en conséquence et le terme ou le délai de réalisation n'est pas appréhendé.

L'attitude qui se dégage c'est d'abord l'optimisme, le sentiment que l'âge d'or est devant eux, que demain verra toutes leurs aspirations réalisées, que l'avenir est l'inverse du passé en tout ce que le passé a de mauvais et de négatif.

Tableau 66
sur 187 réponses classées

	dans	
	2 ans	20 ans
— les besoins essentiels seront satisfaits	19	10
— l'agriculture sera développée	13	13
— l'industrialisation sera accomplie, il y aura du travail dans les usines	15	13
— des loisirs, du sport partout	9	9
— la scolarisation sera générale	8	6
— l'urbanisation sera développée	15	13
— optimisme vague : cela ira mieux	—	20
— répression, stagnation, pessimisme	12	10
— diverses réponses	9	6
	100	100

Beau programme en somme !

Les besoins essentiels (bains, eau, électricité, four, etc.) sont les plus urgents, ceux que l'on trouve en partie satisfaits dans une petite ville à proximité du village et qui par suite sont considérés comme pouvant être immédiatement satisfaits par simple extension.

On croit que l'agriculture peut être très vite améliorée par la construction des barrages (trois provinces choisies sur les quatre sont en cours d'aménagement hydraulique).

L'industrialisation comprend la création d'emplois dans les usines, de travail en général, l'usine est un symbole de prospérité.

Dans la rubrique sport et loisirs on pense que dans vingt ans il y aura plus de loisirs organisés que de sports, dans le court terme le sport sera prépondérant.

La scolarisation est comprise surtout comme la création de collèges et la généralisation de l'école primaire pour les garçons et les filles.

L'urbanisation, c'est-à-dire le confort, les maisons spacieuses, bien éclairées, propres, les cinémas, la télévision, etc. est autant pour demain que pour dans vingt ans.

L'optimisme radieux, l'avenir en fleurs sans autres indications ne concerne que le long terme.

« Dans l'avenir il y aura d'autres sortes de maisons, des cafés, des bains, des routes goudronnées, de l'éclairage, de l'eau courante. » (626)

« Dans l'avenir chaque enfant que tu vois ici aura à son tour dix enfants, et chacun une voiture. » (627)

« Il y aura des voitures, des cars, des routes, une infirmerie, des tracteurs. » (628)

« Il y aura du travail pour tous et chacun sera heureux. » (629)

« On labourera au tracteur et il y aura des arbres et des cultures nouvelles. » (630)

« La région sera développée, il y aura une usine, du travail, de l'argent ; il suffit que le barrage se fasse. » (631)

« Entre ce village et la ville, il y aura une route large et droite avec beaucoup de voitures pour s'y rendre. » (632)

Un autre lui répond :

- « Non mon frère, la ville sera ici, pourquoi irais-tu là-bas ? » (633)
- « Tout ce qui est sale et mauvais aujourd'hui sera supprimé demain. » (634)

Un dixième de nos interlocuteurs ne suivent pas ce torrent d'optimisme :

- « Si tu t'absentes seulement six mois et que tu reviennes après, tu trouveras les gens autrement, la chemise que portait celui-là, tu la trouveras déchirée. Celui qui a de quoi manger aujourd'hui demain fera l'aumône car le plus aisé des pauvres aujourd'hui n'a qu'un quintal de blé devant lui. D'ici deux ans s'ils n'ont pas obtenu de terres à cultiver, ils devront mendier. » (635)
- « Celui qui n'a pas de terre, comment vivra-t-il dans deux ans ou dans vingt ans ? » (636)
- « Ce temps est celui des singes, des voleurs et des loups déguisés, comme dit le proverbe : si tu n'es pas chien, les chiens te dévoreront, et si tu n'es pas un loup tu seras dévoré par les loups. » (637)

Et cette réponse ambiguë, mais tellement moderne :

- « La vie est en perpétuelle évolution. Adam et Eve n'avaient pas d'habits. L'âge de la pierre est venu, les gens ont progressé ; les générations ont succédé aux générations et la vie s'améliore petit à petit jusqu'à ce qu'elle ait atteint le stade actuel de l'exploitation du cosmos et de la fabrication des cerveaux électroniques ; mais j'ai peur que l'on utilise cela pour des fins destructrices, pour anéantir tout. Pourquoi ont-ils laissé l'ignorance, la faim et l'injustice sur cette terre, dans ce village et les voilà qui vont salir la planète propre, la lune ! » (638)

Ce qu'on peut dire au stade actuel de l'analyse de ces réponses, c'est que les jeunes sont entrés culturellement et idéologiquement dans la société industrielle ; c'est peut-être le point sur lequel ils sont le plus en divorce avec la génération de leurs parents. Sans doute, ils trouvent objectivement un grand nombre de raisons d'être déçus par la vie qu'ils mènent, par la vie qu'ils ont menée, mais cette déception ne les rend ni cyniques, ni fatalistes, à peine sceptiques, la plupart éclatent d'optimisme, quand bien même ils ont le sentiment d'être illu-

sionnés : (« le jour je suis déçu, la nuit je me casse la tête, je ne crois plus rien ! »), ils sont incapables de renoncer à croire que demain ne sera pas radieux.

La jeunesse rurale au Maroc est un océan d'attentes qui n'a pas encore découvert les chemins de l'initiative et la volonté.

THEORISATION

Les opinions sont des faits sociaux ; voilà donc les faits !

Chacun peut les prendre pour ce qu'ils sont. On peut critiquer notre méthode, la valeur statistique des échantillons et des réponses. Nous ne croyons pas qu'il est possible, qu'il est valable, d'entreprendre une étude sur les aspirations de la jeunesse rurale en faisant un choix statistique des jeunes à interviewer individuellement. Une telle méthode mènerait à un échec total. La plus grande cause d'erreur n'est pas dans le traitement, statistique ou non, des réponses, mais dans le climat de l'entretien et dans les conditions de réception des opinions, de collecte des idées. La statistique doit rester dans ces types d'études à sa place, c'est-à-dire comme moyen d'aller plus vite et plus sûrement en permettant de faire des généralisations à partir de l'étude de quelques cas. Encore faut-il que l'utilisation des statistiques ne provoquent pas des réactions, des « artefacts » tels que la réalité en soit déformée. C'est en pleine conscience de ceci, et après avoir essuyé des échecs — notamment dans des analyses de comptes d'exploitations — que nous avons choisi cette solution. Nous savons que ce que nous avons appris n'est pas généralisable, mais il reste que 296 jeunes ont ainsi répondu à nos questions. A partir de ces 8.273 réponses, il nous est possible de nous faire une opinion sur ces jeunes, une opinion un peu plus valable qu'avant de les avoir reçues.

Le passage des réponses à l'opinion que l'on peut s'en faire est un moment difficile. C'est une opération un peu magique et souvent discutable. Alors que la transposition des réponses, leur classement, leur présentation sont des travaux relativement stéréotypés tels qu'ils puissent être réalisés à peu près pareillement par des chercheurs différents, l'autre opération — la théorisation — est un artifice qui relève davantage de la personnalité de chacun. Ce que je pense de ces jeunes est en somme largement fonction de ma manière d'être dans

le monde, de mes croyances, de mes intérêts, de mon idéologie, de mes aspirations. Et il en serait de même de tout autre rédacteur, à son insu ou consciemment. La simple honnêteté réclame donc du sociologue qu'il dise son orientation de pensée lorsqu'il élabore une théorie, qu'il déclare quelle sorte de biais il introduit dans sa façon de voir les choses.

En commençant cette enquête, je pensais avoir l'occasion de saisir à sa source, ou plutôt dans sa forme la plus rudimentaire, un élément de compréhension de la contestation générale du monde que la jeunesse de tous les pays a entreprise depuis une décennie à l'égard de ses aînés. J'appartiens à ce groupe de sociologues qui pensent que la jeunesse constitue, peut-être aujourd'hui, le moteur de nos sociétés, comme l'ont été en d'autres temps ailleurs, la paysannerie en Chine, la classe ouvrière en Europe, les entrepreneurs aux Etats-Unis, les combattants de la Foi d'Oqba Ben Nafi, etc. Sans doute la jeunesse au Maroc est diverse : il y a le groupe des étudiants et collégiens qui ont les aspirations de leurs moyens ; celui des écoliers et élèves rejetés du lycée, qui entrent dans la vie désespérés ; les fils de paysans non scolarisés qui se considèrent comme laissés pour compte du progrès. Les attitudes de ces différents groupes ne manquent pas d'être en plusieurs points bien contradictoires. Mais les jeunes constituent cependant, en se plaçant à un autre degré d'abstraction, une unité dans leurs attitudes à l'égard du progrès, dans leurs exigences et leur optimisme. Ces attitudes s'expliquent presque entièrement du fait de leurs croyances dans le progrès continu de l'humanité et ils diffèrent nettement de leurs parents en ce qu'ils pensent davantage que les satisfactions individuelles ne sont pas incompatibles avec le progrès collectif. En d'autres termes, sans le dire expressément, leurs parents s'attachent davantage « à partager le même gâteau » pour en avoir la plus grosse part, alors que les jeunes pensent qu'à l'avenir, le gâteau ne peut être de toutes manières que plus gros. Ce qui ne veut pas dire qu'ils abandonnent pour autant leur agressivité inter-individuelle, mais qu'elle est seconde par rapport à leur désir de participer au progrès général. Ces idées, qui appartiennent spécifiquement à la société industrielle et spécifiquement à la jeunesse dans un pays comme le Maroc, me paraissent nouvelles et en complète contradiction avec celles qui président à la conscience que les sociétés caïdales et patriarcales ont d'elles-mêmes.

J'en conclusais que la jeunesse pouvait bien être intellectuellement le groupe porteur de cette société nouvelle et même le moteur de la

société présente si sa place dans le processus de production lui assurait une application de ses idées.

Voilà donc mes présupposés, mes préjugés, mes croyances sur la jeunesse avant d'engager cette enquête.

A l'issue de l'examen des faits et face aux théories que j'en avais, les choses sont maintenant pour moi moins claires mais plus riches d'intérêt.

Pour résumer, je dirais que les jeunes ruraux que nous avons rencontrés sont au fond très conventionnels, parfois même rétrogrades, qu'ils manquent fortement d'imagination et de goût de l'aventure ou du risque, mais qu'ils sont cependant pour la plupart, d'un optimisme impétueux. Ceci n'est pas un jugement critique, mais un constat.

Les jeunes ruraux sont conventionnels. On le voit en particulier quand ils jugent leur école, leur société. Certes ils font des critiques, souvent acerbes, impitoyables, certaines expressions quasi-proverbiales montrent qu'ils en parlent entre eux, qu'ils ont répété leurs jugements jusqu'à leur donner une forme achevée, presque poétique ou aphoristique. Mais ils ne remettent nullement en question l'organisation même des choses : ils demandent à ce que cela aille mieux dans les formes actuelles et non à ce que cela aille mieux autrement. Mêmes réflexions à faire en ce qui concerne la famille. L'autorité du père n'est pas discutée, ni le rôle au fond de la famille : les critiques ne portent que sur des cas d'espèces. Sur la femme, les jeunes ruraux épousent les opinions les plus rétrogrades en complet accord avec le milieu dans lequel ils vivent, seuls quelques jeunes plus instruits, devenus presque citadins par la scolarité en ville, se distinguent et professent d'autres opinions.

Les jeunes ruraux idéalisent la sécurité. Que l'on parle du travail, de l'Etat ou de l'argent — thèmes en fait très liés les uns aux autres — les jeunes en reviennent systématiquement à idéaliser un état fonctionnaire fort, juste, sécurisant et rentable. A contrario, les critiques qu'ils adressent à l'Etat se rapportent toujours à l'injustice, à la corruption et à l'insécurité du travail. D'initiatives individuelles, ils n'en parlent pas, ils ne proposent pratiquement jamais de solutions à leurs problèmes, ils demandent à ce que les autres et en particulier l'Etat, les résolvent. On peut se demander pourquoi, on peut expliquer comment les jeunes ruraux en sont arrivés à ce degré de passivité et d'inertie, toute initiative étant généralement vue d'un mauvais œil ou comme une tentative d'installation du désordre. Mais restons-en pour le moment à constater que ces jeunes ressemblent bien à leurs parents sur ce point,

à ceci près que ceux-ci sont indifférents et résignés, alors qu'eux-mêmes sont critiques et agressifs.

Un Etat fort, juste, qui garantisse un travail salarié et pour lequel le jeune est prêt à se dévouer, voilà l'idéal social des jeunes ruraux à quelques déviations d'attitudes près. Il y a à la campagne, une totale absence de modèle ou d'utopie sociale offrant une alternative à la société existante.

Les jeunes ruraux sont optimistes. Cela paraît un truisme puisqu'on parle de la jeunesse, mais alors que pour toutes les autres questions les jeunes montrent un réalisme souvent froid et même cynique, en ce qui concerne l'avenir ils sont d'un optimisme délirant. On a l'impression qu'ils transposent en les inversant les difficultés du présent. C'est la fonction spirituelle de « l'âge d'or » que de permettre à l'homme de supporter le présent, mais ici cet « âge d'or » n'est ni l'au-delà, ni le passé des saints ancêtres, mais bien plutôt les années qu'ils vont vivre. Cette impétuosité étonne, détonne avec le milieu et le climat des entretiens. A quelles déceptions, à quelles révoltes se préparent donc ainsi les jeunes en attendant tant de l'avenir alors que la vie qui les entoure leur donne sans cesse des signes de graves difficultés ? Cette croyance dans un avenir radieux est-elle simplement une drogue pour endormir leur sens de l'initiative sachant inconsciemment que celui-ci n'a pas les moyens de s'exercer ? Penser qu'à l'avenir tout sera résolu par l'Etat permet en somme d'attendre tout de lui et de le critiquer à l'occasion s'il fait défaut en toute bonne conscience. Par contre, penser que l'avenir est sombre pourrait amener à croire que l'on doit concourir au progrès, que l'initiative est un devoir individuel et collectif, que les critiques passives doivent être transformées en contestations ouvertes.

Je ne suis pas en train de croire que les jeunes sont philosophes, ou plutôt qu'ils élaborent leurs attitudes et leurs idées comme je le fais ici. Mais un groupe social — les jeunes — peut fort bien ressentir, même très confusément, même inconsciemment, les limites des possibilités pratiques de son action et se constituer, à son insu, une attitude globale. C'est dans le champ du possible qu'ils raisonnent, c'est à partir du réalisable qu'ils se déterminent : ils l'ont assez bien montré tout au long de l'enquête. A l'égard de l'avenir, leurs réponses — à quelques-unes près — sont des fuites en avant. Attitudes incantatoires, propitiatoires, qui donnent à penser au fond que les jeunes ruraux que nous avons rencontrés sont restés sur leur réserve, ne se sont pas complètement livrés dans leurs réponses.

Le groupe des jeunes ruraux présente certains caractères qui l'apparentent à une classe sociale.

On peut se demander si les jeunes ne constituent pas aujourd'hui un mouvement plus universaliste, plus radical que les classes sociales qui ont présidé à l'avènement du capitalisme et qui animent aujourd'hui la société industrielle. L'apparition d'une nouvelle société dans le monde développé — société post-industrielle ou prospective — c'est-à-dire d'une société où la préparation de l'avenir crée plus d'obligations que la gestion du présent, pourrait être fondée par l'antagonisme entre les générations et les classes d'âge davantage qu'entre certaines classes sociales. Cette question posée déjà un peu partout par différents analystes, n'a reçu encore que des réponses partielles ou même des réfutations. Je n'ai pas la prétention ici de donner une réponse à ce problème ; je voudrais simplement ouvrir la discussion en disant, à partir de notre étude sur les jeunes ruraux du Maroc en 1969, ce que l'on peut en penser. Les critiques, nombreuses et vives je l'espère, que l'on pourra porter sur cette prise de position éveillera peut-être des controverses profitables.

On peut d'abord constater que la prolongation de la société patriarcale en coexistence avec la société industrielle au Maroc donne à la *classe d'âge* un relief particulier. Alors que l'effondrement des structures patriarcales et tribales ailleurs est allé assez loin avant l'avènement des rapports sociaux de la société industrielle, au Maroc, il y a coexistence entre les rapports patriarcaux et les rapports salariés.

C'est un fait d'observation que, dans nos pays économiquement défavorisés, la classe d'âge qui participe réellement à la production physique est de plus en plus jeune. Spécialement dans le domaine de l'artisanat et de l'agriculture, la force de travail est apportée par les jeunes, les moyens de production et le rôle de décision appartenant à leurs aînés ou à la génération de leurs pères. Le manque d'industrialisation et de création d'emplois à la ville, du fait de la situation économique générale dans les pays économiquement dominés et la croissance rapide de la population, donc son rajeunissement font que le croît démographique s'accumule sur les mêmes moyens de production. Ceux qui détiennent les moyens de production ont alors naturellement tendance à surexploiter une main-d'œuvre jeune, physiquement plus apte, et d'instruction plus forte, qui ne peut pas trouver d'ouvrage ailleurs. Les détenteurs des moyens de production, généralement âgés, se réservent la direction, la gestion et les activités commerciales. Il n'est pas rare de voir des garçons de quatorze ans et même de douze ans labourer la terre, et des fillettes de huit à dix ans

conduire des troupeaux. La surexploitation des jeunes sous des statuts sociaux inégaux n'est que le transfert social de l'exploitation économique générale du pays par des nations plus riches.

Ce sont les jeunes qui assurent les travaux productifs de base à la campagne, ce sont eux qui fournissent la main-d'œuvre la moins payée, la moins considérée, qui sont démunis de moyens de production. Dans une paysannerie où la terre est concentrée entre quelques propriétaires, où le capital est rare, les jeunes ne peuvent aisément accéder aux moyens de production et doivent en quelque sorte attendre l'héritage du père, donc un âge plus avancé. Quelles que soient leurs origines sociales, à la campagne, les jeunes sont bien plus démunis que les adultes ou les gens âgés. On remarquera que ceci est certainement un fait général, mais dans d'autres sociétés, ou bien le jeune ne participe pas à la production, ou bien il est employé dans les secteurs secondaires ou tertiaires et sa rémunération est liée à son instruction, ou bien encore, il est membre d'une communauté familiale au sein de laquelle il ne se distingue pas comme force de travail exploitée.

Bien que plus démunis que les adultes, les jeunes sont cependant plus instruits, plus informés, plus préparés à l'avenir. Ceci aussi pourrait paraître en d'autres situations une réflexion générale, mais ici le fossé culturel est trop important entre les adultes et les jeunes pour que l'on puisse parler de différence de degré ; c'est une différence de nature que l'on peut constater.

Plus instruits, plus habiles dans les structures nouvelles (procédures écrites, démarches citadines, etc.), plus exploités parce que davantage démunis, les jeunes sont aussi plus conscients de leur situation et de leur existence en tant que groupe. Sans doute au village une certaine ségrégation existe dans les jeux et les loisirs entre les jeunes scolarisés et les autres, sans doute le fils du riche paysan se distingue des autres jeunes, mais cette ségrégation tend à disparaître avec la généralisation de l'enseignement et la croissance du nombre relatif de pauvres par rapport aux jeunes aisés, lesquels d'ailleurs ont tendance à quitter le village pour la ville. Plus que les adultes, les jeunes vivent en groupe, plus démunis, ils sont moins rivaux et plus proches les uns des autres.

Enfin, les jeunes constituent une classe d'âge numériquement importante et de poids relatif croissant. Ce phénomène d'origine purement démographique, général dans les pays sous-développés, multiplie l'effet de groupe par un effet de masse. Tout ce que nous avons dit

n'aurait guère d'importance si le groupe des jeunes constituait une minorité, d'effectif réduit et dispersé. Ici au contraire, c'est un groupe majoritaire, existant dans toute la société et de plus en plus lié à la jeunesse urbaine. Une des surprises de cette enquête a été de découvrir un nombre appréciable de jeunes ayant poursuivi leurs études jusqu'en 2^e ou 3^e A.S., donc en ville, et qui, revenus au village, devenaient des leaders et des modèles de référence pour le comportement vestimentaire, l'attitude et l'opinion pour un grand nombre de jeunes scolarisés. En ce moment des rapports de plus en plus étroits s'établissent entre la jeunesse rurale et la jeunesse urbaine. Et l'un des points importants qu'il faut noter dans le contact entre la ville et la campagne à propos des jeunes, est celui du développement de la consommation de produits manufacturés plus modernes et la consommation de produits non matériels vecteurs d'idées comme le film, la radio, le livre, les journaux, moyens qui apportent au village de nouvelles idées et entraînent une rupture culturelle prononcée. Par cela les jeunes refusent leur passé, on l'a bien vu dans l'enquête.

Les jeunes cependant ne constituent pas une classe sociale

Deux caractéristiques irréductibles font que les jeunes ne constituent pas une classe sociale : d'abord l'appartenance au groupe des jeunes est transitoire, ensuite les jeunes appartiennent déjà à différentes classes sociales qui sont loin d'avoir les mêmes intérêts.

On entre dans la catégorie des jeunes par l'âge, on en sort par le mariage. Le célibat est rarissime. Par là même les jeunes montrent que la rupture avec le patriarcat n'est pas consommée. L'antique sagesse patriarcale qui refuse de donner une quelconque responsabilité au célibataire domine encore. Sachant que ses enfants ne trouveront pas la moindre aide dans une collectivité humaine plus large que la famille, le mariage et la naissance du premier enfant fait revenir le jeune aux attitudes les plus conventionnelles, voire les plus rétrogrades de sa société. Jusque là il était dans la famille-des-jeunes, à partir de là il crée sa famille. Nous l'avons vu, les opinions et les attitudes manifestées sur le mariage et sur les femmes — sauf pour les plus instruits — sont conformes à celles des adultes. Aussi, tant que les filles resteront ignorantes, tant que la pression féminine en somme ne se fera pas sentir, le mariage restera un fort régulateur du changement.

Enfin les jeunes appartiennent à des catégories sociales qui déjà sont largement responsables du mouvement de la société par leur

antagonisme. Le jeune est uniformément démuné qu'il soit fils de pauvre ou de riche paysan en ce qui concerne la propriété de la terre. Mais le jeune né dans une famille aisée ira plus facilement à l'école et poursuivra plus loin sa scolarité, il a plus de chance que l'autre de revenir au village ou à proximité comme cadre fonctionnaire, instituteur et cela sans abandonner l'espoir d'être un jour propriétaire après le décès du père. Jeune scolarisé, la solidarité traverse les classes sociales et même à la limite peuvent les nier, mais adulte, marié et productif, l'appartenance de classe prend le dessus et les expéditions faites autrefois pour brûler les meules du propriétaire ou casser les canaux de béton, sont des souvenirs de jeunesse sans importance sociale, comme les rapines, les chapardages ou les soirées de débauche.

Pourtant la jeunesse est en passe de devenir le moteur de la société

On ne peut pas tirer de cette enquête une affirmation comme celle-là. L'enquête fait apparaître seulement les extraordinaires attentes de la jeunesse, des aspirations que la société ne peut aujourd'hui satisfaire sans se transformer de fond en comble. L'enquête met en évidence l'agressivité sans mélange, la critique radicale des jeunes lorsqu'ils sont déçus et leur détermination à vivre dans la délinquance et la débauche comme réponse à la férocité de la société.

Mais on peut penser que le cycle aspiration-déception est susceptible de donner aux jeunes conscience de leur situation au point de créer des modèles nouveaux et des utopies sociales spécifiques à leur milieu.

Je ne crois pas cependant que les jeunes transformeraient brutalement, *en tant que jeunes*, la société dans laquelle ils sont, mais que progressivement ou pas, lentement ou vite, les différentes classes sociales et les acteurs sociaux et politiques en viendront à faire place aux revendications de la jeunesse : scolarité meilleure et plus longue, emplois préférentiels aux diplômés, industrialisation et stabilité de l'emploi, modernisation des villages, liberté d'expression et de réunion plus large, sexualité plus libre, diminution de la corruption directe, etc. Le rajeunissement des cadres politiques et administratifs auquel on assiste ces derniers temps est en définitive un signe prémonitoire du remplacement des élites, effectué sous la pression des jeunes instruits et par leur existence même.

CONCLUSIONS

Depuis une dizaine d'années, la plupart des analystes pensent que nous allons vivre à la fin du XX^e siècle une crise économique aiguë, due principalement aux effets économiques d'une croissance démographique accélérée. L'écart entre la production de nourriture et les besoins de la population risquant fort d'augmenter dans les décennies à venir, toute une série de recherches ont été engagées tant pour augmenter la création de richesses que pour réduire la croissance de la population.

Alors que cette lutte contre la rareté est encore incertaine, surgit depuis quelques années une crise politique extrêmement vive et autrement importante, opposant ce qu'il est convenu d'appeler la jeunesse, aux adultes constitués en autorité dominante. On assiste en effet partout dans le monde, et sous des formes presque identiques, à la manifestation sans précédent des exigences nouvelles que la jeunesse jusqu'ici gardait latentes et inexprimées. Jusqu'ici les traditions, les croyances, les ignorances, les habitudes, les adultes et la société, les moyens pratiques dont disposaient effectivement les hommes tenaient la bride aux aspirations. Lorsque l'homme découvrait un idéal, espérait un changement, voulait s'évader de sa condition misérable, il trouvait coalisés devant lui la carence des moyens, l'ignorance des autres et l'impossibilité de communiquer avec eux, le frein des aliénations.

Aujourd'hui l'extraordinaire croissance de la population au cours des dernières décennies fait que sa moitié a moins de vingt ans : c'est la partie la plus instruite, la plus ouverte aux informations, la moins tenue par les acquis économiques ou sociaux, la plus libérée des croyances et des obscurités, la plus libre en somme de croire que seules les idées créent des obligations et que tout le concert de lois, de règles, de causalités économiques ou autres ne sont que fatras accumulés par l'histoire et coutumes rétrogrades.

Il se trouve en même temps que cette jeunesse des temps nouveaux est la partie de la population qui est intellectuellement la mieux adaptée aux exigences techniques du monde moderne.

Dans ce pays, beaucoup d'adultes vivent largement avec une idée du temps cyclique. L'homme est faible devant la nature, c'est elle qui dicte sa loi, c'est elle qui domine l'ensemble de ses activités. Pour

survivre, il faut se plier aux lois de la nature, il faut la connaître, plus on est âgé, plus on a d'expérience, plus on est capable de décèler à ses signes les exigences de la nature. On ne s'étonnera pas dans une pareille situation, que les personnes âgées se considèrent comme les plus sages et les plus capables de prendre des décisions. Mais le développement de la science et des techniques met de plus en plus l'homme en situation dominante. L'extraordinaire accélération des découvertes scientifiques et le développement des sciences humaines font que les nouvelles générations ont plus aisément en main les outils intellectuels que les adultes.

Il suffit d'assister à la moindre conversation entre classes d'âges différentes pour saisir ce qu'a de dramatique l'actuelle rupture intellectuelle au sein d'un même peuple, entre les jeunes et les adultes. Bien souvent d'ailleurs l'incompréhension réciproque débouche sur le silence et le refus de toutes communications. Ce divorce permet au jeune d'être intellectuellement libéré des obligations du monde des adultes : il imagine un monde idéal à partir des applications de la science et des techniques. L'instruction est le moyen d'accéder à ce monde, par la scolarité il acquiert moralement un droit à la réalisation de ses aspirations. Mais la société des adultes ne fait pas justice à ce droit, bien plus elle se ferme à la participation du jeune moderne.

Dans l'ancienne société, le berger, l'agriculteur, l'artisan, déléguaient au jeune des responsabilités proportionnées à ses moyens physiques et intellectuels. A sept ans, un enfant pouvait conduire quelques moutons autour de la maison paternelle, à dix ans on lui confiait un troupeau pour la journée. Ses forces augmentant, à quinze ans il prenait la charrue. Plus tard on l'associait au commerce et après l'âge adulte à la vie politique du village. Il n'y avait pas de distinction entre la formation et l'action.

Aujourd'hui on retire les enfants de la vie réelle en les mettant à l'école pendant une dizaine d'années au cours desquelles ils apprennent infiniment plus de choses qu'ils n'ont le droit d'en appliquer réellement. Lorsqu'ils sont libérés, aucune des activités qui pourraient leur être proposées n'est susceptible de valoriser leur acquis intellectuel. Je ne fais pas ici le procès de l'école et du contenu de l'enseignement — ce qui est une autre affaire ! — mais de l'adéquation des aspirations légitimes créées par l'instruction aux réalités sociales. En d'autres termes les jeunes sont préparés à une vie moderne et les gens âgés dirigent toujours la société à la mode ancienne, ou encore les jeunes sont formés aux nouvelles techniques mais ce sont des adultes rétrogrades qui détiennent les moyens de production.

En fait cette société est encore largement dominée par le modèle patriarcal. C'est le père d'une famille nombreuse qui est considéré comme digne d'égard, fut-il analphabète, le jeune célibataire est ignoré fut-il instruit. Ces traditions se perpétuent parfois curieusement.

Lorsqu'on veut distribuer des terres à des ruraux, on fait appel à des candidatures auprès des paysans pauvres et au sein des listes de candidats, on choisit les bénéficiaires à partir de certains critères. Les techniciens de l'agriculture essayent de faire prévaloir des critères d'ordre technique en tout premier lieu et invoquent aussi la nécessité de choisir des hommes jeunes, de manière à installer sur les lots des individus dynamiques ayant une longue vie active devant eux. Ceci évidemment pour que la mise en valeur du lot soit mieux garantie et également pour diminuer le risque de voir la coindivision s'installer prématurément sur la parcelle à la suite du décès d'un vieillard. Mais presque toujours la coutume et les usages sont les plus forts, tant au moment de la décision concernant le choix des critères qu'au moment de l'application des critères au choix des bénéficiaires. Systématiquement, l'âge réglementaire est reculé parfois jusqu'à cinquante ans et lorsqu'on cherche l'âge réel d'un bénéficiaire, il n'est pas rare de le trouver supérieur à l'âge réglementaire, ce qui révèle que les agents de l'administration, les plus engagés dans la société industrielle, se laissent prendre au piège des valeurs de la société patriarcale.

En effet, pourquoi un homme de cinquante ans, ayant cinq enfants, recevrait-il un lot sous prétexte que le groupe à sa charge est important ? Pourquoi ne pas envisager un moment l'hypothèse de la remise du lot à un jeune adulte de vingt-cinq ans ou trente ans, qui prendrait à sa charge sa famille comme cela se voit tous les jours dans la classe ouvrière ou dans l'administration ? Passant sous silence la formation et les avantages que présenteraient la jeunesse du bénéficiaire, une telle attitude, pleinement consciente ou non, prouve que la norme est patriarcale, et jusqu'au sein de la société qui se veut industrielle. En tous cas, celle-ci craint de heurter celle-là et s'incline.

Cela revient à dire qu'en somme le problème posé par cette crise n'est pas celui de la jeunesse mais bien celui de la résistance vaine, rétrograde, cupide et paresseuse des adultes, vestiges de la société patriarcale. Il est incontestable que des possibilités immenses de changement et de progrès existent aujourd'hui au moyen de la jeunesse. Il est certain que la solution du sous-développement est d'utiliser l'incroyable poussée de désirs, de passions, d'espérance d'hom-

mes jeunes de plus en plus libérés pour construire enfin un monde habitable et délivré de ses vieilles angoisses.

Comme en définitive les choses se règlent encore largement sous l'empire des rapports de forces dans ce monde, la question est de savoir jusqu'à quand les adultes formés et habitués à d'autres manières, cramponnés aux pauvres satisfactions qu'ils ont obtenues par leur âge et leurs laborieuses négociations, vont être capables d'endiguer ce flot d'espérance. Je crains fort, si l'on ne porte pas un effort important à préparer les adultes, que le peu d'intérêt qu'ils donnent aux idées les laissent ignorants du retournement du monde et jusqu'au bout victimes de la surprise.